CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

ET

PROJET DE DÉCRET

Sur la composition des Livres élémentaire destinés à l'Instruction publique,

PRÉSENTÉS

A LA CONVENTION NATIONALE

AU NOM DU COMITÉ D'INSTRUCTION PUBLIQUE

PAR L. F. A. ARBOGAST, Député du Département du Bas-Rhin;

IMPRIMÉS PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALI

CITOYENS-LEGISLATEURS

Votre comité ne vous a encore proposé que le première partie du plan général d'instruction le projet sur les écoles primaires; et déja il a cru de voir vous soumettre le moyen le plus efficace d'executer ce plan, moyen sans lequel il faut renonce l'instruction publique.

à la régénération de l'enseignement, c'est la com-

position des livres élémentaires.

Il a pensé que, quoique vous n'ayez encore rien décrété, ni sur les écoles primaires et secondaires, ni sur les instituts, c'est-à-dire, sur ce degré qui répond aux colléges actuels, il devoit embrasser, dans un seul rapport, la manière de faire composer les livres destinés à ces trois degrés d'instruction; car il auroit été désavantageux de les séparer, et d'ailleurs le changement de quelques articles du plan n'influeroit pas essentiellement sur la composition de ces ouvrages. Parce que cette composition demande du temps, et parce que vous êtes affligés sans doute de l'espèce d'anéantissement qui depuis la révolution semble avoir frappé l'instruction dans plusieurs parties de la France, et parce qu'un grand peuple ne sauroit maintenir sa liberté sans la force conservatrice des lumières et des mœurs, votre comité a jugé qu'il étoit de la plus grande urgence, et d'une nécessité indispensable, de hâter la composition de ces ouvrages.

Il est temps de mettre enfin entre les mains des instituteurs et des professeurs, et d'offrir à la jeunesse française d'excellens livres élémentaires, proportionnés à l'état actuel des connoissances, débarrassés de tout ce qui pourroit en rendre l'accès difficile, propres à embraser les ames de l'amour de l'égalité, et à leur imprimer fortement les principes éternels consacrés par la déclaration

des droits.

Dans la plupart des établissemens d'instruction; on n'enseigne encore que des ouvrages médiocres, la plupart de près d'un siècle au-dessous de l'état de la science; ils sont transcrits sous la dictée (5)

du maître, ce qui entraîne la perte d'un temps précieux. Ils deviennent souvent, entre les mains des
élèves, par les fautes des copies, des écrits informes où le sens est altéré, et qui ajoutent à la
difficulté de la science celle d'un manuscrit rebutant, souvent indéchiffrable, sur-tout lorsqu'ils
doivent renfermer des calculs ou des tableaux. Gardons-nous de conserver cet abus, proscrit déja
chez nos voisins, et fait pour paralyser l'enseignement et retarder ou anéantir tous les progrès.

Elevors les livres, qui contiendront les élémens des sciences, à la hauteur où sont parvenues les sciences elles-mêmes. Le défaut ou la disette de bons ouvrages élémentaires a été, jusqu'à présent, un des plus grands obstacles qui s'opposoient au perfectionnement de l'instruction. La raison de cette disette, c'est que jusqu'à-présent les savans d'un mérite éminent ont, presque toujours, préféré la gloire d'élever l'édifice de la science à la peine d'en éclairer l'entrée. L'incertitude de voir adopter, pour l'enseignement, les ouvrages qu'ils auroient pu composer, paroît n'avoir pas peu contribué à l'éloignement où ils étoient de s'en occuper.

Mais si les représentans du peuple les appellent à sacrifier, pour quelque temps, la gloire attachée aux découvertes, à la gloire plus universelle qui accompagne les objets d'une utilité générale et présente; s'ils les invitent à faire sleurir les sciences et les arts, quel est l'homme de mérite, quel est le savant patriote, qui resusera ses veilles, ses peines à une entreprise si belle, si intéressante pour l'humanité? Qui n'ambitionnera pas de devenir le bienfaiteur de la génération présente, et de préparer le bonheur des générations futures?

Nous pouvons donc nous promettre que les premiers savans de la France s'empresseront de concourir à la composition des ouvrages destinés au troisième degré d'instruction : je dis les premiers savans; car il n'y a que les hommes supérieurs dans une science, dans un art, ceux qui en ont sondé toutes les profondeurs, ceux qui en ont reculé les bornes, qui soient capables de faire des élémens où il n'y ait plus rien à desirer; parce qu'eux seuls peuvent leur donner la précision, la clarté et la netteté nécessaires, et extraire de tout l'ensemble de la science les idées fondamentales, et les théories qui doivent entrer dans des élémens servant d'introduction à toutes les branches connues de la science elle - même. Pour des élémens parfaits, il n'y a rien de trop du génie de Newton ou de celui des plus grands hommes qui aient illustré les sciences et les lettres.

Des livres composés ainsi, auront le double avantage d'exciter l'émulation des jeunes gens, et de soutenir le travail des professeurs, en le leur facilitant; car avec un bon ouvrage, qui sert de base aux leçons, un homme à talens, quand même il ne seroit pas profond dans toutes les branches de la science ou de l'art qu'il doit enseigner, acquerra bientôt ce qui peut lui manquer encore. N'étant pas obligé de composer des cahiers, il consacre à se perfectionner, dans la partie à laquelle il se voue, le temps qu'il auroit employé à compiler des écrits médiocres ou pleins d'erreurs. Tout, dans la régénération de l'enseignement, dépend de la première impulsion, de la direction que vous imprimerez; et le même homme, qui auroit passé inutilement sa vie aux sophismes et aux frivoles et dangereuses subtilités de la scholastique, en di(5)

rigeant ses travaux vers un but utile, concourra au perfectionnement de la raison humaine et à la

En effet, Législateurs, avec d'excellens élémens prospérité de la Nation. pour les sciences et les arts, qu'on ne craigne plus de manquer d'un assez grand nombre d'hommes

instruits qui veuillent prendre part à l'enseignement. Cette crainte, nous sommes loin de la partager, car les instituteurs ne manqueront pas à l'instruction, lorsque de bons ouvrages à enseigner

ne manqueront plus aux instituteurs.

Et ne devons-nous pas nous promettre, en facilitant ainsi le passage à un ordre nouveau d'enseignement, que tous les citoyens instruits, ceux même que la confiance avoit revetus des fonctions civiles les plus éminentes, ceux à qui leur fortune permet de vivre indépendans et loin des occupations, s'empresseront de prendre part au travail si honorable, si utile de l'instruction? Le meilleur plan, le plus conforme à l'état des connoissances, et par conséquent le plus éloigne de l'ancien ordre de choses, sera celui qui s'exécutera le plus facilement, parce qu'il ne répugnera à personne de concourir à son exécution. Les fonctions de l'enseignement étoient méprisées, et devoient l'être, lorsque l'instruction tendoit à étouffer le raisonnement, lorsqu'elle offroit à l'esprit plus d'erreurs que de vérités; mais aujourd'hui que l'instituteur est destiné à donner aux ensans, pour ainsi dire, une seconde vie, la vie civique, quelles fonctions plus belles et plus grandes peuvent honorer les vertus et les lumières d'un citoyen, que celles de former des hommes pour la Patrie, et de les rendre dignes d'elle!

Une des raisons les plus puissantes qui sollicitent

encore la composition des nouveaux livres élémentaires, c'est la nécessité de répandre le patriotisme, en renfermant dans ces ouvrages tous les principes des droits de l'homme et des nouvelles lois. Déja le zèle de plusieurs citoyens estimables leur a fait offrir des livres composés dans ces vues; mais l'avantage d'avoir des ouvrages où il n'y ait rien de foible ou de médiocre; la nécessité qu'ils correspondent les uns aux autres, et forment un ensemble bien combiné, tout nous invite à les faire composer d'après des plans nouveaux et bien concertés.

On a tiré des ouvrages des philosophes les principes des gouvernemens et de la politique. Il est temps d'en tirer ceux de la morale universelle; et les mœurs, les mœurs indifférentes au despotisme, mais nécessaires à la liberté, toucheront à leur régénération. Il est sur tout nécessaire de pénétrer tous les cœurs de cet amour brûlant de la Patrie, qui est la première vertu d'un peuple libre. Que l'enfant, en ouvrant les yeux, voie la Patrie, et que jusqu'à la mort il ne voie plus qu'elle!

Ces ouvrages passeront à l'étranger; bientôt ils seront traduits dans plusieurs langues, enseignés peut-être, et avec les connoissances dans les sciences et les arts, ils porteront aux autres Nations ces principes qui assureront le bonheur des peuples. Il est reconnu que la France, dans ces derniers temps, a surpassé tous ses voisins dans les sciences exactes; auçun empire ne renferme des géomètres aussi profonds, des chymistes qui aient montré autant de justesse et de sagacité, des écrivains aussi élégans. Depuis long temps les bons ouvrages, qui paroissent en France, sont traduits aussitôt dans la plupart des langues de l'Europe; depuis long-temps on s'occupe chez

nos voisins à composer de bons livres élémentaires. Si ceux que nous vous proposons, et qui doivent former une collection des principes de toutes les connoissances, répondent à ce que nous avons droit d'attendre des hommes qui en seront chargés, aucune Nation, dans aucun siècle, n'aura passé, avec plus de rapidité, d'un enseignement vicieux au meilleur d'après l'état des connoissances humaines; et la France aura encore la gloire d'offrir à l'Europe les lumières d'une instruction plus parfaite, après avoir tracé à tous les peuples le

chemin de la Liberté.

Les Lois uniformes pour tous les citoyens ont fait de la France entière une grande famille : l'instruction se rapportant aux lois doit donc être uniforme aussi dans toute l'étendue de la République: motif de plus pour faire composer des livres élémentaires. Alors l'émulation entre les différentes écoles du même genre se portere toute entière sur le talent d'enseigner, c'est-à-dire, d'analyser et de présenter les objets; sur l'exactitude et l'assiduité à remplir les fonctions consiées, sur les soins donnés aux élèves; et par - là l'enseignement sera non - seulement porté subitement au niveau des connoissances actuelles, mais vous lui assurerez de plus une exécution plus parfaite.

Tels sont les motifs qui nous ont déterminés à vous proposer la composition de nouveaux élémens. Il me reste à faire quelques observations sur les moyens les plus propres d'arriver à ce but, et sur la manière dont ces élémens doivent être écrits.

Il y a deux sortes d'ouvrages à faire composer; ceux qui contiendront les élémens des sciences,

des arts et des beaux arts, destinés aux instituts, c'est-à-dire au degré d'instruction qui répond à celui des colléges actuels, et ceux qui renfermant les connoissances directement utiles au commun des citoyens, connoissances dépouillées de la forme scientifique, et mises à la portée de l'intelligence la moins exercée, serviront aux écoles primaires et secondaires. Votre comité a cru devoir vous proposer de charger directement les hommes les plus éclairés, de la composition des ouvrages pour les instituts, et d'ouvrir un concours pour ceux des écoles primaires et secondaires, concours auquel les étrangers même seront invités de prendre part.

La raison de cette différence dans la manière de faire composer ces ouvrages, c'est que les savans dont le mérite est le plus universellement reconnu, ne s'occuperoient peut-être pas des livres élémentaires pour les instituts, s'ils n'en étoient chargés spécialement, et que nous devons à la nation, à l'opinion publique, à l'émulation des jeunes gens, à l'encouragement des professeurs, à la r putation même de l'enseignement nouveau dans la République, et chez l'étranger, de ne recevoir ces ouvrages que des mains des hommes déja en possession d'une grande célébrité en France comme dans le reste de l'Europe.

Pour les ouvrages destinés aux écoles primaires et secondaires, la même raison ne subsiste plus dans toute sa force; pour les bien faire, il faut l'habitude d'enseigner et de mettre les connoissances à la portée des enfans, plutôt que des vues profondes dans les sciences; et comme plusieurs essais dans ce genre ont déja paru en France, qu'en Allemagne, en Angleterre, et dans d'autres

pays, on a travaillé, avec succès, à cette réforme depuis plusieurs années, nous avons cru que le concours pour ces livres étoit sans inconvénient, qu'il offroit de grands avantages en nous faisant connoître des méthodes et des détails dont l'expérience a déja constaté la bonté, et en invitant les étrangers, qui aiment la liberté, à concourir avec nous à l'affermir par l'instruction. D'ailleurs on auroit craint que les auteurs des ouvrages destinés aux instituts eussent éprouvé quelque répugnance à descendre à la rédaction de livres plus élémentaires, et qui ne doivent guères contenir

que les premières notions. Ces auteurs s'en occuperont néanmois, si on leur délègne les fonctions d'être les juges des concours; et c'est aussi ce que votre comité vous

Pour parvenir à cet accord nécessaire entre les livres, non-seulement du même degré, mais encore des différens degrés d'instruction, votre comité a cru devoir adopter une mesure indispensable; c'est de faire arrêter par les auteurs des livres des instituts, réunis en commission, de concert avec votre comité, les plans des ouvrages destinés aux instituts, et les programmes de ceux qui, soumis au concours, sont destinés aux écoles primaires et

secondaires.

Je viens aux principes qui doivent diriger la rédaction de bons élémens, et je me bornerai à

quelques observations.

La méthode qui nous fait arriver aux découvertes, est aussi celle qui est la plus propre à les communiquer aux autres; car la chaîne d'idées qui conduit l'inventeur, peut faire comprendre même aux esprits d'une capacité médiocre, l'objet

inventé, pourvu qu'on se proportionne à l'intelligençe de chacun, en développant toutes les idées intermédiaires entre le connu d'où l'on est parti, et l'inconnu où l'on veut atteindre. Cette méthode n'est autre que l'analyse; l'analyse est aux sciences, elle est à l'enseignement, ce que la liberté est aux constitutions politiques; l'une et l'autre font sentir à l'homme sa dignité, et contribuent à sa perfection. L'analyse s'étend à toutes les branches des connoissances humaines; par-tout, elle est l'instrument qui fait arriver aux inventions et aux découvertes; elle seule donne cette rectitude de jugement, ce tact de la vérité qui carac-

térise l'homme vraiment instruit.

La méthode analytique doit donc régner par-tout dans des élémens bien faits. Jamais on ne doit y offrir une seule idée, une seule dénomination, sans que l'analyse ait préparé à la rendre exacte et précise. Jamais on ne doit présenter aucun résultat qui ne d'rive d'une analyse précédente. Gardons - nous de cette méthode ténébreuse qui a régné dans la plupart des livres enseignés, de ces principes abstraits qui ont égaré jusqu'à présent, de ces idées vagues et générales qu'on a trop souvent réalisées, quoiqu'elles n'existent pas dans la nature. Et puisqu'il est si important de bien raisonner, si dangereux de se tromper, suivons par-tout la route qui nous a conduits, lorsque nous sommes surs d'avoir bien raisonné. Cette route, c'est toujours l'analyse. Offrons donc l'analyse par-tout, dans les ouvrages destinés à l'instruction, dans les explications que les instituteurs donneront, et saisons - en contracter l'habitude aux jeunes gens; par-là vous aurez proscrit un grand nombre de préjugés, vous ferez aimer

l'étude, l'application aux choses utiles pour lesquelles vous inspirerez aux éleves le plus vif intéret, en soutenant toujours leur attention; et il est temps, il est digne de Législateurs éclairés de

consacrer le grand principe de l'analyse.

Une autre considération non moins importante, sans laquelle la méthode d'enseigner ne peut pas atteindre à sa perfection, a pour objet le soin que l'on doit mettre à ce que la nomenclature soit exacte dans tous les livres élémentaires; car les langues sont des méthodes analytiques, et les raisonnemens dépendent presqu'entièrement du langage. Les termes, et sur-tout les termes techniques, représentent toujours une nouvelle combinaison d'idées, ou un fait constaté suffisamment; ils consacrent une analyse déja faite, pour en faciliter d'autres plus difficiles. L'état de la science se trouve tout entier dans la langue qu'elle parle; dans la nomenclature dont elle se sert; mais dans beaucoup de sciences et d'arts, cette nomenclature est encore vicieuse; elle est au-dessous des connoissances acquises, et souvent en contradiction avec les faits les mieux constatés. Il est donc de la plus grande importance de donner une attention particulière à ces nomenclatures, dans des livres qui doivent, autant qu'il est possible; ne contenir aucune erreur, et ne laisser subsister aucun préjugé. Déja des essais heureux de réforme dans la langue de la chymie et de la physique, ont constaté cette vérité à la face de l'Europe. C'est un mérite encore qui est particulier à la France; et si j'avois à appuyer cette assertion d'un autre exemple, je citerois vos travaux, Législateurs, ceux des assemblées constituante et légis lative, où pour rectifier les idees sur des matières

politiques, on est aussi forcé de rectifier la nomenclature, celle de l'ancien régime ne pouvant

convenir à celui de la liberté.

La langue française qui, de toutes les langues usitées aujourd'hui, est la plus propre aux sciences, parce qu'elle est la plus précise et la plus analytique, acquerra, par cette amélioration, un degré de perfection de plus, et de nouveaux droits à devenir la langue universelle.

Un préjugé, accrédité trop long-temps, et qui a contribué plus que tout autre à entraver l'instruction, c'est de croire que les facultés intellectuelles ne se développent que les unes après les autres; que les ensans ne sont capables que de mémoire et non de raisonnement, de manière que l'instruction ne s'est presque bornée qu'à faire apprendre de mémoire aux élèves ce qu'ils ne comprenoient pas, et ensuite à guinder leur imagination.

Les enfans raisonnent aussi bien, quelquefois mieux que les hommes, mais sur des choses à leur portée, et ces choses sont celles qui tiennent à des idées sensibles. Commençons donc de bonne heure à faire raisonner les enfans; que les premiers livres qui leur seront offerts les y menent naturellement; alors, et alors seulement, vous formerez leur esprit et leur cœur. Alors l'étude ne sera plus pour eux un état de violence, mais ils s'y porteront bientôt par goût. Toutes les facultés se développent graduellemeut, mais à-peuprès également : occupons les toutes, mais occupons-les agréablement. Que par une pente douce; on marche des idées sensibles aux idées abstraites; qu'on place les jeunes gens dans les mêmes circonstances où nous nous sommes trouvés nous mêmes, lorsque nous nous sommes formé des idées exactes, et alors les progrès deviendront rapides, parce que le travail, rendu plus facile, sera touisurs accesses de la company de la c sera toujours accompagné de ce plaisir qui, des succès obtenus, porte vers des succès nouveaux.

Ces dernières réflexions s'appliquent sur-tout aux livres pour les écoles primaires. Ceux ci mé-ritent des soins particuliers, parce que le cours de la vie entière dépend en grande partie des premières impressions. Nous devons mettre en usage ici la méthode, déja pratiquée avec succès, d'enseigner à lire en commun aux enfans assemblés; et les livres où ils s'exerceront à cet art, doivent leur inspirer les premiers sentimens moraux. L'écriture doit, accompagner la lecture, et il y a des choix à faire entre les différens caractères, pour préférer celui qui sera le plus net et le plus facile à figurer. Les premières règles de l'arithmétique devront être exposées avec toute la clarté possible, et les exemples choisis de manière qu'ils offrent des applications aux usages les plus ordinaires de la vie. Les notions de l'histoire naturelle auront principalement pour objet l'analyse si attrayante des plantes qui servent à nos premiers besoins. Quelques idées sur l'observation des phénomènes qui influent le plus sur la vie champêtre; quelques notions sur la manière de mesurer les champs, sur le sytème du monde, sur les lois, seront partagées en petits livres, de 16, de 20 ou de 30 pages; dont les uns serviront de bases aux explications des instituteurs, et tous à exercer à la lecture; mais aucun ne doit contenir de termes qui seroient ou au-dessus de l'intelligence des enfans, ou que l'on ne seroit pas parvenu à leur faire comprendre avec facilité et exactitude par des explications antérieures.

Ensin, Législateurs, nous avons pensé qu'il ne suffisoit point de faire composer des ouvrages élémentaires conformes à l'état actuel des connoissances. Il est de la nature des sciences et des arts d'augmenter toujours en perfection, et nous ne voyons aucune borne à leur perfectibilité. L'enseignement, devant marcher d'un pas égal avec les progrès des connoissances, doit donc recevoir les perfectionnemens que celles ci acquerront. Ainsi les livres destinés à servir de base à l'instruction, devront être souvent retouchés, et toujours perfectionnés. Mais votre comité vous offrira ses vues à cet égard, lorsqu'il vous aura soumis l'ensemble du plan qui fait l'objet de ses travaux.

Il se borne aujourd'hui à vous proposer le pro-

THE PROPERTY OF THE PARTY OF TH of the control of the second of the second of the second of Ella de la companya del companya de la companya de la companya del companya de la companya del la companya del la companya de Charles to the state of the state of the state of the state of the state of

the first of the parties of the state of the and A strength of the contract with the property The latest the second of the s THE RESERVE OF THE PARTY OF THE

The state of the s

and the state of t the property of the state of th Constill on the property of the contract of the state of the The second second of the second of the second second of the second of th THE PARTY OF THE P

Company of the State of the Sta

The state of the s

- September 19 Comment of the second section of the section o

jet de décret suivant.

PROJET DE DÉCRET

Sur la composition des Livres élémentaires destinés à l'instruction publique.

La Convention nationale, considérant que la composition de bons livres élémentaires est un des plus sûrs moyens de porter l'instruction publique au point de perfection digne d'une Nation

libre et éclairée;

Considérant que cette composition devient d'une nécessité indispensable par le défaut d'ouvrages élémentaires rédigés suivant la méthode analytique, et qui soient à la hauteur des connoissances actuelles, et au niveau de la déclaration des droits

et des principes républicains;

Considérant enfin que ces ouvrages, demandant du temps et des soins particuliers, il est nécessaire d'en faire commencer la rédaction dans le plus court délai possible, afin qu'ils soient prêts d'être achevés au moment où l'on exécutera la nouvelle organisation de l'instruction publique, décrète ce qui suit:

ARTICLE PREMIER.

Il sera formé une commission d'hommes éclairés dans les sciences, les lettres et les arts, pour s'occuper incessamment de la composition des livres qui devront servir à l'enseignement dans le troisième degré d'instruction.

ART. II.

La Convention nationale charge son comité d'instruction publique du choix des personnes qui devront concourir à ce travail, et d'en soumettre la liste à l'approbation de la Convention.

ART. III.

Il sera ouvert un concours pour la composition des livres pour les écoles primaires et secondaires.

ART. IV.

Aussitôt après sa nomination, la commission arrêtera, de concert avec le comité d'instruction, les plans des ouvrages élémentaires destinés au troisième degré d'instruction.

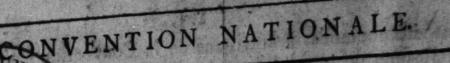
ART. V.

La même commission arrêtera pareillement, de concert avec le comité d'instruction, les programmes des différens livres élémentaires qui devront servir aux écoles primaires et secondaires.

ART. VI.

Ces programmes seront rendus publics; les Gitoyens français et les Étrangers sont invités à concourir à la composition de ces livres. La commission jugera, entre les différens écrits qui seront envoyés, ceux qui mériteront la préférence.

DE L'IMPRIMERIE NATIONAL





SPÉCIALEMENT SUR LES ÉCOLES PRIMAIRES.

PAR DUCOS DE LA GIRONDE.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE. and the state of t

to uncome per present compatition for temperature the figure bearing the per

Andre de escripción de la company de la constante de la consta

range about the common of the section of the common of the

L'INSTRUCTION est une dette de la société envers chacun de ses membres; car le pacte social garantissant à tous les individus qui le souscrivent l'assurance de leur bien-être & l'exercice de leurs droits, c'est une obligation pour la puissance publique de les leur faire connoître, afin qu'ils puissent en jouir. Si le bonheur individuel & la prospérité générale sont l'objet de l'association politique, les moyens d'obtenir ces résultats appartiennent de droit à tous les citoyens. Il suit de la que la distribution de certaines connoissances, indispensablement liées à l'intérêt commun, telles que les règles de la morale, des notions justes sur les lois de son pays, les moyens d'assurer sa subsistance par le développement de l'industrie, doit être considérée comme un devoir sacré pour les représentants du peuple. Ces vérités sont senties jusques dans les hameaux; mais elles Instruction publique.

ont été contestées à la tribune de la Convention nationale; & lorsque de toutes les parties de la République une voix unanime s'élève pour réclamer l'organisation de l'instruction publique, trop long-temps attendue; lorsque tous les citoyens semblent vous dénoncer l'ignorance & l'erreur, comme les derniers tyrans qui restent à poursuivre & à bannir; ces vieilles reines du monde ont trouvé parmi vous des courtisans & des défenseurs. Quelques personnes qui ont oui dire que J. J. Rousseau avoit écrit contre les sciences & les arts, ont voulu prétendre aux honneurs du paradoxe; mais plus généreux, ou plus consequens que lui, ils n'ont pas emprunté les armes de leurs ennemis pour les combattre. Si, dans un siècle éclairé, & dans une assemblée qui doit l'être, de telles questions pouvoient être traitées avec des citations & résolues par des autorités, je pourrois m'armer de la doctrine de J. J. lui-même pour prouver l'antique & fidèle alliance de l'ignorance & de l'esclavage. Il faudroit d'abord définir les termes; mais c'est de quoi les déclamateurs se mettent peu en peine. (1)

Ce qu'on entend communément par ignorance, n'est pas l'absence absolue de toutes les connoissances de l'esprit; cette disposition, si elle pouvoit exister, seroit présérable lans doute à ce ramas d'erreurs, de préjugés & de superstitions, qui tyrannisent & désolent l'humanité depuis tant de siècles, & qui sont le triste partage de ce qu'on appelle les ignorans. Si l'on a voulu dire que le faux savoir, les vaines doctrines, les déclamations mensongères sont un mal dangereux, on est sûr de ne point trouver de contradicteurs; mais on risque d'avoir pompeusement annoncé une vérité triviale. Sans doute, pour tirer un exemple des circonstances qui nous environnent, l'art de la parole a de grands avantages & de belles prérogatives dans un pays libre; mais l'abus déplorable qu'on en fait chaque jour le rend redoutable à la raison, & funeste à la liberté. Or, pensez-vous que l'instruction publique soit instituée pour

⁽¹⁾ A quoi tendent donc demandoient à Rousseau, ses Adversaires, vos éloquentes déclamations? à abolir, s'il est possible, répondoit-il, les vaines déclamations des colléges. information publiques.

(3)

répandre dans toutes les classes de citoyens la fatale éloquence de ces hommes qui sont toujours prêts à obscurcir toutes les matières des ténèbres de leur esprit, en s'annonçant comme les représentans de la vérité, & les envoyés de l'évidence, pour qui, résoudre une question, c'est prendre un parti, qui disent toujours non ce qu'ils pensent, mais ce qu'ils veulent faire croire; non ce qu'il faut, mais ce qui plaît? Le premier but de l'enseignement public ne sera-t-il pas au contraire de prémunis les citoyens peu éclaires contre les prestiges grossiers de ce charlatanisme oratoire, en leur donnant des notions simples & justes des principaux objets vers lesquels se portent & les intérêts & les passions de leur vie, en appropriant à leur esprit des méthodes sures & saciles, pour discerner un sophisme bruyant, d'un raisonnement modeste & un conseil utile, d'une basse flagornerie. Citoyens, le peuple sera vraiment libre quand il jugera ses orateurs avec indépendance; donnez-lui des lumières, & ceux qui se déclarent aujourd'hui ses patrons & ses tuteurs, songeront à le servir, & non plus à le diriger. Les usurpations de la tribune & de la chaire cosseront, quand an lieu d'hommes qui eroient, les parleurs rencontreront par-tout des hommes-qui railonnent.

Je demande quel puissant génie a parsemé de merveilles les quatre années qui viennent de s'écouler, qui a proclamé la souveraineté des peuples, dissipé le fantôme de la noblesse, anéanti le papisme & la royauté? l'Europe entière répond : ce sont les lumières. Je demande par quels moyens se conservera, s'embellira, s'étendra ce sublime ouvrage de la raison humaine? par ceux mêmes qui l'ont produit : par les lumières. Quoi! les clartés de la philosophie n'auroient lui un moment à nos yeux que pour nous replonger dans les ténèbres de la barbarie! Ne vous y trompez pas, mes concitoyens, avec elle renaîtroient bientôt & le despotisme & la superstition; les rois, les nobles & les prêtres sont les enfans de l'erreur. Le retour des prejugés; voilà

la véritable contre-révolution.

Hâtez-vous, citoyens-légissateurs, de prévenir leur influence, en donnant au peuple des écoles primaires; c'est la qu'il découvrira tous les bienfaits de sa régénération, qu'il apprendra à chérir des lois qu'il va connoître, à s'élever à sa vraie dignité, à respecter son propre ouvrage. L'estimeriez-vous assez peu pour ne lui laisser goûter que les avanles vérités d'une révolution, plus sublime encore par
a détruites? Condamneriez-vous les habitans des campagnes
à ne connoître de la liberté que la suppression de la dîme
& des droits séodaux, & ce bonheur si pur de sentir sa
sière indépendance, & de ne voir au loin que des égaux
& des frères, bonheur réservé seulement aux ames élevées
par le sentiment & la connoissance de leurs droits, seroit-il
donc perdu pour une portion de nos concitoyens? Législateurs, l'homme qui dépend d'une autre raison que la sienne
n'est libre qu'à demi, & ce reste de liberté appartient encore au premier imposteur qui sait s'emparer de ses préjugés

on de ses passions.

Des considérations d'un grand poids & puisées dans la situation morale de la République, ajoutent encore à l'urgente nécessité d'organiser une instruction pour le peuple. Le temps des révolutions, il faut proclamer hautement cette vérité, n'est pas celui de la liberté véritable. Trop souvent elle emprunte les armes du despotisme pour le renverser, & ne règne par ses propres douceurs qu'après s'être établie par la violence; quelquesois même elle est contrainte à couvrir d'un voile sanglant la statue de la justice & celle de l'humanité; le salut du peuple l'ordonne, & son bonheur console de ces dures nécessités. Mais, citoyens, cette contradiction apparente entre les principes de la liberté & la marche révolutionnaire, cet esprit d'inquiétude, de sévérité, de vexation même indispensable dans l'état de guerre entre des oppresseurs & des opprimés, n'est-il point propre à faire naître des idées fausses, & des sentimens nuisibles dans une République? Les douces émotions de la sensibilité, si dangereuses quand il s'agit de punir des traîtres, ne sont-elles point trop accoutumees à se taire? Et nos vertus politiques ne se sont-elles pas développées aux dépens de nos vertus morales? Nous sommes dignes de les avoir toutes, citoyens, & grace à l'éducation publique, nous n'en aurons aucune à regreter; c'est à elle à rectifier les notions erronées que l'habitude de l'oppression, & même celle de la résissance auroient pu nous donner; c'est à elle à adoucir nos mœurs, à prévenir leur férocité, à semer dans toutes les ames ces principes d'humanité, de bienveillance universelle, charme & lien de la société & sur lesquels reverselle, charme & lien de la société & sur lesquels reposeront désormais les gouvernemens populaires; c'est à elle poseront désormais les gouvernemens populaires; c'est à elle enfin qu'il appartient de créer une génération nouvelle, qui sera digne de nos efforts, & des lois que nous préparons, se qui, véritablement libre, ne nous regardera que comme des

Il est, citoyens, un autre malheur nécessaire, attaché aux affranchis. révolutions. Elles font, si j'ose ainsi parler, une grande consommation d'hommes de mérite. Elles stérilisent pendant quelques années le champ des talens. A mesure qu'elles avancent dans leur marche rapide & terrible, elles écrasent saus pitié tous ceux qui, seur ayant donné l'impulsion première, tentent ensuite d'arrêter ou même de modérer leur cours. L'histoire des révolutions de 89 & de 92 en fournit d'éclatans exemples, elles ont été funestes à beaucoup d'hommes éminens en talens & en sumières; soit que l'orgueil les ait égarés, soit que la corruption, qui s'attachoit avec plus de soin à leurs pas, ait remporté de nombreuses & faciles victoires; soit que l'envie, dont les traits partent toujours de bas en haut, les ait atteints & renversés avec d'autant plus de succès qu'ils avoient plus de droits à sa vengeance; soit enfin que la sière indépendance naturelle à leur caractère & à leurs opinions les ait placés en butte aux calomnies de tous les partis qui ne s'entendoient que pour les accabler; ils n'ont fait que se montrer à nos veux, tandis que l'homme ordinaire, qui suit dans la soule & qui sait se conformer au temps, végete & se soutient encore retranché derrière sa médiocrité complaisante.

Que d'hommes dignes, par leurs talens, de désendre la cause du peuple, s'ont sâchement abandonnée ou vendue à ses ennemis! Je suis loin de les regretter, citoyens; mais je veux qu'on songe à les faire oublier; je veux que des écoles publiques soient ouvertes de toutes parts à l'étude des droits de l'homme, aux exercices de l'éloquence & du raisonnement. Hâtons-nous de réparer nos pertes. La République est inépuisable en soldats; elle ne l'est pas encore en législateurs; & pour ceux qui observent attentivement la marche des choses, la pénurie des sujets à placer à la tête du gouvernement n'est sustaine publique; par Ducos.

pas l'obstacle le moins effrayant à l'établissement de la liberté. Il eût été à destrer, peut-être, que le temps eût permis au comité d'instruction publique de vous soumettre l'ensemble de son projet, & à la Convention nationale de le discuter; car, c'est sur-tout dans ses rapports avec les autres degrés de l'enseignement qu'il faut considérer le titre des écoles primaires; il faut qu'un esprit unisorme règne dans toutes les parties de l'éducation nationale, dont l'instruction n'est ellemême qu'un démembrement; il faut qu'elle s'accorde & s'entende, pour ainsi parler, avec notre gouvernement, afin de marcher vers un but unique & commun, l'amélioration & le bonheur de l'espèce humaine, en faisant disparoître les vestiges honteux de cette absurde contradiction qui opposoit autrefois nos mœurs à nos principes, nos lumières à notre abrutissement politique. C'est par ce concert sublime de toutes les institutions doinestiques & nationales, que les Spartiates offrirent sur un point du globe, le spectacle de la liberté triomphant, par sa seule énergie, de ses ennemis, des pastions humaines, & même de la nature.

Vous êtes forcés de sacrifier la perfection à la célérité; ce sera long-temps encore le sort des assemblées législatives. Mais il est un point de détail que je crois nécessaire de régler d'avance pour toutes les parties de l'enseignement public, afin d'assurer le succès de celui qui vous occupe uniquement aujourd'hui; je veux parler de la proportion entre les salaires à accorder aux instituteurs des différens degrés. Si j'ai bien compris le projet du comité, il doit proposer, pour les professeurs des écoles supérieures, des appointemens augmentant dans une assez forte progression, en raison de l'élévation du degré d'instruction. Cette méthode de payer beaucoup plus chèrement ceux qui sont chargés d'enseigner des connoissances plus élevées, paroît la plus naturelle au premier aspect; mais il suffit d'une réflexion très-simple pour prouver qu'elle seroit funeste à l'instruction nationale. Quelles sont en effet les bases sur lesquelles doit se régler le taux des salaires pour toutes les fonctions publiques? sans doute c'est leur utilité & leur difficulté. Or, s'il est une sonction que son utilité rende sacrée aux yeux des amis de la liberté, c'est celle de l'instituteur des écoles primaires, appelé par la confiance du peuple à ouvrir les premières routes de la sagesse & du bonheur, à créer en

the first publiques that there

quelque sorte, une nouvelle existence à la génération naissante, douce & glorieuse espérance de la République. Les prosesseurs formeront des savans & des artistes. L'instituteur du peuple travaillera à former des hommes; il sera le précepteur du pauvre, & ce dernier caractère doit le rendre plus respectable à vos yeux. Si je considère la difficulté de l'enseignement, je trouve qu'il faut, non des connoissances plus valtes, mais une raison plus exercée; non une tête plus pleine, mais une tête mieux faite pour enseigner à de jeunes enfans les premiers élémens des seiences & des arts; pour approprier à leurs débiles esprits des méthodes simples & exactes de juger des choses & des hommes; que pour suivre avec des élèves déja préparés à l'étude, déja marchans par leurs propres mouvemens, agissans de leurs propres forces, des théories plus élevées; mais que le concours des hommes éclairés de l'Europe a rendu si claires & si sûres. Et ici se présente une observation digne de remarque; tous les bons livres que nous possédons sont écrits pour des hommes, aucun encore pour des enfans; c'est d'eux pourtant, c'est des premiers essais de leur intelligence que nous avons appris cette méthode analitique qui a fait faire à l'esprit humain, depuis un siècle, de si rapides progrès. Il semble, à voir les peines que nous prenons chaque jour pour accabler leur mémoire, fausser leur jugement, pervertir les jeunes & touchantes inclinations de leurs ames; que nous craignions de les voir devenir meilleurs ou plus habiles que leurs pères. L'institution des écoles primaires doit réparer ces injustices & ces erreurs; elle doit mettre en circulation & en produit toutes les vérités nécessaires au bien-être moral & physique de tous les individus de la République. Et ce bienfait si grand ne rapportera cependant aucune gloire à ses auteurs. Ils travailleront ignorés dans les hameaux, à former une nation nouvelle, tandis que les prosesseurs des écoles supérieures trouveront chaque jour, dans les succès publics de leurs élèves, de nouvelles récompenses de leurs travaux; & des jouissances pour seur amour propre. Si donc, législateurs, vous mettez de côté des sonctions les plus attrayantes par leur nature, toute la gloire & tout le profit, l'inftitution respectable des écoles primaires sera abandonnée aux sots & aux ignorans; vous confiez le sort de la génération nouvelle en des mains indignes de l'élever pour ses grandes destinées, & vous n'aurez encore, comme sous le despotisme, que le luxe des arts & des sciences.

Je ne sais quel dégré d'importance on attache à l'établissement des écoles primaires; je pense, pour moi, que nous leur devrons notre véritable régénération, l'accord des mœurs & des lois, sans lequel il n'y a point de liberté; mais le succès de l'institution dépend du choix des instituteurs; J. J. l'a dit: Il saut être plus qu'un homme pour former des hommes; ceux qui voudroient marchander les vertus & les talens des maîtres de morale & d'art social que la nation vous demande, ceux qui payant 130 millions aux prêties pour enseigner au peuple des erreurs, regrettent d'en consacrer 15 pour lui enseigner des vérités, ceuxlà doivent économiser à la nation la dépense des écoles primaires. Ils autont à meilleur marché les frères de la charité, vulgairement dits ignorantins.

Je demande que les instituteurs du peuple soient mis à l'abri du besoin; je demande, asin que l'espoir de trouver plus d'avantages dans la formation des degrés supérieurs d'instruction n'éloigne pas les hommes éclairés trecommandables par leurs mœurs, des écoles primaires, que le maximum du traitement de leurs instituteurs soit déclaré d'avance au moins égal au terme moyen du traitement qui sera accordé aux professeurs de toutes les écoles supérieures.

Un orateur a paru affligé de voir les prêtres exclus du plan d'enseignement public proposé par le comité; je ne ferai point à la Convention nationale l'injure de justifier cette séparation entre l'enseignement de la morale, qui est la même pour tous les hommes, & celle des religions, qui varient au gré des pieuses fantaisses de l'imagination. Cet varient au gré des pieuses fantaisses de l'imagination. Cet varient au gré des pieuses fantaisses de l'imagination. Cet varient au gré des pieuses fantaisses de l'imagination. Cet varient au gré des pieuses fantaisses de l'imagination. Cet varient au gré des pieuses fantaisses de l'imagination. Cet varient au gré des pieuses à tous les membres de la liques dans des écoles ouvertes à tous les membres de la serveure les citoyens de toutes les autres; c'est donner à la puissance publique un droit usurpé par les consesseurs la puissance publique un droit usurpé par les consesseurs la puissance publique un droit usurpé par les consesseurs.

Peut-être aussi n'a-t-on vu dans cette admission des prêtres,

comme tels, aux emplois d'instituteurs, qu'une opération de finance & une grande vue d'économie. La nation, a-t-on pu finance & une grande vue d'économie. La nation, a-t-on pu finance & une grande vue d'économie. La nation, a-t-on pu finance de leur paie annuellement à peu près la moitié du produit dire, leur paie annuellement à peu près la moitié du produit de les contributions. Ne pourroit-on pas leur faire gagner une fi forte pension, en leur confiant des fonctions importantes? Pour moi, je l'avoue, j'aimerois mieux leur abandonner les finances de la République, que l'éducation des jeunes citoyens; j'aimerois mieux ruiner le trésor public que de citoyens; j'aimerois mieux ruiner le trésor public que de pervertir & de corrompre l'esprit public. C'est par raison, non par économie, que je suis peu disposé en saveur des prêtres, & je me rappelle encore à leur sujet l'histoire de ce joueur de ssûte ancien, dont parle Plutarque, qu'on payoit simple pour jouer & double pour se taire; car il jouoit faux.

La première condition de l'instruction publique est de n'enseigner que des vérités. Voilà l'arrêt d'exclusion des prêtres.

Un autre principe, sur lequel doit reposer l'instruction, les écarte encore, comme prêtres, des écoles de la République; c'est que l'enseignement doit convenir également à tous les citoyens égaux en droits. J'aurai le courage de tirer de ce principe une conséquence nouvelle, aussi évidente peut-être, mais plus contestée que la première, parce qu'elle heurte avec violence & les fausses idées & les molles habitudes de votre vie toute égoille & toute servile. Je pense que tous les enfans nés dans la République, quel que soit l'état ou la fortune de leur père, doivent être astreints, pour pouvoir parvenir dans la suite aux emplois publics, à suivre pendant un certain espace de temps les écoles primaires. Cet assujétissement, va-t-on s'écrier, contrarieroit trop durement nos mœurs & nos ulages, je reponds que c'est à cause de cela même que je le propose. Les mœurs d'un peuple corrompu ne se régénérent point par de légers adoucissemens, mais par de vigoureuses & brusques institutions. Il faut opter ouvertement entre l'éducation domestique & la liberté; car, citoyens, tant que par une instruction commune vous n'aurez pas rapproché le pauvre du riche, le foible du puissant, tant que, pour me servir des expressions de Plutarque, vous n'aurez pas acheminé à

une même trace & moulé sur un même forme de vertu tous les enfans de la patrie, c'est en vain que vos lois proclameront la sainte égalité, la République sera toujours divisée en deux classes: les citoyens & les messieurs. Ce n'est pas au serment que Lycurgue arracha des Lacédémoniens, que ce peuple surnaturel dût la stabilité de son bonheur & de ses lois; c'est au soin qu'il prit de faire, pour ainsi dire, sucer aux ensans l'amour de seur pays avec le lait de leur nourrice; aussi remarquez que les tois si douces & si sages de Numa tombèrent avec lui, parce qu'il avoit, chose étrange dans un législateur, oublié l'éducation publique & abandonné à l'avarice & à la férocité des pères le sort des générations à venir, tandis que les institutions de Lyeurgue, qui retenoient par des liens vigoureux de discipline la jeunesse ardente, sous le joug de la liberté, se conservoient encore entières & florissantes cinq cents ans après sa mort.

Un homme qui peut avoir deux grands torts aux yeux de beaucoup de gens, le premier d'être un philosophe, le second d'appartenir au département de la Gironde, Montagne, écrivoit sous un gouvernement despotique en faveur de l'éducation commune : « le bon père que Dieu me donna, » dit-ii, m'envoya des le berceau nourrir à un pauvre village, » & m'y fit dresser à la plus commune façon de vivre : ne » prenez jamais, & laissez encore moins à vos femmes, la » charge de l'éducation; laissez formet vos enfans à la vertu " lous des lois populaires & naturelles; laissez à la coutume » de les dresser à la frugalité & à l'austérité, qu'ils, aient » plutôt à descendre de l'aspreté qu'à monter vers elle. L'hu-» meur de mon père visoit encore à une autre fin, de me » rallier avec le peuple & cette condition d'hommes qui a » besoin de notre aide, & estimoit que je susse tenu de re-» garder plutôt celui qui me tend les bras que celui qui me

» tourne le dos ».
Si tous les nobles eussent été élevés comme Montagne,

Mon objet n'est pas d'examiner ici les avantages & les inconvéniens moraux & littéraires de l'éducation domestique, je ne considère que ses vices politiques dans notre situation je ne considère que ses vices politiques dans notre situation je ne considère que ses vices politiques dans notre situation je ne considère que ses vices politiques dans notre situation devenir le dernier resuge de l'aristocratie.

présente; elle peut devenir le dernier resuge de l'aristocratie. Je ne veux pas non plus la proscrire, mais la restreindre, & je fixerois à deux années l'espace de temps que chaque ensant sera astreint à passer dans les écoles primaires. Si vous n'admettez pas ce réglement, citoyens, il faudra travailler à résoudre ce problème: Comment concilier une constitution républicaine avec une éducation monarchique?

Je conclus à l'adoption du plan proposé par le Comité, en me réservant d'y proposer, s'il est soumis à la discussion des

amendemens & des articles additionneis.



and the sure de les amen de les les les la lang mett de les et And the annual contraction of the state of t To the state of th no Million de la completa del completa de la completa del completa de la completa del la completa de la completa del la completa de la completa de la completa del la completa de la completa del la completa La departe his and it was a large way DE L'IMPRIMERIE NATIONALE. CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

ET

PROJET DE DÉCRET,

Sur la suppression des jeux de hasard, des Tripots et des Loteries:

PRÉSENTÉS

A LA CONVENTION NATIONALE,

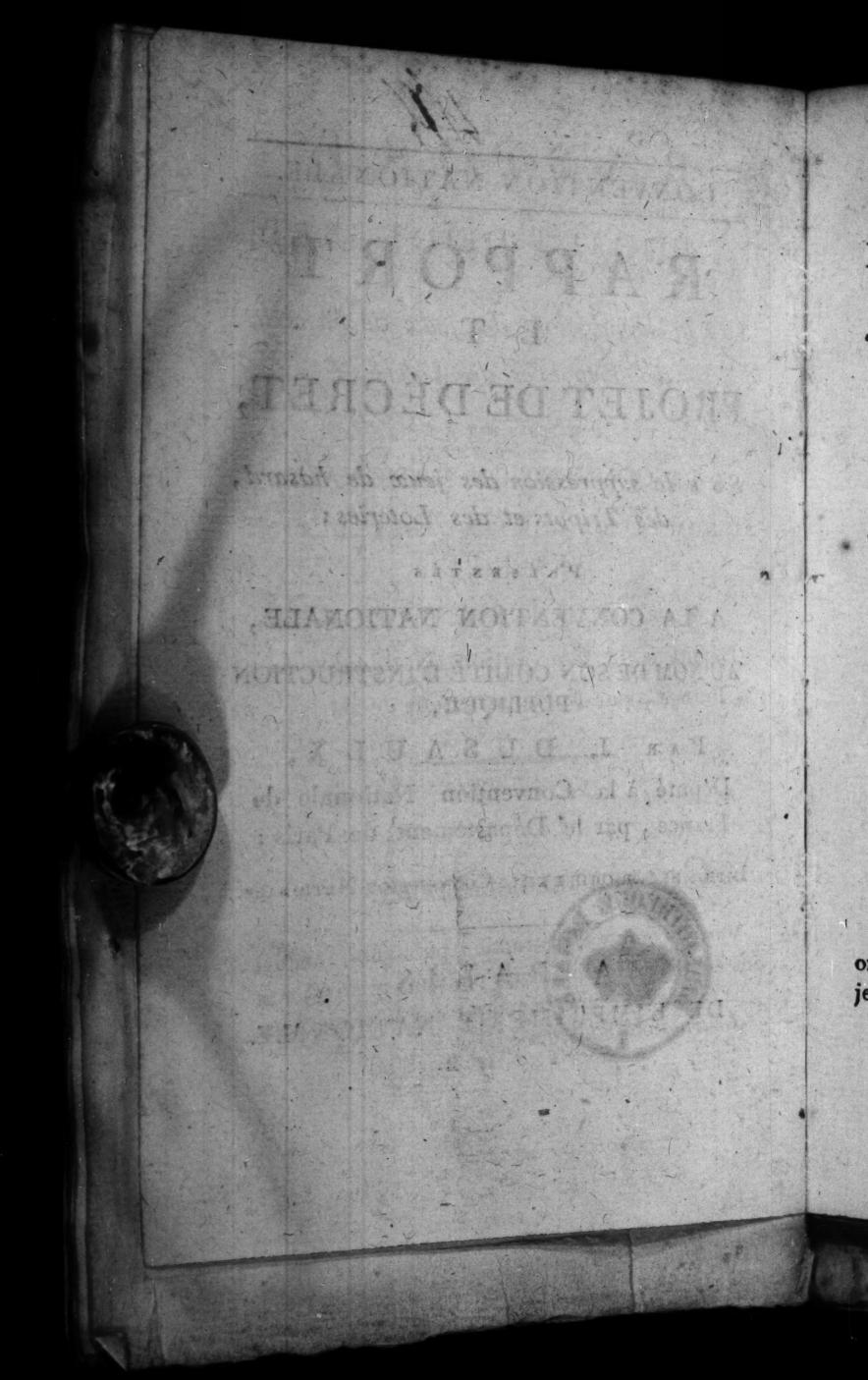
AU NOM DE SON COMITÉ D'INSTRUCTION PUBLIQUE,

PAR J. DUSAULX,

Député à la Convention Nationale de France, par le Département de Paris;

IMPRIMÉS DAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.





RAPPORT ET PROJET DE DÉCRET,

Sur la suppression des jeux de hasard, des Tripots et des Loteries:

PRÉSENTÉS

A LA CONVENTION NATIONALE,

AU NOM DE SON COMITÉ D'INSTRUCTION
'PUBLIQUE,

PAR J. DUSAULX,

Député à la Convention Nationale de France, par le Département de Paris;

CITOYENS-LÉGISLATEURS,

Votre comité d'Instruction publique, auquel ont été renvoyées plusieurs pétitions relatives aux jeux de hasard, aux tripots et aux loteries, nous Instruction publique.

A

a chargés, le Citoyen Mercier et moi, de remettre sous vos yeux et de soumettre à votre sagesse, ce qui concerne ces grands abus, ces abus invétérés; car le vertige du jeu, dont il importe plus que jamais de connoître la marche progressive et le caractère spécial, asin d'en arrêter ou du moins d'en modérer les désordres, appartient, il en faut convenir, avec plus ou moins d'énergie, à tous les temps, à tous les peuples (1). Nous ferons voir, ensuite, quelle fut l'influence de ce levain qui fermentoit depuis tant de siècles. Il ne falloit pas moins qu'une Convention nationale, secondée par des victoires et des succès de tous les genres, pour s'opposer enfin à ce torrent prêt à tout submer-

⁽¹⁾ Lorsque les Germains s'étoient ruinés au jeu, ils se jouoient eux-memes : celui qui perdoit, se livroit à la merci de son adversaire, décorant du beau nom de fidélité cet absurde dévouement. Le passage de Tacite est trop remarquable pour ne le pas citer en entier.

[«] Ce qu'il y a d'étrange, dit cet Historien, c'est que le jeu soit l'une de leurs affaires les plus importantes, et qu'ils s'y livrent, même à jeun, avec tant d'abandon, qu'après evoir tout perdu, ils finissent par se jouer d'un seul coup. Alors, le vaincu subit l'esclavage : quoique plus jeune, quoique plus fort, il se laisse garrotter et vendre. Le vainqueur, pour ne pas rougir long-temps de sa victoire, vend le plus tôt qu'il peut ces sortes d'esclaves aux étrangers ». De morib. German. Cap. XXIV.

ger, puisque l'Assemblée constituante et la Législature ne nous ont transmis, à cet égard, que

des vœux impuissans.

Quand il s'agit de la régénération d'un grand peuple, imbu d'anciens vices, et que le despotisme avoit totalement défiguré, il ne suffit pas de fabriquer sèchement le texte d'une loi : c'est pourquoi nous avons cru, dans cette circonstance, plus urgente qu'on ne le pense, qu'il falloit encore tâcher de convaincre et de persuader des citoyens plus séduits que corrompus, afin de les rendre dignes de la liberté qu'ils ont conquise; afin de leur faire sentir qu'il est plus facile de renverser des bastilles et d'expulser des rois, que de rappeler les mœurs. Nous mettrons en notes, quelques développemens qui nous auroient retenus trop long-temps à la tribune.

Ce sujet est vaste; mais nous irons le plus vite qu'il nous sera possible. L'homme, naturellement superbe, impatient, et dont la cupidité se reproduit sous tant de formes, a porté de tout temps, jusques dans ses plaisirs et dans ses jeux, le besoin de la conquête et l'image de la guerre. Ouvrez les fastes de l'Histoire: la plupart des nations au lieu des bons principes, ou des préjugés utiles, se transmirent fidèlement, de race en race, la sorte de cupidité qui multiplie les joueurs de toute espèce. Les voyageurs attestent que l'on en trouve

d'un pôle à l'autre, et depuis le Japon, jusqu'aux bords des torrens de l'Amérique (2).

Observons encore que dans plusieurs de nos contrées Européennes, une partie du commerce et des opérations de finance, sont fondées sur le hasard, destructeur de toute sorte d'honnête d'industrie; et que ce même esprit, toujours infecté de superstition, de fanatisme ou de pusillanimité, n'influe pas moins sur toutes les facultés intellectuelles, sur toutes les circonstances de la vie privée.

(2) La fureur du jeu ne s'exerce chez les Sauvages, qu'en proportion de leurs moyens et des rapports qu'ils ont entre eux. N'étant pas resserrés par des murs, vivant de peu, ne faisant que des pertes réparables, non-seulement ils sont moins à plaindre que les joueurs civilisés, mais encore leurs jeux ne sauroient avoir autant d'influence que dans nos villes, où le peuple entassé s'échauffe et se corrompt par le contact.

Dans certaines contrées, ils ont des séances solemnelles et d'autant plus imposantes, qu'il y va de tout ce qu'ils possèdent. Ils jouent encore pour se rendre leurs divinités favorables, pour en obtenir des sorts heureux, ou bien, pour écarter les maladies et les fléaux qui les désolent. Dès que leurs magiciens ont prescrit ces sortes d'expiations, on s'y dispose par des jeunes austères. Tantôt la moitié d'une peuplade joue contre l'autre, tantôt les peuplades voisines se défient, se rapprochent, et donnent, à la face du soleil, des scènes où la brute nature rugit en liberté.

Donner une sête, il y a peu de temps, ce n'étoit guère, chez-nous, que donner à jouer; c'étoit, après bien des tortures, livrer des victimes au désespoir, et causer souvent plus de maux, en un seul jour, qu'un demi-siècle n'en pourroit amener, selon le cours des vicissitudes humaines. Des fêtes! certes nous en aurons encore, mais de bien différentes: nous aurons celles de la liberté, de l'égalité; on rougira des autres.

Remarquons d'abord, que la passion du jeu, fomentée dans les cours qui en furent les plus ardens foyers (3), est incompatible, sur-tout avec l'esprit républicain: aussi, Caton le censeur, persuadé que les joueurs de son temps n'avoient pas plus de patrie que les nôtres, ne cessoit-il de

⁽³⁾ Si l'on considère que la société, source intarissable de bien et de mal, de vertus et de vices, n'étoit pas, il y a quelques siècles, ce qu'elle est maintenant; que nos pères gémissant sous le joug féodal, étoient plus occupés des besoins de première nécessité que de leurs plaisirs; qu'ils n'avoient. ni le temps ni l'occasion de jouer; on conviendra que les lois portées en France contre la fureur du jeu, regardoient moins le peuple que les chefs de la nation. On voit, en effet, dans nos Annales, que ces seigneurs hautains qui ne savoient guère que tourmenter leurs vassaux, boire et se battre, étoient, pour la plupart, des joueurs effrénés. Ils jouoient, déja, jusques dans les camps et en présence de l'ennemi.

crier aux Romains: — Citoyens, fuyez les jeux de hasard.

C'est en vain, Législateurs, que vous auriez posé les bases d'une éducation libre et généreuse, si les élèves de vos écoles primaires, secondaires et de vos instituts, étoient, comme autrefois, guettés par des corrupteurs de toute espèce, et qui ne manqueroient pas de les ruiner un jour, de les abrutir ou d'en faire des complices; car, cette passion, sous quelque nom qu'on la désigne, sous quelque forme qu'on la présente, roule sur trois pivots éternels et qui sont, sans intermédiaires, la sottise (4), la fureur, et la fourberie: on commence par être dupe, dit le proverbe; on finit par être frippon.

Arrêtons-nous, un instant, sur quelques considérations préliminaires et essentielles. Lorsqu'on

⁽⁴⁾ Mettons au rang des sots, quiconque risque le nécessaire pour acquérir le superflu. Remarquez que, toutes choses égales, il y a toujours au jeu plus de dommage à essuyer que de fruit à recueillir. Mon calcul est simple et démonstratif: si vous jouez, par exemple, la moitié de votre bien, ou vous gagnez ou vous perdez. Dans le premier cas, votre capital n'augmente que d'un tiers; dans le mier cas, votre capital n'augmente que d'un tiers; dans le second, il décroît de moitié. La proportion deviendroit encore plus nuisible, si l'on jouoit le tout: le rapport de l'existence au néant, ne souffre point de comparaison.

veut tenter la cure d'une maladie, après en avoir étudié les symptômes, on tâche de la définir, pour en connoître distinctement la nature et le principe: essayons. La manie du jeu, telle que l'on peut l'observer à toute heure, en tous lieux, n'est guère que la médiatrice des passions les plus nuisibles, et dont elle reçoit l'élan qu'elle leur rend à son tour: à proprement parler, ce n'est pas une passion, c'est un vice ; et dès-lors elle est jugée, s'il est vrai qu'à la longue, le mal ne puisse jamais produire autre chose que du mal. On peut encore la considérer comme une confiance aveugle et dénuée de motifs honnêtes, dans ce qu'on appelle le sort ou le hasard. L'exemple et l'occasion l'inspirent; les succès la fomentent; les revers l'irritent, et l'habitude la rend incurable. En voici les principaux effets: elle compromet l'honneur, dégrade l'esprit, le soumet aux plus vils préjugés (5). Mais ce qui

⁽⁵⁾ S'il est vrai que l'on rougisse moins des vices du cœur que des travers de l'esprit, les joueurs qui se croient le plus exempts de préjugés, ont de quoi rougir. L'habitude de s'en rapporter au hasard, dégoûte insensiblement de la raison. Croiroit-on que des hommes qui pensent, d'ailleurs, avec assez de justesse, perdent un temps considérable à confronter le hasard avec lui-même, à travailler gravement sur le néant? Quelles conséquences tirer des chances qui, tantôt reparoissent les mêmes en dépit des conjectures, tantôt se croisent;

est vraiment lamentable, elle endurcit le cœur, le ferme à la bienfaisance : on peut dire d'un joueur, ce que Pison disoit de l'empereur Othon: — Celuilà saura perdre; il ne saura pas donner. Que faire aujourd'hui d'un pareil homme, au milieu d'une société où les pauvres, eux mêmes, s'empressent à nous apporter leurs dons patriotiques ? ou plutôt, comment se garantir de la sinistre influence d'un tas d'aventuriers qui, tous les jours, se réveillent au sein de la misère?

Ce n'est pas tout : cette passion, en dépit de ses apologistes, car il en existe encore, est essentiellement injuste, et par conséquent insociable. Elle est injuste, s'il est vrai que tout contrat légal suppose un échange conforme à l'utilité des contractans. Or, je demande si le contrat du jeu, qui n'est, au fonds, qu'une absurde et cruelle convention, offre rien semblable; je demande si la décision d'un coup de cartes ou de dez, peut jamais, dans aucun état de choses raisonnables, conférer le droit de s'emparer des biens d'un autre homme.

Passons à ces formidables tripots, où la difformité du jeu se maniseste toute entière. La plupart

et varient au point qu'après avoir long-temps cherché quelques règles vraisemblables, on n'en est pas plus avancé? N'importe : ils ont, à tous ces égards, des rubriques et des pressentimens, qui leur tiennent lieu d'évidence.

des sections de cette ville, vous le savez, s'en plaignent amèrement: mais bientôt la loi les slétrira, et le devoir forcera de les dénoncer.

Le premier tripot que je connoisse en France, date du temps de Charles VI (6), et il devint fameux par de sanglantes catastrophes: déja l'effet répondoit à la cause. Il n'étoit pas ouvert à teut le monde, comme ceux que nos pères ont connus dans Paris, sous les noms de Gesvres et de Soissons: il n'étoit fréquenté que par la noblesse et les particuliers les plus opulens. La manie du jeu, n'avoit pas encore dégradé la plus saine partie des citoyens: cette honte étoit réservée à des temps postérieurs; à ces temps où le luxe et des manœuvres infames, rendirent cette manie en quelque sorte nécessaire.

Le nombre de ces repaires, jusqu'à nos jours, s'est tellement augmenté, que l'on en compte, maintenant, six à sept cents dans la seule ville de Paris: que de mauvais citoyens! que de membres

⁽⁶⁾ Le savant Lacurne-Sainte-Palaye nous a conservé un manuscrit très-curieux, d'un nommé Eustache Deschamps, où il est dit que le tripot dont il s'agit, se tenoit à Paris dans l'hôtel de Nesle; que Messeigneurs de Berry, de Bourgogne et plusieurs autres, le fréquentoient assidument. L'Auteur a pris la peine de nous décrire les convulsions de ces nobles joueurs, et il paroît qu'il en a rapporté fidèlement les blasphèmes.

gangrenés! Non loin du lieu de vos séances, une enceinte fameuse, ou plutôt un cloaque, où l'on enseigne à nos enfans le vice à nud, en recèle une multitude, qui furent, qui sont encore des atteliers de brigandage et de contre-révolution. C'est-là que vous verriez, tous les soirs, les satellites de ces infames jeux obséder les passans: comme on voit, au déclin du jour, les animaux carnassiers sortir des bois, rôder autour des camps, et des champs de bataille, pour s'élancer sur les cadavres. C'est un grand mal, Législateurs, et qui nous charge d'une dette immense envers l'humanité. Vous en gémissez: on le sait, et l'on espère que le remède ne se fera pas long-temps attendre.

Admirez quels étoient, il y a peu d'années, les progrès des agens du despotisme, dans la carrière morale et politique! Ils imaginèrent d'établir des maisons de santé, pour y soigner les victimes de la débauche; et ces maisons étoient fondées sur les produits, hélas! trop certains, des jeux publics. Tenter de guérir une peste par une autre! voilà ce qu'on appeloit, alors, avoir de grandes vues. Ce n'étoit pas, néanmoins, faute de réclamations: mais les cris des gens de bien étoient étouffés en naissant.

Si cette licence, que l'on peut regarder comme l'anéantissement des mœurs, et la dernière convulsion des Empires qui s'abyment, fut presque universelle, c'est parce qu'une corruption générale est impunie; ou plutôt, c'est parce que l'amour des richesses l'emporte sur l'honneur à mesure que les États vieillissent. Vous ne souffrirez donc point, Législateurs, que notre République, à son aurore, et fondée par tant de vertus, de talens, reste souillée par les tripots de l'ancien rigime. Les Romains commencèrent par l'ambition, et finirent par l'avarice : dans le premier cas, ils furent moins éloignés de la vertu. Commençons par être vertueux : nous ne finirons pas comme les Romains.

Si l'on remontoit à la source des bassesses et des crimes dont, malgré notre orgueil légitime, nous avons encore à rougir de temps en temps, tous les citoyens, à cette brillante époque, n'auroient qu'un cri pour vous dénoncer à l'envi les corrupteurs de la jeunesse, et les instigateurs des jeux publics. Mais on soutient encore, par un reste d'immoralité, qu'il faut bien se garder de supprimer tous les abus; qu'il est nécessaire pour l'agrément de la vie, et même pour la prospérité publique, d'en laisser subsister quelquesuns, quoiqu'ils blessent les mœurs : autrement, à les entendre, ce seroit attenter aux droits de l'homme. Qu'ils en ont mal saisi l'esprit! - C'est au limon du Nil, ajoutent-ils, que l'Égypte doit sa fertilité. - Soit : mais pourquoi ce limon féconde-t-il constamment les bords du fleuve égyptien? c'est qu'il n'a rien de nuisible, sans quoi

l'Égypte seroit stérile depuis long-temps.

C'en est assez sur ces tripots, dont la République ne sauroit supporter davantage le danger et l'opprobre. Le père de famille qui m'aura bien compris, tremblera moins, désormais, sur le sort d'un fils unique affrontant la mort dans les combats, ou voguant sur les flots d'une mer irritée; il tremblera moins, vous dis-je, que s'il le savoit plongé dans l'un de ces gouffres infernaux, de ces bourbiers du jeu.

Nous allons enfin parler des loteries, franchement et sans réserve: nous en parlerons en vieux

Républicains.

Voyez comment tout s'enchaîne et se prépare!

La passion du jeu fermentoit obscurément depuis

trente ou quarante siècles: la cupidité financière,
quoique tard, s'apperçoit du parti qu'elle en peut
tirer, et s'en empare. Elle fait bientôt, à cet égard,
de savantes et perfides spéculations. Des frippons
à gage, s'en mêlent; et la politique aveugle ratifie ensuite aux dépens des Nations, des manœuvres dont les maux sont infinis, et le remède
presqu'impossible, à moins d'une salutaire insurrection. Les gouvernemens despotiques sont toujours si pauvres! sur-tout lorsqu'il s'agit de faire
jours si pauvres! sur-tout lorsqu'il s'agit de faire
aux mœurs, qu'ils ont tant d'intérêt de corromaux mœurs, qu'ils ont tant d'intérêt de corrompre, les moindres sacrifices. Voilà où nous en

étions et où nous en sommes encore, depuis que les jeux domestiques et les tripots ont fourni les élémens des loteries ou jeux d'État.

Par respect pour les autres grands intérêts publics que vous avez à discuter, nous nous sommes hâtés, Législateurs, d'arriver au dénouement du jeu, c'està-dire à ses excès les plus intolérables; car les peuples, maintenant, malgré les lumières dont ils se vantent, jouent contre l'État comme les joueurs inexpérimentés jouent contre ceux qui leur tendent des piéges. Cette troisième considération, plus compliquée que les deux autres, demande quelques développemens.

Venise et Gênes inventèrent les loteries les plus incendiaires; et, dans le quinzième siècle, une étincelle de ce feu dévorant s'échappa vers la France (7). Elles furent insensiblement adoptées, de proche en proche, par la plupart des Nations

⁽⁷⁾ François Ier., afin d'amortir, disoit-il, la fureur du jeu, accorda, moyennant deux mille livres tournois de rétribution annuelle, des lettres-patentes à l'un de ses sujets, pour créer une loterie ou blanque, qui devoit avoir cours dans tout le royaume. Quoique rejetée par tous les ordres de l'Etat, le souvenir de cette première loterie resta dans la mémoire de ceux qui ne vivoient, alors, que des malheurs publics. Des intrigans nationaux, échauffèrent les esprite par le récit de ce qui se passoit à Gênes et à Venise.

européennes, et par celles même qui, d'abord, les avoient rejetées: tant il est vrai que l'exemple n'agit pas moins sur les sociétés respectives que sur les individus! Puissent les grands exemples que nous donnons au moment où je parle, faire,

à plus juste titre, le tour du globe!

Qu'arriva-t-il lorsque les loteries furent assez connues, et suffisamment rafinées? On persuada aux princes et aux courtisans, qui croyoient tout lorsqu'on flattoit leur insatiable cupidité, qu'elles seroient la mine inépuisable d'où l'on pourroit tirer, d'un jour à l'autre, de quoi satisfaire leurs caprices renaissans, de quoi suppléer aux impôts et même les remplacer : quelle ignorance et quel aveuglement! Lorsqu'un État a besoin de contributions, pourquoi recourir à des expédiens qui le ruinent et le dégradent? à moins qu'on ne pense comme ce prince égoïste; comme Louis XV, qui répondoit prophétiquement aux représentations de quelques - uns de ses courtisans, plus sensés que les autres: - Après moi, le déluge. C'en est fait du despotisme, lorsque les despotes afferment le vice; et nos derniers rois en fournissent la preuve la plus complète, que l'on puisse trouver dans l'Histoire.

Quant à nous, Citoyens, renonçons à ces ressources fortuites : elles ne valent rien; et nous allons achever de prouver qu'elles sont détestables. N'oublions jamais que les anciennes Républiques se soutenoient mieux par le courage que par l'argent. Est-ce avec de l'or que vous avez repoussé les tyrans coalisés qui, vouloient nous remettre sous le joug? C'est avec du fer; la nature ne se lasse point de le prodiguer aux hommes généreux, et il en reste encore à ceux qui perdent tout.

Cependant, soit en paix, soit en guerre, on ne sauroit, dit-on, se passer de loteries ou de ressources équivalentes. Après la corruption des mœurs, le plus grand mal qu'elles ayent fait, c'est qu'on s'est permis de tout oser sans prudence, de tout entreprendre sans génie; et l'on sait quel en fut le résultat.

Dès que les Gouvernemens s'apperçurent qu'en dépit de leurs lois et de leurs ordonnances, si souvent renouvelées (8), on jouoit de plus en plus,

⁽⁸⁾ Nos anciens rois, les rois d'Espagne, d'Angleterre, et tous les potentats de l'Europe, ont fréquemment sévi contre cette peste renaissante : Charlemagne, Louis-le-Débonnaire et Saint Louis, l'ont combattue de toutes leurs forces. Toutes ces lois tardives, plus foibles que l'exemple et l'habitude. ne changent point les hommes, elles les chagrinent seulement; si quelquefois elles les contiennent, ce n'est que jusqu'à la première occasion de les enfreindre : on la trouve bientot. cette occasion, lorsqu'on la souhaite et qu'on la cherche,

ils devinrent joueurs et jouerent, à coup sûr, contre leurs troupeaux d'esclaves, et qui s'en tinrent fort honorés (9). Ils modifièrent à leur gré, et de mille manières artificieuses, séduisantes, différens jeux de hasard. Je pourrois, ici, vous tracer le tableau des perfidies dont nos pères et nous, depuis François Ier. jusqu'à nos jours, furent et sommes encore les victimes. Qu'il vous suffise que c'en étoit fait de notre malheureux pays, si l'on avoit eu autant d'audace que l'on avoit de sagacité pour inventer le mal : mais ce grand procès est suffisamment instruit : c'est le sujet d'un livre, et je l'ai fait. (De la passion du jeu, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours; publié en 1779).

Ce n'est que par les mœurs que l'on peut triompher du jeu, et par les bonnes lois qui les préparent.

(9) Le commissaire Lamare, que sa place mettoit, tous les jours, à portée de voir les ravages causés par les loteries, n'a point rougi d'écrire sérieusement, ce que l'on est tenté de prendre pour un sarcasme. - « Les loteries, dit-il, sont l'unique jeu auquel les derniers du peuple puissent décemment jouer contre le Souverain; c'est le seul jeu où l'on puisse, en un moment et d'un seul coup, faire fortune et se trouver dans l'abondance, en ne risquant presque rien ».

Et c'est l'Historien de la police qui s'exprimoit ainsi, lorsque la philosophie commençoit à rayonner de toutes parts; lorsque le chancelier d'Aguesseau foudroyoit les agioteurs et les partisans des gains illégitimes.

N'oublions

N'oublions pas, néanmoins, que pour accontumer aux loteries, que pour en pallier l'injustice, on permit, de temps en temps, aux particuliers, à quelques corporations ou communautés, d'en établir pour leur propre compte. Le croira-t-on? Le supérieur d'une congrégation de Pénitens, volontairement dévoués au silence de la mort, sollicita, il y a environ trente-cinq ans, le privilège de faire jouer le public à ces jeux si contraires, je ne dis pas seulement à la rigueur des principes qu'il professoit, mais à la simple humanité. — Ah! mon père, lui dit un homme vertueux, quel scandale, quand on entendra crier, dans Paris, Loterie de la Trape (10)!

Il est temps d'en venir à la loterie la plus cauteleuse, la plus usuraire, en un mot la plus sanglante de toutes celles qui ayent jamais été combinées par la fiscalité. Vous sentez qu'il s'agit de
la loterie ci-devant dite Royale de France: elle
est, en effet, à la royale, c'est - à - dire, sans
pudeur et sans miséricorde. Figurez-vous que l'on
y perd d'avance, selon les sept manières d'y
jouer, depuis 16 jusqu'à 97 sur 100. J'ai négligé les

⁽¹⁰⁾ Cet homme de bien s'appeloit Bazin. L'abbé de la Trape renvoya à la Cour la permission qu'il en avoit obtenue.

Dissert. Théol. sur les lot. 1742, p. 118.

Rap. et proj. de déc., par J. Dusaulx. B

fractions, qui la rendent encore plus désavorable. Mais il est un résultat bien plus frappant: si quelqu'un voulant gagner 200,000 livres, choisissoit un quine, et que, pour ne pas manquer son coup, il s'avisat de prendre toutes les chances nécessaires, il est démontré qu'il lui en coûteroit 8,789,853 livres. 12 sols. Jamais les banquiers de pharaon, de biribi, et les autres brigands qui saisoient jouer les princes, le haut clergé, la noblesse, les sinanciers et le peuple, quelqu'avides qu'ils sussent, n'ont osé s'approcher de ces odieuses proportions: tant d'impudence n'appartenoit qu'à nos rois, qui se vantoient de ne l'être que par la grace de Dieu.

Ce seroit, ici, le lieu de vous exposer ce que cette loterie, maintenant appelée Nationale, par méprise, sans doute, coûte au peuple; mais le temps nous presse, et c'est pourquoi nous nous bornerons à un simple apperçu. Le dommage en est au moins de 25,000,000, quoique l'Etat n'en retirât pas plus de 7, il y a deux ans, et qu'il enretire beaucoup moins aujourd'hui: c'est que les banquiers et croupiers subalternes y font jouer pour leur compte; ce qui multiplie le mal à l'infini. Joignez à cette horrible déprédation, les non-valeurs que cette loterie ne sauroit manquer d'occasionner dans les recettes de la Répuquer d'occasionner dans les recettes de la Répu

blique, et vous commencerez à vous former une idée juste, mais encore bien incomplette, de ses

autres ravages.

Indépendamment des pièges que l'on tendoit à jour fixe, on osa bien publier, car on osoit tout, le projet d'une loterie auxiliaire, au moyen de laquelle l'artisan et le pauvre auroient pu jouer, surle-champ, dans des bureaux publics, l'un son salaire, l'autre ses aumones, et cela, depuis sept heures du matin jusqu'à dix heures du soir. La philosophie, et le patriotisme, viennent de nous apprendre jusqu'où l'humanité pouvoit s'élever en moins de quatre années: on ne conçoit pas à quel point les loteries et les tripots, pourroient bientôt la ravaler.

Ce ne sont point là de vaines déclamations : ce sont des faits incontestables, et dont j'ai déja fourni les preuves authentiques; non sans fruit, du moins pour les nations étrangères.

Ce fut en vain, qu'au commencement de ce siècle, des magistrats courageux déclarèrent hautement que les tripots et les loteries seroient. tôt ou tard, la ruine entière du pauvre peuple: ils sont faits, disoient-ils, pour changer les empires les plus slorissans en vastes solitudes, en cavernes de voleurs. Ce fut en vain que l'un de nos plus grands philosophes, que Condillac, soutenoit que l'on seroit contraint de renoncer aux loteries, comme on avoit renoncé aux ruineux moyens d'altérer les monnoies. A mesure qu'elles s'accréditèrent, on les regarda comme l'un des premiers instrumens de la finance; et la raison, intimidée, n'osa plus les attaquer, de crainte de troubler l'ordre, quel qu'il fût; de crainte de rompre les liens qui retenoient encore les membres du vaisseau de l'État près de se dissoudre. Dèslors, toute manœuvre lucrative, sans égard à ses prochains désastres, fut constamment maintenue par les successeurs ignorans, pour ne rien dire de plus, de celui qui l'avoit inventée. C'est ainsi que s'est prolongée l'habitude de la rapacité.

Il ne nous reste plus qu'à montrer quelle sut et quelle est encore l'insluence des loteries: nous répendrons ensuite à ceux qui en prennent la désense; et nous sinirons par des moyens de résorme.

Dès que les loteries furent en vogue, la vertu devint plus rare, l'esprit public prit un autre tour. Dans quelques pays, on transigea de préférence à l'aide du hasard; et lorsqu'un créancier vouloit être payé, on le prioit d'attendre que la loterie fût tirée. Ajoutez qu'elles devinrent le fonds commun, de ceux qui n'en avoient point d'autre, ou de quiconque vouloit tenter des entreprises supérieures à ses moyens. Les esprits en furent tellement préoccupés, qu'elles eurent des tributaires depuis la classe la plus fortunée jusqu'à la plus depuis la classe la plus fortunée jusqu'à la plus

indigente: de sorte que l'on vit, non sans effroi, au milieu de notre indigne société, un gouffre toujours ouvert pour engloutir les débris de la mi-

sère impatiente.

Ce fut alors que l'on ne craignit plus d'engager sa parole, et que l'on fut prêt à violer les dépôts (11). Le pistolet étoit chargé, disoit un homme qui venoit de gagner le gros lot, la dernière ressource de ses créanciers, comme il l'appeloit luimême. Ensin chaque tirage, et ces saits sont notoires, occasionnoit des banqueroutes, des suicides; répandoit dans les familles, dont plusieurs furent condamnées à porter, jusqu'au dernier soupir, le deuil de l'honneur, y répandoit la consternation, le désespoir.

Pourquoi tant de calamités? pour de l'argent que

⁽¹¹⁾ L'idée du gain, lorsqu'elle séjourne trop long-temps dans une tête foible, ardente et subjuguée par de vaines combinaisons, convertit le doute en certitude, fait regarder comme infaillible ce qu'on desire fortement. Un domestique éperdu, croyant ne faire qu'un emprunt, puisa furtivement dans le coffre de son maître de quoi jouer à l'une des loteries les plus séduisantes, quoique la plus inégale. On le surprit: — C'en est fait! je ne demande qu'une grace à mes juges: c'est de prendre au profit de mes enfans, les numéros que j'ai choisis. Marchant au supplice, il répétoit: - je suis súr qu'ils gagneront.

l'on gagne si rarement à ces perfides jeux, et que l'on 'y perd toujours en dernier ressort. Les Nations anciennes avoient de l'orgueil; ce qui les rendit entreprenantes et trop souvent injustes : la plupart des Nations modernes n'ont plus que de la cupidité; ce qui les rend chagrines et vénales. Peuple souverain! prenez-y garde: malgré votre enthousiasme et toute votre énergie, vous redeviendriez bientôt ce que vous fûtes, si vous n'aviez pas ensin le courage de secouer tous les jougs avilissans, et, sur-tout, le joug de ces loteries, que vous dénoncent les pères de famille et les corps administratifs.

Quelle manœuvre, grand Dieu! que cette invention moderne, à l'aide de laquelle tout un Peuple et toutes les Nations peuvent, à jour nommé, jouer contrel'État, et se ruiner entr'elles! Et nous existons encore? et nous sommes libres? Voilà le vrai miracle!

Qu'entends-je? - Que les citoyens s'abyment, qu'ils s'égorgent, pourvu que l'Etat s'enrichisse. - Fort bien ! si l'on ne veut plus régner que sur des scélérats, que sur les cendres des morts.

Après avoir conquis, de tous les biens le plus inestimable, la liberté, si nous voulons maintenir l'égalité que nous avons jurée, détestons les usages et les maximes qui, dans la société, n'ont d'autre fondement, d'autre sanction, que l'impitoyable vœu d'acquérir des richesses au préjudice des membres qui la composent. Il n'y a, croyezmoi, citoyens, de salaires légitimes que pour les talens utiles. Dussé-je paroître trop dur, je soutiendrai toujours que les profits des individus et des gouvernemens joueurs, quoi qu'ils en disent, ne sont que des rapines. Les Arabes-bédouins disent aussi qu'ils ont gagné ce qu'ils ont pris : les traitans appeloient leur métier, travail; leurs extorsions, de bonnes affaires.

Revenons à l'influence des loteries; car, ici, tout git en fait; et les faits l'emportent sur les discours. On concevra ce que l'on peut faire de l'espèce humaine, quand on peut, à son gré, pousser les trois quarts d'une Nation à des jeux où l'on perd, d'avance, la moitié de sa mise, plus ou moins, selon la discrétion des entrepreneurs (12).

⁽¹²⁾ Je tiens d'un honnête homme qui dirigeoit contre le peuple, mais en gémissant, l'une de ces machines destructives, que s'il n'en avoit pas modéré l'effet, il auroit, infail-liblement, bouleversé la moitié des fortunes de la France; qu'il auroit réduit au désespoir la plupart de ceux qui ne subsistent que par le travail et l'industrie. — Figurez-vous, ajouta-t-il, que lorsque je remis cette banque entre des mains plus hardies que les miennes, on commençoit déja, du fond des châteaux et des comptoirs les plus éloignés, à nous envoyer des mises exorbitantes, à jouer par lettres-dechange.

Quand elles furent généralement propagées, la fureur des jeux publics et domestiques, au lieu de s'éteindre, comme on l'a prétendu, n'en fut que plus ardente. Cent roues de fortune périodiquement agitées dans l'Europe, rendirent, par leurs promesses magnifiques et mensongères, les pertes journalières plus supportables, ne scrvirent qu'à redoubler la témérité des joueurs; de sorte que la fureur du jeu, si bien attisée, n'offrit plus qu'un vaste incendie, prêt à tout dévorer.

Si l'on avoit pu ne faire jouer que les riches aux loteries, le mal n'auroit pas été si grand. Il est vrai que les profits en auroient été considérablement diminués: mais quand ce vertige eut gagné les habitans de la campagne, on les vit, par un attrait irrésistible, quitter la charrue, accourir dans les villes; et, le billet en main, ne plus se repaître, sur la foi de ce vain titre, que d'espérances chimériques. Quelques villages que je pourrois citer, y ont perdu, dans une seule année, trois fois la valeur de leurs impôts. Vous n'en douterez plus, quand vous saurez comment s'y prennent les fabricateurs de loteries.

Voulez-vous en connoître les prestiges? Regardez cette multitude avide, cette foule insensée de tout état, de tout sexe, de tout âge. Peuple crédule et trompé! qui attendoit naguères, dans les palais des rois, que le sort eût prononcé ses oracles, tantôt en présence d'un prêtre.... quoi! d'un ministre de l'Ètre suprême et bienfaisant! tantôt sous les yeux de Thémis, indignée de cette nouvelle manière de la prostituer (13).

Poursuivons. Sur des milliers d'hommes, pour un ou deux qui réussissent.... qu'ai - je dit? quand ils ont gagné le gros lot, ils en meurent quelquesois de saisissement (14): pour un ou deux,

⁽¹³⁾ La commune de Paris, même après la chûte de la Bastille, continua cette odieuse pratique. Quoique j'eusse tonné contre ces infâmes jeux, je sus nommé pour présider au tirage d'une loterie: mais, profitant des premiers jours de notre liberté, je haranguai le peuple, au grand scandale de plusieurs financiers, qu'il est inutile de nommer aujourd'hui. Si ce n'est quelques furieux, prêts à s'élancer sur moi, j'eus la satisfaction de trouver le reste docile à ma voix. Que sera-ce, lorsque la Convention nationale aura prononcé le grand mot, le mot irrévocable? Je ne me dissimule pas, néanmoins, qu'il sera difficile de trancher, d'un seul coup, toutes les têtes de cette hydre: plus difficile encore, d'ôter tout espoir aux artisans de nos calamités, et qui travaillent, sourdement dans les ténèbres, à corrompre le peuple. N'importe: la volonté nationale pourra tout à cet égard, pourvu qu'elle s'en tienne invariablement aux principes de la morale éternelle, inséparable de la saine politique.

⁽¹⁴⁾ Remarquez que tout est funeste dans ces sortes de jeux, jusqu'aux gains qu'on y fait. Les prospérités soudaines ont proportionellement dérangé plus de têtes, gâté plus de

vous dis-je, vous verrez tous les mois et plus souvent encore, des malheureux perdre tout, quelques uns jusques à l'espérance; mais vous n'entendrez ni leurs soupirs, ni leurs gémissemens. On a grand soin d'étouffer les sanglots, par le bruit des fifres et des tambours, qui célèbrent, pendant la la paix, ces odieuses conquêtes de l'Etat sur le citoyen, du citoyen sur ses frères.

Le mal, Législateurs, ne s'arrête pas où il commence. Les acclamations de Paris, retentissent jusqu'au fond de plusieurs départemens lointains. Les journaux, les gazettes, publient les numéros gagnans. Les noms des favoris de la fortune, volant de bouche en bouche, redoublent les desirs

coeurs et tué plus de monde, que les revers et le chagrin; soit, parce que l'on doute plus long-temps de son infortune que de son bonheur; soit, parce que l'instinct de notre conservation nous fait, dans l'adversité, chercher des ressources qui ralentissent le désespoir : au lieu que, dans l'assaut d'une joie excessive, le ressort de l'ame se détend ou se brise, quand il est subitement comprimé par trop d'idées et trop de sensations. Si l'on prend des précautions pour annoncer un désastre, en faut-il de moindres pour garantir notre fragilité d'un grand coup de fortune ? Excepté la misère, on ne craint rien pour ceux qui perdent aux loteries: mais on s'informe comment celui qui a gagné le gros lot, en a supporté la nouvelle. exaltés, ameutent, de tous côtés, de nouveaux concurrens. Pour achever de subjuguer l'imagination, on affiche de nouvelles espérances sur tous les piliers, dans tous les carrefours. Cent hérauts de la cupidité ne cessent, à toute heure, en tous lieux, de tenter, de harceler les passans. Déja, dans l'espoir d'un gain prompt et facile, le père de famille, à l'insçu de son épouse, convertit en stériles billets le pain de sa maison. Déja l'artisan, abandonnant sa tache commencée, vend les instrumens de son métier. Enfin, ce fatal espoir se glissoit jusques dans les cloîtres; il pénetre encore dans le réduit du philosophe étonné de ses nouveaux desirs.

A cela, que répondre? On ne nie rien, et l'on répond à tout; mais comment? - Les loteries, dit on, ne portent pas la moindre atteinte à la liberté des citoyens: On ne Force personne. Et l'on répète encore cet argument? S'il prévaloit, le Citoyen de Genève auroit bien fait de nous renvoyer à notre antique barbarie, moins dénaturée que nos mœurs financières; mais il ne prévaudra point, si vous daignez m'entendre.

On ne force personne! comme si de toutes les tyrannies, la séduction n'étoit pas la plus puissante, et la plus sure du succès. L'usurier qui s'enrichit impitoyablement des débris de l'infortune, sûr de son fait, attend paisiblement sa proie; il ne contraint qui que ce soit d'acheter son argent: ce monstre en est-il moins détestable? Si vos enfans, Législateurs, étoient tourmentés par une soif ardente, laisseriez-vous près d'eux un breuvage empoisonné?... N'êtes-vous pas aujourd'hui les pères du peuple que vous représentez? D'ailleurs, qui ne sait pas ce que c'est que la soif de l'or? Qui ne sait pas que les hommes, dès qu'ils voient briller le simulacre de la fortune, sont plus impatiens, plus foibles que des enfans?

Eh bien! me diront-ils encore que l'on ne force personne? — Finissons, leur dirai-je à mon tour: vous voulez des loteries? convenez donc qu'il est nécessaire qu'une société se perde et s'abyme, quand de pareils appas lui sont offerts de la part du législateur.

Mais voici comment ils raisonnent: — Il y a toujours eu des joueurs conjurés les uns contre les autres, et sans fruit pour le gouvernement: servons-nous de leur manie pour ériger des temples, bâtir des hôpitaux et décorer les villes.

Que ces motifs me sont suspects! mais ce ne sont que des prétextes. Il suffisoit, dans Athènes, d'avertir les citoyens opulens des besoins de l'État, pour qu'ils se fissent un devoir d'élever des murailles, de paver les rues, de donner des jeux; et sur-tout de secourir leurs frères indigens. N'avons-nous plus de riches, ou n'est-il plus de pauvres? Nous avons, enfin, du patriotisme; et c'est tout dire: nous en avons déja montré plus que les Grecs et les Romains, qui savoient cependant se passer de loteries (15).

Observons que l'on n'a presque rien exécuté de magnifique, dans les temps modernes, que par force et par ruse; témoins nos grandes routes faites par corvées; témoin Saint-Sulpice, le Panthéon français, l'École militaire, et tant d'autres édifices somptueux, construits à l'aide des loteries;

(15) On ne voit pas que ces Fatalistes ayent aussi souvent que nous employé le sort pour suppléer à la prudence. Il se passa bien du temps à Rome, avant que le sort y prit la place des suffrages: mais lorsque cette République eut subi le joug de quelques ambitieux, en attendant celui des Barbares, on ne tarda point à y connoître l'usage des loteries. Les empereurs, quoiqu'avides pour la plupart, ne s'en servirent que par faste, par caprice ou par ineptie : quelquescis, comme Auguste, pour s'amuser de la cupidité de leurs convives. Si cette mine, que l'on croit aujourd'hui si féconde, n'a pas été exploitée par les tyrans de Rome, co fut par d'autres égards que ceux de la justice : quand le despotisme est au comble, il est encore plus simple de proserire que de faire des loteries. car c'étoit là, comme je l'ai dit, le grand levier de la finance. Fermons, désormais, les yeux sur tous ces monumens de fausse grandeur, de fausse humanité, que le vulgaire, néanmoins, contemple avec admiration, quoiqu'il sache bien que sa sottise en fait les frais.

Qu'importent les monumens fastueux, lorsqu'il s'agit et de la sécurité publique, et de la subsistance journalière des peuples? Convient-il de faire jouer le peuple, pour lui donner quelque jour un lit à l'hôpital? D'ailleurs, cette misérable ressource va toujours en s'épuisant. Demandez-le à ceux qui perçoivent les impôts: ils vous diront que tous les ans, dans plusieurs endroits, le nombre des contribuables diminue selon que les citoyens mettent aux loteries; et que, si cette fatale progression continuoit, il y auroit bientôt plus de mendians que de soldats, plus de dépôts que de casernes.

Ils parlent de décorer les villes: les mœurs en sont le plus bel ornement et le plus sûr appui; elles ceules en font la véritable splendeur. Quand la terre ébranlée jusques dans ses fondemens, renversoit, engloutissoit, jadis, les villes de l'Asie mineure, on les rebâtissoit avec plus de solidité: on les rendoit plus belles, plus commodes; et la Divinité, sous quelque nom qu'on l'invoquât, ne manquoit ni de temples ni d'autels.

Est-ce aux joueurs, aux ravisseurs du bien d'autrui, qu'il convient, désormais, de pourvoir à nos besoins, et même à nos plaisirs? de fournir les matériaux de nos temples civiques, et de faire de tardives fondations? Qu'ont-ils de commun avec nous, eux et leurs crimes? On vit autrefois des brigands convertis, dont les richesses mal acquises devinrent, malgré l'envie qu'ils avoient de les répandre, stériles et incommunicables. Les prêtres du paganisme, moins avides que les nôtres, ont souvent rejeté les dons offerts par des mains impures. Et nous, qui n'adorons, sans superstition, que le principe éternel de tout bien, de toute justice, de quel front oserions - nous, peuple régénéré, lui adresser encore nos prières et nos vœux : dans ces temples impies, dont chaque pierre, dont chaque vase attestent la séduction et la rapine?

Il est une objection plus spécieuse que les autres, et dont se targuoient, en plein conseil, d'anciens ministres des finances. — Si l'on avoit l'imprudence, disoient-ils, de supprimer nos loteries politiques, le peuple y joueroit chez l'étranger; comme si le peuple, le plus souvent séduit par l'occasion, pouvoit avoir, à point nommé, pour 24 sols, des banquiers à ses ordres! Et quand il y joueroit? quand il en coûteroit, d'abord, quel-

for par J. Dage

qu'argent, ne seroit-ce pas un gain considérable que d'être, à pareil prix, délivrés du poison le plus actif? d'un poison qui attaque en même temps les mœurs, les fortunes, et jusques à la révolution; car je désie qu'elle se maintienne avec des tripots et des loteries. Mais il est faux que, dans les conjonctures actuelles, on ne puisse pas s'opposer efficacement à cet abus: un roi de Sardaigne, Victor - Amédée, dont les États étoient entourés de leteries, sut bien en triompher, tant au dedans qu'au-dehors. Quelques Républiques, en dernier lieu, les ont supprimées. Venise, qui fut autrefois le berceau des jeux de hasard, n'en souffre plus dans son enceinte, et Paris en regorge; et nous continuons à débaucher le malheur!

Le mal presse : si les calamités publiques venoient à redoubler, je soutiens que la fureur du
jeu n'en seroit que plus ardente. Rassurez-vous,
Législateurs : pour nous en guérir, il ne faut que
le vouloir; et vous le voudrez. Le peuple ne joue
guère, que parce qu'on le fait jouer : détruisez
les tripots et les loteries, le peuple ne jouera plus.
Que dis-je? Si vous les abolissiez, vous en feriez
tomber plusieurs chez nos voisins, jaloux, maintenant, d'imiter nos exemples. Vous auriez l'honneur, après leur avoir inspiré l'amour de la liberté
neur, après leur avoir inspiré l'amour de la liberté
et de l'égalité, ces deux sœurs inséparables, de

leur persuader que les mœurs, bonnes et généreu?

ses, en sont le plus ferme lien.

Une Nation telle que la nôtre, et faite pour jouer un si grand rôle dans la postérité, doit mépriser de bonne heure les coupables jeux de la cupidité, pour ne se livrer, de temps en temps, qu'à des amusemens naturels et des - lors innocens (16). Elle doit encore rejeter toutes les res-

Rapp. et proj. de déc. par J. Dusaulx.

⁽¹⁶⁾ Que de jouissances indépendantes de l'opinion, et qui, sans avoir trait aux richesses, éléveroient l'esprit, échaufferoient le cœur, nous feroient exister d'une manière noble, grande et sans reproches! Nous pourrions, sans le secours des cartes, des dez ou des loteries, diminuer considérablemert le fardeau de la vie, fardeau que les mœurs actuelles forcent si souvent à déposer. Gardons-nous donc de confondre les jeux de la cupiditéavec les délassemens que la nature et la raison, dont le langage fut et sera toujours le même, permettent en tout temps, en tous lieux, à tous les âges, à toutes les conditions. Jeunes ou vieux, riches ou pauvres, le philosophe et l'artisan, tous ont besoin d'amusemens. Soit qu'on exerce son esprit ou ses bras, on ne sauroit se passer les uns de récréations, les autres de réjouissances. Nous cherchons le bonheur : il est près de nous, il est dans nousmêmes. Nous apportons tous, en naissant, le germe de cette plante divine; mais elle ne pousse plus guère que de foibles rejetons, depuis que l'on a substitué le calcul de l'averice à celui de l'honneur. Les joueurs m'entendent-ils? Tibère, je cite à regret les tyrans, avoit raison de dire que les motifs propres à remuer les ames généreuses, engourdissoient les autres.

sources contraires au bien public, quels qu'en soient les produits momentanés : demandez à Clavières ce qu'il en pense; mais il vous l'a déja hautement déclaré, et de la manière la plus positive (17). Elle saura, cette Nation généreuse, n'en doutons point, distinguer les impôts nécessaires, par conséquent légitimes, de ces manœuvres enfantées par la détresse, et maintenues par la coutume; elle supprimera même les instrumens de jeux les plus corrupteurs, loin de songer à les taxer. Un savant jurisconsulte anglais, et qui con-

(17) « La loterie ci-devant Royale, dit-il, n'offre rien qui ne soit affligeant pour les bons citoyens, pour les hommes éclairés, et attachés aux principes d'une saine morale. Cet établissement est destiné à périr par ses propres vices ; il ne peut être maintenu que par des administrations corrompues, et ces administrations creusent le tombeau de la République, tandis qu'il importe de protéger son berceau. On a beau nous dire que c'est un mal nécessaire ; que cette banque immorale nous rendroit tributaires des étrangers, si nous ne la tenions as nous-mêmes: ce langage de la foiblesse, si ce n'est pas celui de l'habitude du vice, ne prouve rien contre le devoir sacré des gouvernemens, de ne donner que de bons exemples, etc ».

Mémoire lu par le Citoyen Clavières, ministre des contributions publiques, à la Convention Nationale, le 5 octobre 1792, l'an premier de la Republique Françoise, etc.

Je me félicite d'avoir un tel garant, et d'avoir professéles principes du Citoyen Clavières, il y a plus de douze ans. A Section of the sect

noissoit parfaitement le caractère des joueurs, a dit qu'il falloit leur tout accorder ou leur tout refuser, parce que en capitulant avec eux, on ne faisoit, le plus souvent, que reporter le mal dans le remède.

De vrais républicains doivent encore se purger de toutes les ordures secrètes de cette vieille cupidité qui les avoit salis du temps de l'ancien des potisme, et ne plus donner au hasard que le moins qu'il est possible; car tout redevient hasard, quand on a pris l'habitude de s'en rapporter à cet oracle corrupteur. D'ailleurs, toutes les manies se tiennent; celles qui dérivent de la cupidité, ne sont que le même vice sous différens noms : aussi, notre inconcevable gouvernement n'offroit - il guère, il y a quelques années, qu'une vaste loterie où la prudence n'avoit pas les meilleurs lots.

Qu'on ne se laisse donc plus éblouir par des profits illusoires et souverainement injustes; que l'on proscrive à jamais les systèmes, les banques, les loteries, l'agiotage, et mille autres pratiques empruntées des jeux de hasard. Plus ces nouvelles branches de finance paroissent fécondes, plus elles sont nuisibles, puisqu'elles brûlent, pour ainsi dire, le sol et le condamnent à la stérilité.

D'où viendra le remède? Nous n'avions, autrefois, d'autre espoir de réforme que dans l'exemple trop rare des princes vertueux; mais nous l'attendons aujourd'hui cette réforme nécessaire, nous l'attendons de la raison et de l'opinion, dominatrices, en dernier ressort, de l'univers si long-temps abusé. Joignez à ces deux grands agens, le vœu d'un peuple souverain, qui, lorsque vous l'aurez suffisamment éclairé sur ses vrais intérêts, ne refusera jamais sa surveillance et sa sanction à tout ce qui concernera la splendeur et la prospérité de la République.

Les gouvernemens anciens, toujours distraits par des guerres sans cesse renaissantes, et par le besoin des conquêtes, ne se sont guères occupés des mœurs que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y remédier. Il ne leur fut presque jamais possible de faire le bien: quand on le vouloit on en ignoroit les moyens. Quand les philosophes, qui furent de tout temps les derniers magistrats des nations corrompues, firent entendre la vérité, il étoit trop tard : mais vous, Législateurs, qui recommencez un nouvel ordre de choses, fondé sur la paix, sur la justice et le culte des lois; un ordre, tel qu'il n'en a jamais existé de plus conforme aux droits imprescriptibles de l'espèce humaine, vous aurez beaucoup moins d'obstacles à surmonter: ce qui paroissoit impossible il y a dix ans, deviendra facile aujourd'hui.

Nous avons dit que la plupart des gouvernemens se croyoient toujours trop pauvres lorsqu'il

s'agissoit de faire le bien; le nôtre, dans les conjonctures actuelles, ne sauroit alléguer ce prétexte. On auroit mauvaise grace de nous opposer la pénurie de la Nation, au moment où elle vient d'hériter, non-seulement de la liste civile et des dépouilles d'un vieux trône qui l'écrasoit, la dévoroit, mais encore de la dépouille immense, tant des autels de la superstition, que de celle d'une multitude de rebelles conjurés contre nous. Avec de telles ressources, si nous n'étions pas en état de supprimer actuellement les loteries, il ne faudroit plus désormais y songer : mais à qui ressemblerions - nous? à ces avares qui, régorgeant d'or et d'argent, ne sauroient se résoudre à faire panser, à peu de frais, l'ulcère qui les dévore.

Moins il y a de mœurs, dit-on, plus on multiplie les lois: je n'en demande provisoirement
qu'une, contre les jeux de hasard de toute espèce. Je demande qu'ils soient solemnellement
déshonorés et déshonorans; de manière que le
titre de joueur soit une insulte et un motif
d'exclusion. C'est alors que les pères de famille y
songeroient! — Si je joue, si je laisse jouer mon
fils, mon fils et moi ne serons rien; la Convention
l'a décidé, et toutes les sections de la République
y applaudissent..... N'être rien au milieu d'un
peuple triomphant et souverain! cette idée fait

(38)

trembler. Hé bien! cette seule idée, chez des républicains, seroit plus efficace que le fatras de lois incohérentes, publiées jusqu'à ce jour.

Nous avons prouvé qu'il étoit temps de substituer des passions généreuses à de viles passions (18). Ainsi, Législateurs', notre tâche expire, et la vôtre va commencer. Les pères de famille, les instituteurs, tous les gens de bien; en un mot, la République entière, car les joueurs n'en sont pas, vous tendent les bras, vous adressent leurs vœux. Nouveaux Prométhées, l'argille est entre vos mains, et le feu sacré dans tous vos cœurs. Profitez de cette première effervescence républi-

bonnes mœurs la génération naissante; et, sans délai, pourvoir à sa sûreté. Le temps de la vie le plus critique, c'est, sur-tout à présent, lorsque la jeunesse errante, et sans guides, s'élance dans le tourbillon d'un monde corrompu, dont elle ne sait pas se défier: c'est lorsqu'elle tombe entre les mains de plusieurs sortes de brigands, d'autant plus dangereux que les lois les épargnent; que le public les craint, et que la plupart des gouvernemens ont l'imprudence de les employer. J'avois proposé à l'ancien régime, des inspecteurs de la jeunesse, choisis parmi les citoyens les plus intègres, Je renouvelle cette motion, et j'observe que la fonction dont il s'agit, seroit moins pénible qu'elle ne le paroît. D'ailleurs, il en coûteroit peu, et même rien: l'honneur de faire le bien suffit à de vrais patriotes.

caine, pour enflammer les citoyens, pour leur inspirer l'horreur de la cupidité, qui tôt ou tard rameneroit la misère et la tyrannie; car le desir du superflu fait plus de pauvres et d'esclaves que le besoin. Apprenons, enfin, à l'Univers que nos ames, fières et modestes, sauront regner en souveraines dans leurs sphères civiques; que l'égoïsme est anéanti, et que les richesses personnelles ont cessé d'être le premier objet de nos vœux.

Hatez - vous donc d'abolir les jeux d'État, et, dans le même décret, de slétrir les autres; mais avec plus d'empressement encore, que s'ils'agissoit d'éteindre un incendie. Commencez senlement, et vous aurez fait la moitié de l'ouvrage. Ensuite, vous fraperez le grand coup, et contre les tripots, et contreles autres jeux destructeurs de toute société: vous le frapperez en l'honneur du temps présent, et des générations futures, qui vous en béniront; en l'honneur de cette divine liberté, à laquelle vous avez fait et faites tous les jours de si grands sacrifices. Quant aux loteries homicides, que cette manœuvre infame et la plus funeste qu'ait jamais inventée le despotisme; que cette plante exotique et venimeuse; que cette peste soit à jamais bannie, mais de manière que nul étranger n'ose la rapporter chez nous.

O mes concitoyens! quel jour pour la patrie

et pour les mœurs! quel jour pour tous les bons Français, pour ceux qui l'ont si souvent invoqué, que celui où ils entendroient, dans cette enceinte sacrée, retentir ces mots! Les loteries sont ENFIN SUPPRIMÉES, ET LES JEUX DE HASARD DÉS-HONORÉS (19).

Votre Comité d'Instruction publique vous propose le projet de décret suivant.

préceptes que je crois propres à toucher les bons citoyens. Ces préceptes simples, mais sublimes, viennent de loin; ils sont d'un Empereur chinois, et cependant ennemi déclaré de toute sorte de tyrannie, ennemi de tous les vices, et sur-tout de la fureur du jeu. On me dira, peut-être, que ce n'est pas, ici le lieu d'afficher une doctrine impériale. : adorons la vertu par-tout où elle brille. Quoi-que Marc-Aurele ait eu le malheur de regner, cela ne nous empêchera jamais d'aimer et d'admirer ses sentences immortelles.

PROJET DE DÉCRET.

ARTICLE PREMIER.

La Convention nationale ne devant pas plus longtemps supporter l'injustice et l'opprobre des loteries, de quelque nature qu'elles soient, sous quelque forme qu'elles se présentent, décrète qu'au premier du mois prochain elles seront et demeureront abolies, dans toute l'étendue de la République.

ART. II.

En conséquence, il ne sera plus permis désormais à aucun individu d'en établir pour son propre compte, ni pour celui d'aucune compagnie; et cela, sous peine de confiscation de tous les fonds et effets quelconques appartenans auxdites loteries: en outre, de trois heures d'exposition pendant deux jours consécutifs, et d'un écriteau par-devant et par-derrière, portant ces mots: Fabricateur de Loteries. En cas de récidive, les délinquans seront encore soumis à cinq années de gêne.

ART. TII.

Pareilles peines seront infligées à quiconque tiendroit des bureaux de loteries étrangères, ou bien en colporteroit les billets.

ART. IV.

Le tiers des fonds et effets confisqués sera adjugé aux dénonciateurs desdites loteries.

ART. V.

Quant aux employés dans les divers loteries de France, la Convention nationale renvoie à son comité des finances, pour lui proposer les indemnités qu'il conviendroit de leur accorder.

ART. VI.

Les hôpitaux et maisons de charité, qui par la suppression des loteries auroient perdu en tout ou en partie leurs moyens de subsistance, recevront un secours provisoire du ministre de l'intérieur, sur la demande des corps administratifs, qui constateront la perte et les besoins actuels desdites maisons.

ART. VII.

La Convention nationale décrète que toutes sortes de jeux de hasard et de tripots sont défendues, à compter du jour de la publication du présent décret; elle renvoie à ses comités d'Instruction publique et de Législation, réunis, pour indiquer les peines auxquelles seront soumis ceux qui les tiendront ou les fréquenteront.

ÉDIT

DE

L'EMPEREUR DE LA CHINE,

Contre la fureur du Jeu; ou 1Xe.

Précepte de Yong-Tcheng, principalement adressé aux Gens de Guerre.

N E forcez pas votre Empereur, qui n'est en effet que votre père, à n'etre plus qu'un juge.

Je vous ai souvent répété que nous n'étions heureux que par la vertu (1): c'étoit assez vous faire entendre que nos vices détruisent nécessairement la bienfaisance, la concorde et le

⁽¹⁾ Le célèbre de Guignes, qui n'est pas savant pour lui seul, a bien voulu m'indiquer la traduction littérale, non-seulement de ce IX^e. précepte, mais encore de plusieurs autres fort intéressans, et qui sont du même Auteur. J'ai puisé, dans ces différens morceaux, de quoi nourrir et fortifier celui-ci. Je me suis permis, seulement, de mettre un peu plus de style, de mouvement et d'ordre, que dans le texte original.

bonheur. De tous les vices, je n'en sache point de plus nuisible que la fureur du jeu.

Nous autres Mantchous (1), bons, sincères et secourables autrefois, attachés à nos devoirs, uniquement occupés du soin de les remplir : nous, qui donnions le superflu, qui prenions sur le né. cessaire pour assister les pauvres, nous étions bien différens de ce que nous sommes! Nous étions généreux, nos amusemens étoient honnétes, et nos jeux innocens: tout est changé.

Moi qui vois tout, qui entends tout, du fond de mon palais, et qui veille, le plus souvent, quand le crime ourdit sa trame dans les ténèbres; moi qui, vous le savez, déteste le mensonge plus que je ne crains la mort, j'affirme qu'il n'est point de manie plus féconde en calamités publiques et secrètes, que celle dont il s'agit. Oui, j'affirme qu'il n'est point d'hommes plus âpres que les foueurs, plus enclins au mal; ils se feroient horreur, s'ils se connoissoient mieux! Je les connois, écoutez donc.

Pourquoi le voleur, et le joueur qui lui ressemble à tant d'égards, continuent-ils presque toujours? Hélas! c'est qu'ils ont commencé.

⁽¹⁾ Les Mantchous sont tartares d'origine, et sujets naturels de la dynastie impériale qui règne actuellement à la Chine.

Quiconque ne sait pas résister aux premières amorces, attise un feu que bientôt il ne pourra plus éteindre. On ne joue, d'abord, que par complaisance, ou par désœuvrement. On ne donne que des momens au jeu, puis des heures, puis des jours, puis des nuits entières; et c'est ainsi que la passion, s'allumant par degrés, dévore le temps plus cher que l'or, fait oublier les devoirs les plus sacrés.

L'habitude une fois confirmée, les joueurs ne connoissent plus, ne respirent plus que le hasard. Leur rage ne finit pas avec les alimens qui la nourrissent. Au lieu de se retirer du jeu, lorsqu'ils ont tout perdu, ils y sèchent d'impuissance, mais ils regardent jouer.

L'un abandonne ses fonctions publiques, l'autre néglige l'art dont il tiroit sa subsistance et celle de sa famille. Incapables de tout, ils ne révent qu'au jeu. Pour y suffire, ils vendent leurs maisons, leurs terres: puisqu'ils se tuent, ils se vendroient eux -/mêmes; tant le desir et l'espérance les aveuglent!

Les insensés! que veulent-ils? qu'espèrent-ils? Nous ruiner impunément? La ruine, à ce métier, est le partage du plus grand nombre. Ceux qui prospèrent aujourd'hui, demain seront dans la misère. Cependant, ils triomphent, ils ne doutent

plus de rien, lorsqu'ils ont dépouillé quelqu'un: attendez, ils seront dépouillés à leur tour.

d

Malgré le succès, on les fuit, on les déteste.

Les honnêtes gens les montrent de loin, comme la terreur et l'opprobre de leur pays: gardez-vous-en, disent-ils; le besoin qui les tourmente, suppose tous les vices ou les suggère.

Irascibles, et néanmoins perfides, tantôt ils poignardent pour un geste, pour un mot (1): tantôt ils trompent, ils poussent dans le précipice les compagnons de leurs débauches.

Quelle est la fin d'un joueur? Demandez-le à ceux dont les amis se sont exilés de cet heureux climat, à ceux dont les parens se sont tués (2) pour éviter le supplice : interrôgez surtout ces pères de familles, qui, pour avoir

^{(1) «} Lorsque quelqu'un a été tué, il faut que son « meurtrier meure aussi ; c'est la loi de l'Empire : ne « l'oubliez pas, gravez-la profondément dans votre esprit ». Xe. Précepte.

^{(2) «} Pensez que vous n'êtes pas les maîtres de vos « personnes, que vous n'avez pas le droit d'en disposer à « votre gré: vos personnes appartiennent à l'Empire, à vos « familles ». Xe. Précepte.

négligé leurs enfans (1), ont encouru le mépris de leurs compatriotes.

Je défends le jeu. Si quelqu'un brave mes ordres, il bravera la Providence, qui n'admet rien de fortuit; il contredira le vœu de la Nature,

(1) « Cette indifférence n'est pas commune à la Chine. « Voyez, dit le même empereur, comment un père et « une mère veillent sur leurs enfans : ils prétent l'oreille a au son de leurs voix; ils observent leurs visages; ils sont « dans des perplexités continuelles. S'ils les voient rire, ils a sont bien aises; ils sont tristes, s'ils les entendent pleurer. « Commencent-ils à marcher? ils comptent leurs pas, ils les « suivent et ne les quittent point. Sont-ils malades? ils en « perdent l'appétit et le sommeil. Lorsqu'ils commencent a à devenir grands, ils les instruisent, ils leur donnent « une éducation convenable à leur état; et quand ils sont ciplus avancés en âge, ils tâchent, par un bon établisse-« ment, de les rendre heureux pour le reste de leurs jours. « Enfin, les bienfaits dont un père et une mère comblent « ici leurs enfans, ressemblent à ceux dont le Ciel nous « comble chaque jour : ils sont de toute espèce, ils sont, « sans nombre ». Premier précepte.

Il est dit dans le IVe. précepte: «Si vous instruisez bien vos « enfans et vos frères, si vous veillez sur leur conduite, si vous « mettez tous vos soins à leur donner une bonne éducation, « votre front sera rayonnant de gloire, la porte même de « votre maison brillera d'un éclat qui éblouira les passans ».

qui nous crie: Espérez, maistravaillez; les plus actifs seront les mieux traités (1).

La nature, notre mère commune, n'a jamais abandonné ses enfans : ne les a t-elle pas nourris, à l'insu des ravisseurs de toute espèce, puisque les générations, plus ou moins florissantes, se sont constamment succédées, et que la race humaine subsiste encore?

Si j'étois mieux secondé, le soleil ne verroit pas un pauvre daus l'étendue de mon Empire. Que peut la volonté d'un seul, contre les volontés ambitieuses et discordantes, de tant de millions d'hommes qui ne soupirent qu'après le supersu, dont la mesure ne se comble jamais.?

C'est ce soupir éternel, ce sont ces vœux insatiables, qui font les joueurs qui les prosternent aux pieds de leurs idoles: comme si le sort, le hasardou le destin, leur devoient des préférences; ou plutôt, comme si ces Êtres phantastiques avoient

^{(1) «} Moi qui suis à l'abri de la disette et des manx « qu'elle entraîne; moi-même, chaque année, en présence « des princes et des grands, je laboure la terre de mes « propres mains. Je le fais, pour convaincre l'Univers, que « les travaux propres à féconder la terre, regardent tout le « monde, que tout le monde, par conséquent, doit s'y « livrer, puisqu'il n'est personne qui ne profite de ce qu'elle » produit ». Ve. précepte.

des yeux et des oreilles, pour les voir et les entendre.

Il est naturel, sans doute, et légitime, de chercher à s'enrichir par des moyens honnêtes : l'émulation générale est au profit de tous; aussi n'ai-je rien négligé pour la maintenir et l'augmenter.

Dès le commencement de mon règne, je sis sentir, par des actes authentiques, que l'émulation et la liberté étoient les seuls moyens de bannir le luxe, la mollesse, les jeux de hasard; de remédier, autant qu'il est possible, à l'inégalité des richesses. Je n'oubliai point, sur-tout, d'applanir le chemin de la fortune aux indigens, qui ne le sont plus que par leur faute.

J'ai fait ce que j'ai pu : quoi que j'eusse fait , je n'aurois pas triomphé des abus renaissans, qu'entrainent tant de passions contraires. Je n'aurois pas même garanti la prudence, des revers inopinés; mais celle-ci, bien différente de la fureur que je proscris, fait que, tôt ou tard, la patience et la vertu surmontent le malheur, ou du moins le rendent vénérable.

Officiers, soldats, et vous qui m'appartenez par les liens du sang, si vous m'aimez, si vous respectez votre prince, ne soyez pas des joueurs. Chargés du soin de protéger nos frontières, de maintenir l'ordre dans l'intérieur de mes Etats,

Rapp. et proj. de déc., par J. Dusaulx. D

vous devez l'exemple des mœurs et de la justice, dont vous êtes les soutiens.

L'honneur, le travail, l'économie : voilà les sources où vos pareils, au lieu de s'en rapporter au hasard, doivent puiser pour le présent et l'avenir. Vous avez votre paie, ménagez-la. Quelques-uns ont des terres, qu'ils les fassent valoir; et quand les moissons seront abondantes, qu'ils songent à la stérilité.

N'allez pas , cependant , imiter ceux qui deviennent avares, en cessant d'être prodigues: jouissez, mais faites jouir, car vous pouvez devenir de la fintaile aux incliques, qui pauvres.

Je vous ai montré ce que c'est que la fureur du jeu (1): puissent mes préceptes étousser dans vos cœurs cette passion qui consterne le mien!

Vous m'avez entendu. Je le dis à regret, Mantchous, il faut pourtant le déclarer : je punirai les infracteurs quels qu'ils soient ; je les punirai, vous dis je, fussent mes propres fils.

Pour la dernière fois, il en est temps encore, que les joueurs se corrigent, mais sans délai.

⁽¹⁾ a Yous n'ignorez plus quel est le chemin qui doit « vous conduire à la félicité et aux honneurs ; vous savez encore quelle est la voie qui mène aux infamies et aux misères : suivez l'un, sans relâche; écartez yous de l'autre, « avec le plus grand soin ». VIe. précapte.

CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

PROJET DE DÉCRET

SUR l'organisation des Écoles primaires,

PRÉSENTÉS

A LA CONVENTION NATIONALE,

AU NOM DE SON COMITÉ D'INSTRUCTION PUBLIQUE,

LANTHENAS, Député à la Convention Nationale.

IMPRIMÉS PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

Lux Convention nationale a montré le plus vif empressement pour organiser Instruction publique, cette première dette de l'État envers tous les citoyens.

Le comité chargé de cette partie, n'a pas voulu Instruction publique.

différer plus long-temps de répondre à une aussi juste impatience. Il a senti combien l'instruction du peuple importoit, dans ce moment, à la Réru-BLIQUE; et c'est l'organisation des écoles primaires qu'il vous propose, ave it tout, de décréter.

Les autres branches de l'instruction publique se développeront après. Votre comité prend pour base du travail qu'il vous présentera incessamment, le plan offert à l'Assemblée législative, au nom de son comité d'Instruction publique. Il croit que l'importance des divers degrés d'enseignement, parfaitement développée dans le rapport de ce plan, vous est suffisamment connue. L'organisation des écoles primaires, partie principale et essentielle de l'instruction publique, et qui peut en être regardée comme la base, seroit défectueuse et même bientôt nulle dans ses effets, si celle des autres degrés ne la suivoit immédiatement. Ces autres degrés sont très-essentiels, par l'influence directe ou indirecte qu'ils doivent avoir sur tout ce qui tient à la prospérité publique, et ils seront cependant beaucoup moins dispendieux que le premier. Car celui-ci embrassera toute l'étendue du territoire de la République; il pénétrera dans la masse entière du peuple par des ramifications qui porteront l'instruction à toutes les parties du corps politique; et il offrira de l'emploi à une multitude de citoyens instruits, qui brûlent du desir d'être utiles. Les autres degrés, au contraire, seront plus circonscrits, en proportion de leurs rapports avec des connoissances et des études plus relevées. Cependant ces connoissances seront accessibles, dans tous leurs degrés, même au citoyen peu fortuné, qui, riche du don de l'intelligence et animé d'un grand zèle, méritera le titre honorable d'élève de la Patrie.

L'institution sacrée de ces élèves et des degrés supérieurs d'enseignement, pouvant seule produire au grand jour le génie que l'indigence auroit duire au grand jour le génie que l'indigence auroit contraint ou étouffé, vous paroîtra sans doute d'une nécessité indispensable, pour accorder à l'ÉGALITÉ DE DROIT des citoyens tout ce que vous lui devez, et afin de développer au profit de la République toutes les semences de talent, que la nature jette indistinctement dans les familles, sans égard pour leur opulence, ou leur pauvreté.

Les degrés supérieurs de l'instruction publique serviront d'ailleurs, d'une autre manière encore, à répandre l'instruction généralement sur tous les citoyens, à mettre à leur portée ce qu'il est possible d'en retirer d'utile, et à rectifier ainsi, autant qu'il est possible, l'inégalité qui résulte de la différence des esprits, en donnant à tous les plus

grandes facilités pour s'instruire.

Ces degrés serviront, en effet, à enseigner les élèves de toutes les classes de citoyens, qui pourront très - facilement, fréquenter leurs écoles; et en outre, ils seront comme autant de foyers, du sein desquels se répandront autour d'eux les plus vives lumières. Les études et les méditations de tous les instituteurs salariés par le trésor public, tourneront immédiatement, et le plutôt possible, à l'utilité des citoyens. Chacun de ces instituteurs, selon son génie, s'efforcera par des lectures publiques, de rendre pratiques les connoissances de la partie qu'il sera chargé d'enseigner, et de les unir journellement à tout ce qui sera d'un grand intérêt. Le peuple françois alors s'éclairera de

toutes les lumières accumulées par l'expérience des siècles; les esprits acquerront plus de rectititude, les cœurs seront rappelés à des goûts plus sains: l'humanité, si long-temps consternée sous le poids des chaînes de l'ignorance, renaîtra, pour ainsi dire, et la philosophie répandra sans obstacles ses inépuisables trésors.

L'établissement des écoles primaires, dont il s'agit aujourd'hui, offre ces deux points de vue distincts, dont chacun a son utilité spéciale. Des l'âge de six ans, les enfans des deux sexes y viendront puiser des connoissances très-simples, sans doute, mais dont l'ensemble suffira néanmoins pour soustraire la classe laborieuse à la dépendance où son ignorance l'a jusqu'à présent retenue, en facilitant à chaque citoyen l'exercice de ses devoirs et la jouissance de ses droits. Tout individu pourra suivre ensuite directement, s'il veut, dans les écoles des degrés supérieurs, une plus ample instruction; ou bien, s'il se voue dès lors à des travaux, à des occupations avec lesquelles des études prolongées ne sauroient s'accorder, il entretiendra facilement les connoissances qu'il aura acquises, en assistant avec ses parens aux lectures publiques que seront chargés de faire les instituteurs des écoles primaires. Ces lectures seront choisies de manière à faire servir de véhicule pour la morale, pour les connoissances simples et utiles, l'empressement civique que l'on aura à connoître tout ce que chaque jour doit amener d'intéressant et de nouveau dans la République.

Ainsi ceux qui auront été élevés dans les écoles primaires, ne pourront jamais oublier ce qu'ils auront appris; et les personnes d'un âge fait, qui (5)

ne peuvent cueillir elles-mêmes tous les fruits de la liberté, mais qui ont au moins le bonheur de les voir mûrir pour la génération qui nous succède, s'éclaireront aussi sur les objets qu'il leur importera le plus de savoir et de connoître. Toute personne sera mise à portée de cette instruction véritable, pain salutaire de l'ame, sans lequel nos esprits affoiblis tombent dans une espèce de dégradation, cause, hélas! trop naturelle de toutes les superstitions qui déshonorent et pervertissent la nature humaine.

Le premier degré d'instruction que vous organiserez, sera donc approprié aux besoins du plus grand nombre; il donnera aux enfans le premier enseignement nécessaire pour les mettre à même de porter plus loin leurs connoissances, en suivant de plus hauts degrés; et aux citoyens livrés à des occupations industrielles, il offrira, chaque semaine, une instruction qui, en amusant leur esprit, délassera leur corps de ses travaux ordinaires; enfin il invitera, par l'attrait même de la curiosité et du plaisir, généralement tous les citoyens, à se réunir paisiblement, à fraterniser ensemble et à s'instruire en commun.

Le plan d'organisation de ce degré que nous vous présentons, est divisé en plusieurs titres.

Le premier renferme, outre les dispositions qui regardent les lectures publiques dont vous sentez toute l'importance, ce qui est propre à l'enseignement de la jeunesse des deux sexes. Son instruction est partagée en quatre divisions qui lui feront parcourir ces prémices des connoissances, qui sont indispensables à tous les citoyens et que personne ne doit ignorer.

Ces divisions pourront occuper quatre années pour les enfans d'une intelligence commune; avec plus de travail ou de talens, on les franchira plus vite; avec moins de moyens, on y mettra, si l'on veut, plus de temps.

Les instituteurs, ainsi que les institutrices, se feront aider par les sujets dont l'intelligence aura fait les progrès les plus rapides: et ils pourront ainsi, très facilement, dans les mêmes séances, donner à quaire classes d'élèves tous les soins nécessaires à leurs progrès. En même temps les efforts que feront les plus habiles, pour enseigner ce qu'ils savent à leurs camarades et le leur inculquer, les instruiront, eux - mêmes, beaucoup mieux que les leçons de leur maître.

Tous retireront de cette méthode bien plus de prosit, que des moyens employés autresois pour exciter l'émulation de la jeunesse, en l'animant par l'orgueil, ou de basses jalousies. Cette source de corruption ne sera pas la seule entièrement tarie par le neuvel enseignement. Les châtimens d'esclaves, qui ont déshonoré nos anciennes écoles et n'en ont pas été le moindre vice, disparostront, La jeunesse sera traitée avec le respect du à son innocence : l'on obtiendra tout d'elle en intéressant son cœur; et sa fierté naturelle, si intéressante à conserver intacte pour la liberté, lui restera sans Le premier teathers caure Hétrissure.

Les sentimens qui nous ont émus, même dans notre plus tendre enfance, ont plus d'influence qu'on ne le croit d'abord, sur ceux qui nous anis ment le reste de la vie. C'est en plaçant la jeunesse de manière à ce qu'elle sente et agisse; comme il est desirable qu'elle agisse et sente un jour dans ne o'al ignorer.

la vie sociale, qu'on parviendra à écarter d'elle les défauts et les vices qui font son malheur, et à former de véritables citoyens, ainsi que des femmes

dignes de devenir leurs compagnes.

Les nouvelles écoles ne différeront pas moins des anciennes par les méthodes d'enseigner. Celles que l'on y suivra, procéderont toujours par l'analyse des idées, l'expérience des choses et la pratique des principes. Les enfans seront ainsi préservés des notions fausses qu'ils sont exposés à recevoir avec les mots, ou de cette nullité d'idées dans laquelle ils restent souvent après avoir appris à parler. Leur mémoire ne sera plus exercée que par la connoissance des choses et leurs justes rapports; dont on s'empressera de meubler leur tendre cerveau. Les nombres, les mesurés, les objets d'arts et d'histoire naturelle', qui nous entourent, l'écriture, le dessin du trait seront les objets journaliers de leurs exercices. — Les sentimens de leur cœur seront dirigés par des lectures appropriées à leur âge, et par les applications pratiques et journalières des principes que ces lectures développerout. Leur attachement envers leurs parens, leur amour pour la patrie et ses lois, leur bienfaisance même envers les animaux, leur sensibilité aux charmes de la nature et aux dons des arts, seront ainsi soigneusement cultivés. - La Constitution politique leur sera rendue familière; ils connottront les divers engagemens qu'on peut prendre dans la vie et la manière légale de les contracter; ensin, ils seront à même, au sortir de ces écoles, de s'entretenir dans les connoissances qu'ils y auront puisées, ou d'en accroître le développement, en suivant les degrés supérieurs de l'instruction publique.

On ne sauroit apprécier aujourd'hui les progrès

qu'on peut obtenir du premier âge, par un enseignement où tout sera analysé et réduit en pratique. Si l'on a vu des muets de naissance, instruits par cette méthode, offrir une espèce de merveille, par les connoissances qu'ils ont acquises, ainsi que par la justesse et la promptitude de leur esprit; que ne peut-on pas attendre des mêmes moyens, s'ils sont généralement employés par les instituteurs? Sans doute la philosophie, qui assigne à chaque effet sa cause, peut seule faire trouver la méthode la plus convenable à l'instruction de chaque individu : la carrière de l'enseignement public ouvre aujourd'hui, sous 'ce rapport, le champ le plus fécond aux tentatives, aux expériences, aux observations de tous ceux qui voudront s'y livrer; c'est au génie, au talent, à l'application la plus soutenue, d'y moissonner. Cependant de bons livres élémentaires pour les écoles, et des instructions sages pour les instituteurs, aideront infiniment les hommes même les plus habiles. Aussi votre comité s'est-il attentivement occupé de ces deux objets importans: il vous proposera, sous peu de jours, un projet de décret pour la confection des meilleurs livres élémentaires, ainsi que des instructions qu'il croit nécessaires pour diriger l'organisation des écoles primaires et les premiers pas de leurs insti-

Le titre second a pour objet la distribution des

écoles primaires dans la République.

Votre comité a recherché soigneusement les moyens d'étendre, avec la plus parfaite égalité, le bienfait des écoles primaires sur tout le territoire français.

La population et la distance à laquelle un enfant peut se rendre à l'école, estimée à 1,000 toises

an plus, ont servi de base à cette partie du plans. D'après ces deux principes et les règles qui en découlent, rédigées en forme d'articles, il sera facile de déterminer le nombre des écoles primaires qu'il devra y avoir dans les lieux très-peuples, et de fixer les arrondissemens dans lesquels on devra en établir pour les pays qui le seroient moins, et dont les habitations se trouveroient éparses, éloignées les unes des autres.

Lorsque les écoles primaires seront ainsi établies, elles offriront l'avantage de pouvoir faire connoître la population d'une manière très-exacte. — Les départemens et les districts sont déja presque tous pourvus de renseignemens utiles pour ce qui regarde celle de leur territoire.

Cette base de l'organisation des écoles primaires n'éprouvera donc aucune difficulté; elle est indépendante de toute division du territoire de la République, et elle ne peut par conséquent contrarier ce que la Constitution déterminera sur ce sujet.

D'après cette base, il eût fallu augmenter le nombre des écoles dans les villes, à raison du nombre de leurs habitans; mais, bien différentes des heureuses campagnes, plus les villes sont peuplées, moins elles comptent d'enfans, proportionnellement au nombre des individus qu'elles renferment. Il a donc paru nécessaire de diminuer en même temps le nombre des écoles, pour les grandes villes, dans cette même proportion.

On sait en effet que plus elles sont populeuses et plus il s'y trouve de personnes attirées par divers intérêts, qui n'y restent que temporairement, qui y vivent loin de leur famille ou tristes célibataires. Rapp. et Proj. de Déc. par M. Lanthenas. A 5

C'est d'ailleurs dans ces villes que l'opulence fournit à un plus grand nombre de parens le moyen de donner à leurs enfans des instructions particulières. Ces considérations vous feront sans doute approuver les déterminations que votre comité vous propose.

Le titre troisième vous offre quelques dispositions pour les pays où la langue française n'est pas d'un

usage familier au peuple.

Votre comité a senti qu'il falloit, par les dispositions du premier enseignement public, avancer l'époque où l'unité de la République en aura tellement fondu toutes les parties, qu'une seule et même langue, riche de mille chefs-d'œuvres familiers à tous les citoyens, les liera ensemble, pour toujours, de la manière la plus indissoluble. Il faut que les intérêts de la République soient maintenant connus de tous ses membres : et ils ne peuvent l'être comme il convient, qu'en rendant la langue nationale parfaitement familière à tous. D'ailleurs, le moyen de répandre les principes de notre liberté et d'augmenter l'ascendant de notre industrie, c'est de mettre à même les Français de nos frontières, de parler avec une égale facilité la langue qui les lie à nos voisins et celle qui doit désormais les unir davantage avec leurs frères. Ainsi l'on a cru que dans la Corse il falloit que la langue française fût parlée par tout le monde, et qu'il en fût de même dans les pays où l'on ne connoît aujourd'hui que le basque et le bas-breton; le même motif a porté votre comité à considérer d'une manière particulière les écoles où l'allemand sera parlé, parce que cette lingue, par l'étendue du pays où elle est en usage,

(11)

ainsi que par celle du territoire français où elle domine, lui a paru mériter plus d'attention. Mais par-tout où les communications sont génées par des idiômes particuliers, qui n'ont aucune espèce d'illustration, et ne sont qu'un reste de barbarie des siècles passés, on s'empressera de prendre tous les moyens nécessaires pour les faire disparoitre le plutôt possible.

Le titre quatrième est consacré au traitement des instituteurs et des institutrices des écoles primaires,

et aux bâtimens pour ces écoles.

Vous avez à juger si votre comité a pris ici la mesure qui se concilie avec l'économie nécessaire des deniers publics, les besoins des instituteurs et ce que vous devez faire pour eux; afin de les élever à la hauteur de leurs fonctions. C'est des instituteurs du peuple même, qui vous a envoyés, qu'il s'agit; ce sont ceux qui doivent former ses enfans à la vertu, à l'amour de la patrie et de la liberté, que vous avez à doter. Le comité a pensé que sans leur donner du superflu, on ne pouvoit trop assurer leur indépendance. Les premières écoles ont été trop négligées, trop avilies, avant la révolution, pour que rien de ce qui existoit, puisse ici diriger vos opinions. Ce qu'on appeloit des maîtres d'ecole, étoit couvert de ridicule et de mépris. Voués à n'enseigner que la classe la plus indigente des citoyens, et sans secours de la part d'un gouvernement ennemi du peuple, ainsi que de tout ce qui pouvoit l'éclairer, ils ontété tenus, par-tout, dans un état d'abjection où vous ne pouvez laisser tomber les instituteurs qui les remplacent. Aussi votre comité a-t-il cru qu'il faudroit les mettre à même de se détacher de tous les emplois surbor-

donnés auxquels on les contraignoit de servir, de se passer de toutes rétributions volontaires, de s'abstenir même de toute fonction de culte, pour ceux qui seront ministres de quelque religion; et cependant d'élever leur famille honnétement, en se consacrant, sans distractions, au double enseigne-

ment dont ils seront chargés.

Votre comité a pensé ensuite, qu'il falloit progressivement augmenter les appointemens des instituteurs et des institutrices, en proportion de la population, base qui est regardée comme assez sure, en général, pour apprécier la cherté des vivres : il vous propose, en outre, de donner, à ceux qui seront tenus de parler deux langues et de les enseigner, un supplément convenable pour que cet objet important soit bien rempli.

Il a laissé les bâtimens des écoles primaires, et les logemens des instituteurs et des institutrices, à fournir par les communes. Il a cru, malgré les moyens bornés de la plupart, qu'elles s'empresseroient d'offrir tout ce qui est nécessaire, et qui dépendra d'elles, pour honorer, comme pour faciliter une institution dont elles retireront les

premiers fruits.

Le titre cinquième fixe provisoirement un mode de nomination des instituteurs et des institutrices: il établit dans chaque département une commission d'hommes instruits, pour donner à cette nouvelle organisation le mouvement dont elle a besoin: enfin il donne le mode d'installation des instituteurs dans leurs écoles.

Quand vous aurez décrété les autres degrés d'instructions, votre comité se propose de vous présenter un mode général d'élire pour toutes les places vacantes des dissérens degrés. Mais, en attendant, le mode qui lui a paru le plus convenable pour ces premières élections, c'est de préparer le choix des pères de famille de chaque arrondissement, à qui elles sont laissées, par la désignation des personnes les plus capables, que feront quelques hommes instruits', adjoints aux départemens. Ces personnes adjointes aux départemens les aideront, encore, pour la fixation des arrondissemens des écoles et généralement pour lever toutes les difficultés qui pourroient entraver une organisation qu'il est du plus grand intérêt de faire marcher avec toute la célérité possible.

Le mode d'installation des instituteurs et des institutrices n'a pas paru à votre comité, ni moins nécessaire à établir, ni moins intéressant; il vous propose à cet égard ce qu'il a trouvé de plus simple, de plus convenable et de plus propre en même temps à donner à l'enseignement, de la solemnité; et à ceux qui s'y dévoueront, un caractère respectable, afin que des fonctions, si utiles en elles mêmes, et si importantes pour la patrie, soient désormais recherchées par les meilleurs citoyens, comme par les hommes les plus capables

de les bien remplir.

PROJET DE DÉCRET

TITRE PREMIER.

Enseignement.

ARTICLE PREMIER.

Les écoles primaires formeront le premier degré d'instruction. On y enseignera les connoissances

rigoureusement nécessaires à tous les citoyens. Les personnes chargées de l'enseignement dans ces écoles, s'appelleront Instituteurs.

ART. II.

Dans les écoles primaires, on apprendra à lire et à écrire. On y enseignera les règles de l'arithmé. tique et les premières connoissances morales, naturelles et économiques.

Ant. III.

L'enseignement des écoles primaires sera partagé en quatre divisions, que les élèves parcourront successivement.

ART. IV.

Les élèves ne seront pas admis à ces écoles avant l'age de six ans.

ART. V.

Il sera composé des livres élémentaires qui devront être enseignés dans les écoles primaires. Ces livres seront rédigés d'après la meilleure méthode d'enseignement que les progrès des sciences nous indiquent, et d'après les principes de liberté, d'égalité, de pureté dans les mœurs et de dévouement à la chose publique, nécessaires dans un Etat républicain.

Outre ces livres pour les élèves, il en sera fait d'autres qui serviront de guide aux instituteurs. Ceux-ci contiendront des principes sur la méthode d'enseigner, de former les jeunes gens aux vertus civiques et morales, des explications et des dé(15)

veloppemens des objets contenus dans les livres élémentaires de l'école.

ART. VI. TO THE TOTAL STATE

L'enseignement devant être commun à tous les citoyens sans distinction de culte, tout ce qui concerne les cultes religieux ne sera enseigné que dans les temples. Distribution day exchess printer

ART. VII.

Une fois par semaine, l'instituteur donnera une instruction publique à laquelle les citoyens de tout âge, de l'un et de l'autre sexe seront invités d'assister.

Ces instructions auront pour objet,

1º. De rappeler les objets enseignés dans les écoles.

2º. De développer les principes de la morale et du droit naturel.

30. D'enseigner les lois dont la connoissance est nécessaire aux fonctions publiques les plus rappros chées de tous les citoyens.

4°. D'annoncer les nouvelles et les événemens

qui intéresseront le plus la République.

5°. De donner des connoissances sur la culture et les arts d'après les découvertes nouvelles.

ART. VIII.

Il sera composé, pour les citoyens qui se borneront au premier degré d'instruction, des livres de lecture. Ces ouvrages, différens pour les âges et les sexes, rappelleront à chacun ses droits et ses devoirs, ainsi que les connoissances nécessaires à la place qu'il occupe dans la société.

ART. IX. Il sera formé, pour chaque école, une petite collection de livres à l'usage des élèves qui fréquenteront l'école, et la garde en sera confiée à Pinstituteur. Timo 9018 Jus vels Inginere in 18

TITRE II.

Distribution des écoles primaires dans la République. A

ARTICLE PREMIER.

Il y aura une école primaire dans tous les lieux qui ont depuis quatre cents jusqu'à quinze cents habitans. Cette école pourra servir pour toutes les habitations moins peuplées, qui ne seront pas éloignées de plus de mille toises.

o. De developpet des principes de la mer de la

Pour les habitations plus éloignées et les lieux qui n'auroient pas quatre cents habitans, il y aura une école par arrondissement embrassant de quatre cents à quinze cents habitans; cette école sera placée de la manière la plus convenable. et les arts d'après les les colluces et les arts d'après les les colluces.

Dans les lieux qui renferment de quinze cents à quatre mille habitans, il y aura deux écoles, un instituteur et une institutrice. ART. IV.

Dans les villes de quatre mille à luit mille habitans, il y aura quatre écoles, deux instituteurs et deux institutrices, al anab equeso l'ap bouq al

ART. V.

Dans les villes de huit mille à vingt mille habitans, il y aura deux écoles pour quatre mille habitans, l'une avec un instituteur, l'autre avec une institutrice.

Les villes plus peuplées auront de plus deux écoles par cinq mille habitans, au-dessus de vingt

mille habitans.

Les villes de cinquante mille habitans auront

par conséquent vingt-deux écoles.

Les villes plus peuplées auront de plus deux écoles par six mille habitans, au-dessus de cinquante mille.

Les villes de cent mille habitans auront par con-

séquent trente-huit écoles.

Celles qui sont plus peuplées auront de plus deux écoles par dix mille habitans, au-dessus de cent mille. ed and vengante a seldanso

TITRE III.

Dispositions particulières pour les pays où la langue française n'est pas d'un usage familier au peuple. Hours

circonstance of contractions. ARTICLE PREMIER.

L'enseignement public sera par - tout dirigé de manière qu'un de ses premiers bienfaits soit, que la langue française devienne en peu de temps la langue familière de toutes les parties de la Répu-

ART. II. A cet effet, dans les départemens où la langue allemande s'est conservée jusqu'à présent, on en-

seignera à lire et à écrire tant en français qu'en allemand; et le reste de l'enseignement dans les écoles primaires, se fera dans les deux langues. ART. III.

Dans les contrées où l'on parle un idiôme particulier, on enseignera à lire et à écrire en français ; dans toutes les autres parties de l'instruction l'enseignement se fera en même-temps en langue française et dans l'idiôme du pays, autant qu'il sera nécessaire pour propager rapidement des connois-Acoles the account balance

ART. IV.

trop that designs attended affine mensus will year Dans les lieux de quinze cents habitans, et ceux d'une population plus forte, où la langue allemande est en usage, les instituteurs devront être jugés capables d'enseigner dans les deux langues.

Dans les villages d'une population moindre, on se conformera à cette disposition autant que les circonstances le permettront.

ART. TVI.

Cependant, et pour la première nomination seulement, ceux des instituteurs, dans les lieux de quinze cents habitans au - dessus, qui ne sauront enseigner qu'en allemand, et qui seront jugés dignes d'être conservés, pourront se faire aider par un instituteur adjoint qui enseignera en fran-L'adjoint sera à la charge des instituteurs, et

and the constant property statement of the

il devra être approuvé par les personnes chargées de la nomination de ces mêmes instituteurs.

ART. VII.

Les places d'instituteurs qui viendront à vaquer par la suite, ne pourront être accordées, dans tous les endroits où l'on parle allemand, qu'à des personnes versées dans les deux langues.

TITRE I de frente

ideri birm sahanni Appointemens des Instituteurs et bâtimens pour les écoles.

ARTICLE PREMIER.

Les appointemens des instituteurs varieront à raison de la population des lieux où les écoles seront situées; ils seront fixés de la manière suivante:

ART. II.

Dans les lieux au-dessous de quinze cents habitans, chaque instituteur recevra 600 livres,

ART. III.

Dans les lieux de quinze cents à quatre mille habitans, chaque instituteur recevra 650 livres, et chaque institutrice 500 livres.

augmentedion d'apiVillien.TINA 200 livres.

Dans les lieux de quatre à dix mille habitans, les instituteurs auront chacun 750 livres, et les institutrices 600 livres.

lot, des maisons da Vabrique Aurilles maisque pa-

Dans les lieux de dix à yingt mille habitans, les

instituteurs auront chacun 850 livres, et les insti-

ART. VI.

Dans ceux de vingt à trente mille habitans, les instituteurs auront chacun 1,000 livres, et les ins-

ART. VII.

Dans ceux de trente à cinquante mille habitans, chaque instituteur aura 1,150 livres, et chaque institutrice 1,000 livres.

ART. VIII.

Dans ceux de cinquante à cent mille habitans, chaque instituteur aura 1,300 livres, et chaque institutrice 1,100 livres.

ART. IX.

Dans les lieux plus peuplés, chaque instituteur aura 1,400 livres, et chaque institutrice 1,200 livres.

ART. X.

Les instituteurs obligés d'enseigner en mêmetemps en français et dans l'idiôme du pays, à raison de ce surcroît d'occupations, recevront une augmentation d'appointemens de 200 livres.

ART XI.

Les bâtimens des écoles primaires seront fournis par les communes qui pourront disposer, à cet effet, des maisons de fabrique, ou des maisons nationales, déja uniquement consacrées aux petites écoles.

ART. XII.

Les frais de premier établissement, d'ameublement et d'entretien, seront à la charge des ART. XIII. communes.

Les instituteurs des écoles primaires seront logés aux frais des communes, et, autant que faire se pourra, dans le lieu même des écoles.

TITRE V.

Mode des premières nominations.

ARTICLE PREMIER.

Pour parvenir promptement à l'organisation des écoles primaires, il sera formé dans chaque département une commission de personnes instruites. Leur nombre pourra varier d'un département à l'autre. Il ne sera ni au-dessous de cinq, ni audessus de onze.

ART. II.

A cet effet, dans la huitaine qui suivra la publication du présent décret, les conseils-généraux des communes enverront au directoire du département une liste indicative des citoyens qu'ils croiront dignes d'entrer dans la commission. Les séances où cette liste sera arrêtée seront annoncées d'avance.

ART. III.

Dans la huitaine suivante, le directoire du département, sur les listes qui lui seront parvenues, nommera les personnes les plus instruites et les plus recommandables par leurs mœurs et leur

ART. IV.

Le directoire du département, et la commission réunis, détermineront, à la pluralité des suffrages, le nombre, le placement et la circonscription des écoles, conformément au titre II du présent

ART. V.

Dans les communes qui, à raison de leur population, auront plusieurs écoles, leurs emplacemens et leurs circonscriptions seront déterminés par les conseils-généraux des communes.

ART. VI.

Le directoire du département, de concert avec la commission, en faisant publier le décret, fera une proclamation dans tous, les lieux du département, par laquelle il invitera tous les citoyens instruits qui voudront se consacrer à l'instruction dans les écoles primaires, ainsi que ceux qui en remplissent actuellement les fonctions, à se faire inscrire à leur municipalité.

ART. VII.

Huit jours après la proclamation, les municipalités feront parvenir au directoire du département les listes des personnes inscrites; cette liste sera remise à la commission, qui fixera les jours et le lieu des examens.

ART. VIII.

Les aspirans, ainsi que les personnes déja employées à l'enseignement, seront examinés par la commission, sur leurs connoissances, sur leur aptitude à enseigner d'une manière claire et analytique. La commission prendra des informations sur leurs mœurs et leur conduite, et fera une liste de tous ceux qu'elle jugera éligibles. Le comité présentera un projet d'instruction sur le mode de ces examens.

ART. IX.

Cette liste sera imprimée et envoyée dans tous les lieux où il devra y avoir des écoles primaires.

A R T. X.

Sur cette liste, les pères de famille, les veuves mères de famille, ainsi que les tuteurs et curateurs de l'arrondissement, du village, ou de la section de la ville où l'école sera située, éliront l'instituteur au scrutin, et à la pluralité absolue. Ceux qui sont actuellement en fonctions pourront être réélus.

ART. XI.

Le procureur-général-syndic indiquera le jour des élections pour chaque lieu.

ART. XII.

Les dispositions précédentes s'étendent à l'examen et à la nomination des institutrices.

ART. XIII.

Les ministres d'un culte quelconque ne pourront être admis aux fonctions de l'enseignement public, dans aucun degré, qu'en renouçant à toutes les fonctions de leur ministère.

ART. XIV.

L'instituteur sera installé de la manière suivante.

ART. XV.

Tous les enfans qui devront fréquenter l'école, se réuniront dans un lieu convenable; ils seront accompagnés des pères et mères de famille, et en présence du conseil-général de la commune, l'instituteur fera la promesse solemnelle de remplir avec zèle et assiduité les importantes fonctions qui lui sont confiées, de faire tous ses efforts pour propager les connoissances utiles et inspirer les vertus morales et civiques.

ART. XVI.

Parmi les pères et mères de famille qui assisteront à la cérémonie, celui et celle qui auront ou auront eu le plus d'enfans, en présentant à l'instituteur les enfans assemblés, au nom des pères et mères de famille, déclareront qu'ils remettent entre ses mains leur autorité paternelle, pour ce qui concerne l'instruction des enfans.

ART. XVII.

En cas de vacance, par mort, démission, ou quelqu'autre cause que ce soit, d'une place d'instituteur ou d'institutrice, il sera pourvu au remtituteur ou d'institutrice, il sera pourvu au remplacement, sur la liste des éligibles arrêtée par la commission, d'après la convocation indiquée par commission, d'après la convocation indiquée par le procureur - général - syndic du département, et suivant le mode fixé par les articles précédens.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.



· water and the first of the chief a special and agreed to be a present of Transport of the salk may supply being beneather to the transfort to its make the transport and map to a restriction of a section of the of said classicial an in equal to assent the said and assent the said at the good from distance of the plan grande areal prior to the

te begineur des hammes , une verbeitert dans Alberton mar. piere, l'amone de la religion, las mar par mes malle me certain. to a conseque your matter again forgueserious, etc. sens le wom de religion. Jetter dens la Republique's require iles' germen de diricions qui, nar la sauce, provindent l'ele,

many to , as the it of the

Adore un Dieu, sois juste, et cheris ta Patrie, Mostel, voilà ta loi. VOLTAIRE. quartique l'es amon any anni surpris service production and service

verie configuete. Con-

the state of the newstar, secure its out that he part et et al. CITOYENS LEGISLATEURS, dan calak sur l'education nerionale, et qui a rai bita in

religion of her michael le ville Je vois avec peine que dans le projet que le comité d'instruction publique vous a présenté, pour l'établissement des écoles primaires, il n'est nullement question de religion. Cependant la religion est toujours entrée dans les plans d'éducation que nous ont laisses les peuples policés. Je dirois même que la religion a fait dans tous les temps la base eu la partie principale de l'éducation. Pourquoi donc votre comité d'instruction publique, dans son projet, ne parle-t-il absolument pas de religion, si ce n'est pour la renvoyer aux ministres des différens cultes ? Si, comme le comité, vous trairez aussi legerement un article aussi important, cette insouciance de votre part donnera lieu de croire que vous regardez la religion comme Instruction publique.

peu nécessaire dans un bon gouvernement : et dans cela, voits ne donnez pas une bonne opinion de vous comme individus; et comme législateurs vous péchez contre les principes et contre la saine politique. Vous tuez votre constitution à sa naissance, et vous bâtissez sur le sable. Vous ne voulez pas saire un peuple d'Athées, sans doute, car ce seroit bientot un assemblage de brigands : cepen lant s'il y a un Dieu, s'il importe à la societé que tous ses membres le croyent, comment donc abandonnez-vous aux ensans le soin de s'en instruire, on vous en reposez-vous sur des parens qui peuvent être très-négligens sur ce point, ou qui peuvent en être détournes par des travaux continuels que la nécessité commande? Vous devez ne vous en rapporter qu'a vous pour jeter les premières semences de la religion; et vous devez mettre tous vos soins à l'imprimer si profondément dans l'ame des enfans, qu'il en reste à jamais des traces. Si ce nouveau peuple que vous allez créer, ne croit pas qu'il existe une providence, et que les bonnes et les mauvaises actions sont récompensées ou punies tôt ou tard ; vous ôtez le plus grand frein du vice, et la plus grande consolation de la vettu souffrante. C'est donc pour le repos de la société, et pour Je bonheur des hommes, que vous devez dans l'éducation inspirer l'amour de la religion. Instruit par nos malheurs récents, je ne viens pas vous mettre sous le joug sacerdotal, et, sous le nom de religion, jetter dans la République naissante des germes de divisions qui , par la suite , pourraient faire le malheur de nos neveux, comme ils ont fait le notre et celui de nos pères. Mais, citoyens législaseurs, écoutez-moi. L'éducation primaire est à l'ordre éu jour. Le temps presse. Je détache d'un essai sur l'éducation nationale, ce qui a rapport à la religion et aux mœurs : le voici.

Extrait d'un essai sur-l'éducation publique.

malq and and Religion.

L'homme est la plus parsaite des créatures; mais c'est de tous les êtres animés celui qui, pendant plusieurs années, a plus de besoins et moins de moyens de les satisfaire. Il ne vit plus de besoins et moins de moyens de les satisfaire. Il ne vit plus de besoins et moins de moyens de les satisfaire. Il ne vit plus de besoins et moins de moyens de les satisfaire. Il ne vit plus de bienfaits: en sorte que le premier acte résléchi de sa suite de bienfaits: en sorte que le premier acte résléchi de sa suite de bienfaits: en sorte que le premier acte résléchi de sa suite de devroit être des actions graces; ce devroit être une part, ce devroit être des actions graces; ce devroit être une hymne à la divinité, et une expression vive de reconnoissance hymne à la divinité, et une expression vive de reconnoissance

envers ses parens. L'amour de Dieu, la piété filiale, le ressouvenir des bienfaits, voilà ce qu'on doit d'abord inspirer aux

La religion est donc le premier point sur sequel je veux qu'on appuye dans l'éducation primaire: mais ce n'est point qu'on appuye dans l'éducation primaire: mais ce n'est point un culte particulier et exclusif qu'il faut adopter; une république ne doit point en connoître. Un culte particulier, c'est blique ne doit point en connoître. Un culte particulier, c'est l'affaire des individus. Il faut abandonner ce soin aux parens l'affaire des individus. Il faut abandonner ce soin aux parens et aux ministres des différens modes d'adorer Dieu. Mais ce qu'il faut inspirer aux ensans dans les écoles primaires, c'est un principe religieux, l'essence et la base de tous les cultes; une religion simple et grande comme la nature, une religion dont se contenteroient peut-être beaucoup de peuples raisonnables; une religion enfin qui eût pour seul objet le créateur des êtres, pour temple tout l'univers, pour ministres tous les hommes, et pour offrande un cœur pur.

Chaque exercice du matin, dans les écoles primaires, s'ouvriroit donc par une élévation du cœur au Dieu de l'univers.
Par une prière courte et servente, qui rensermeroit un hommage au créateur, une résignation à sa volonté, une demande
de secours dans nos besoins, de pardon pour nos soiblesses,
de soulagement dans nos maux : mais cette prière est toute
saite; c'est l'oraison dominicale. Cette prière, dont Socrate
auroit desiré être l'auteur, et que Platon, son disciple, auroit
récitée tous les jours dans le panthéon d'Athènes, cette prière
convient à tous les cultes. Elle dit tout ce qu'il saut dire : elle
le dit avec cette simplicité d'expression qui est l'éloquence du
cœur, le seul langage qu'on doive parler à la divinité.

Pour que cette prière imprimat dans les ames un sentiment plus religieux, il faudroit qu'elle sût prononcée à haute voix, dans le plus grand silence; ou répétée en chœur, dans la plus grande attention, et dans l'extérieur le plus respectueux. En faisant quelques changemens dans les mots et dans la coupe des plurases, elle deviendroit susceptible d'une sorte de chant; et nos meilleurs artistes se servient peut-être gloire d'y adopter une musique simple, grave, majestueuse, qui ne manqueroit pas de saire sur les ames une impression prosende et touchante.

Morale.

Il faut aussi former le cœur des enfans, et leur faire aimer

la vertu. On mettra donc entre leurs mains un recueil de faits instructifs et intéressans, tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes. Ces saits, bien choisis, inspireroient le respect pour la divinité, la piété envers les parens, la reconnoissance des bienfaits, l'humanité, l'amour des lois et de la patrie. Ce seroit en quelque sorte une morale en action; et c'est la seule qui se grave le mieux dans l'esprit des jeunes gens. I want of the bling a flat quite name as

Il est un autre traité de morale que je voudrois qu'on commençat à leur faire connoître, et qui convient également dans les autres âges de la vie. Ce traité contiendroit tout ce que les philosophes de tous les siècles ont dit de mieux en morale; et ce livre est tout fait : c'est l'évangile. C'est la vie du plus sage des hommes, et où l'on trouve des exemples de toutes les vertus.

Pour rendre ce livre aussi instructif que peu volumineux, il suffiroit de faire un rapprochement de ces grandes vérités, et de ces préceptes sublimes, épars dans les quatre évangelistes. C'est-la où les hommes de tous les états apprendront mieux, que dans une multitude de livres, à obeir aux lois, à être bons, charitables, patiens, humbles, et en même-temps fermes et courageux, à hair et démasquer le vice, à braver les tyrans, à dire la vérité jusque dans les fers , enfin à professer hautement la liberte et l'égalité.

La première demi-heure de la classe du matin seroit donc con-



DE L'IMBRIMERIE NATIONALE. gougle to all qual re-l'enclose expression à pour lienes une à

top selection at such con so cando do

an ter phisoperem no

Charlen is some

CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

PROJET DE DÉCRET

S v z l'organisation des Écoles primaires,

Comme BESENTÉS A00.46.194

A LA CONVENTION NATIONALE

AU NOM DE SON COMITÉ D'INSTRUCTION PUBLIQUE.

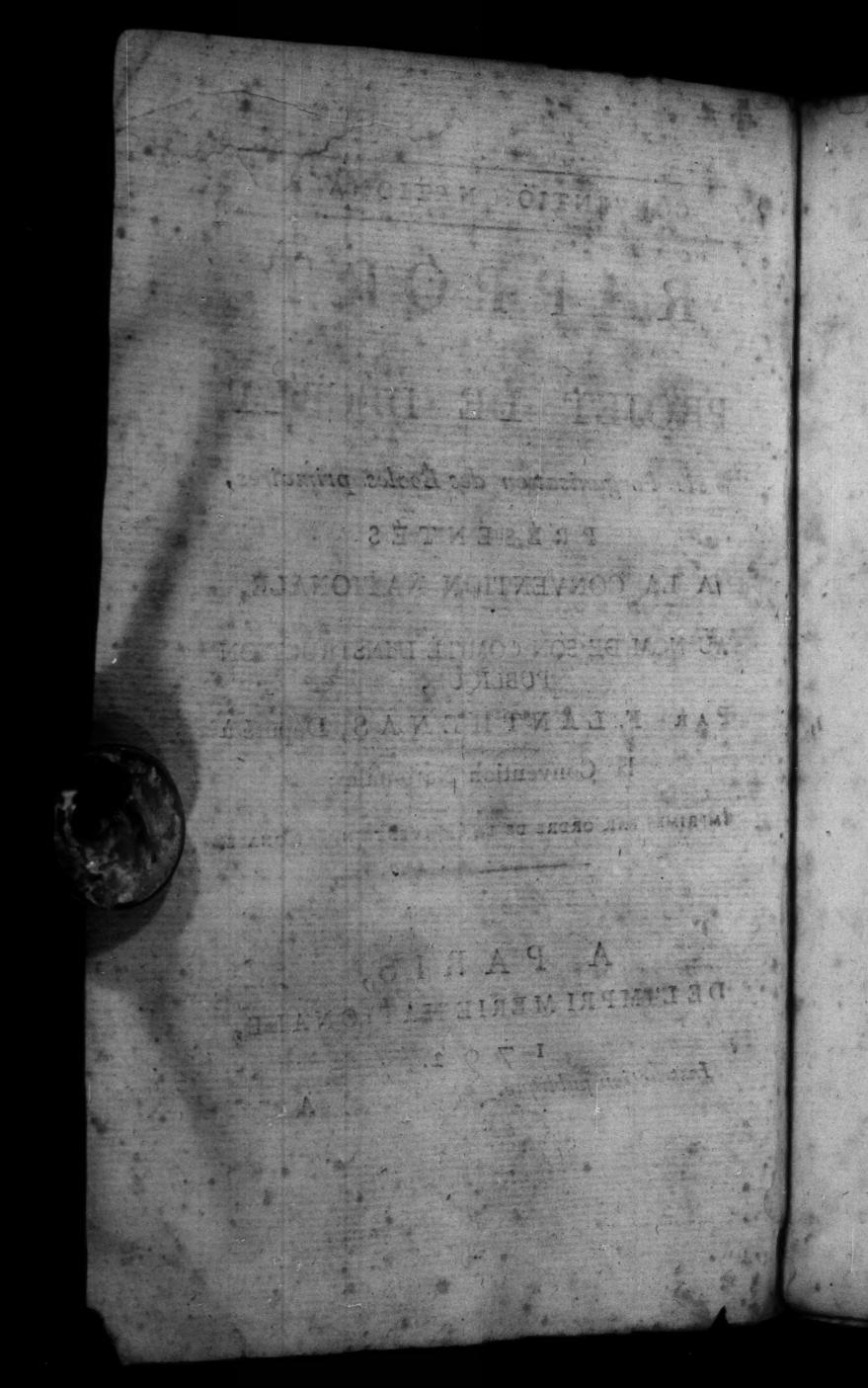
PAR F. LANTHENAS, Député à

la Convention Nationale;

IMPRIMÉS PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

A. PARIS, DEL'IMPRIMERIE NATIONALE;

Instruction publique.



RAPPORT

ET

PROJET DE DÉCRET

Sur l'organisation des Écoles primaires,

PRÉSENTÉS

A LA CONVENTION NATIONALE,

AU NOM DE SON COMITE D'INSTRUCTIO PUBLIQUE,

PAR F. LANTHENAS, Député à la Convention Nationale.

lindius per directe of the least security and the electric state of

ils servent constant controlled moins for the present of the controlled of the corps positives; et al. office the later of the corps positives; et al. office at later.

sur tone on quitingers a recipients no mortans

La Convention nationale a montré le plus vif empressement pour organiser l'instruction publique, cette première dette de l'État envers tous les citoyens.

Le comité chargé de cette partie, n'a pas voulu

différer plus long-temps de répondre à une aussi juste impatience. Il a senti combien l'instruction du peuple importoit, dans ce moment, à la Répu-BLIQUE; et c'est l'organisation des écoles primaires qu'il vous propose, avant tout, de décréter.

Les autres branches de l'instruction publique se développeront après. Votre comité prend pour base du travail qu'il vous présentera incessamment, le plan offert à l'Assemblée législative, au nom de son comité d'Instruction publique. Il croit que l'importance des divers degrés d'enseignement, parfaitement développée dans le rapport de ce plan, yous est suffisamment connue. L'organisation des écoles primaires, partie principale et essentielle de l'instruction publique, et qui peut en être regardée comme la base, seroit défectueuse et même bientôt nulle dans ses effets, si celle des autres degrés ne la suivoit immédiatement. Ces autres degrés sont très essentiels, par l'influence directe ou indirecte qu'ils doivent avoir sur tout ce qui tient à la prospérité publique, et ils seront cependant beaucoup moins dispendieux que le premier. Car celui-ci embrassera toute l'étendue du territoire de la République; il pénétrera dans la masse entière du peuple par des ramifications qui porteront l'instruction à toutes les parties du corps politique; et il offrira de l'emploi à une multitude de citoyens instruits, qui brûlent du desir d'être utiles. Les autres degrés, au contraire, seront plus circonscrits, en propertion de leurs rapports avec des connoissances et des études plus relevées. Cependant ces connoissances seront accessibles, dans tous leurs degrés, même au citoyen peu fortune, qui, riche du don de l'intelligence et animé d'un grand zèle, méritera le titre honorable d'élève de la PATRIE.

L'institution sacrée de ces élèves et des degrés supérieurs d'enseignement, pouvant seule produire au grand jour le génie que l'indigence auroit contraint ou étouffé, vous paroîtra sans doute d'une nécessité indispensable, pour accorder à l'égalité de double des citoyens tout ce que vous lui devez, et afin de développer au profit de la République toutes les semences de talent, que la nature jette indistinctement dans les familles, sans égard pour leur opulence, ou leur pauvreté.

Les degrés supérieurs de l'instruction publique serviront d'ailleurs, d'une autre manière encore, à répandre l'instruction généralement sur tous les citoyens, à mettre à leur portée ce qu'il est possible d'en retirer d'utile, et à rectifier ainsi, autant qu'il est possible, l'inégalité qui résulte de la différence des esprits, en donnant à tous les plus

grandes facilités pour s'instruire.

Ces degrés serviront, en esseigner les élèves de toutes les classes de citoyens, qui pourrent très - facilement fréquenter leurs écoles; et en outre, ils seront comme autant de soyers, du sein desquels se répandront autour d'eux les plus vives lumières. Les études et les méditations de tous les instituteurs salariés par le trésor public, tourneront immédiatement, et le plutôt possible, à l'utilité des citoyens. Chacun de ces instituteurs selon son génie, s'efforcera par des lectures publiques, de rendre pratiques les connoissances de la partie qu'il sera chargé d'enseigner, et de les unir journellement à tout ce qui sera d'un grand intérêt. Le peuple françois alors s'éclairera de

toutes les lumières accumulées par l'expérience des siècles; les esprits acquerrent plus de rectititude, les cœurs seront rappelés à des goûts plus sains: l'humanité, si long temps consternée sous le poids des chaînes de l'ignorance, renaîtra, pour ainsi dire, et la philosophie répandra sans obstacles ses inépuisables trésors.

L'établissement des écoles primaires, dont il s'agit aujourd'hui, offre ces deux points de vue distincts, dont chacun a son utilité spéciale. Des l'age de six ans, les enfans des deux sexes y viendront puiser des connoissances très-simples, sans doute, mais dont l'ensemble suffira néanmoins pour soustraire la classe laborieuse à la dépendance où son ignorance l'a jusqu'à présent retenue, en facilitant à chaque citoyen l'exercice de ses devoirs et la jouissance de ses droits. Tout individu pourra suivre ensuite directement, s'il veut, dans les écoles des degrés supérieurs, une plus ample instruction; ou bien, s'il se voue des lors à des travaux, à des occupations avec les quelles des études prolongées ne sauroient s'accorder, il entretiendra facilement les connoissances qu'il aura acquises, en assistant avec ses parens aux LECTURES PUBLIQUES que seront chargés de faire les instituteurs des écoles primaires. Ces lectures seront choisies de manière à faire servir de véhicule pour la morale, pour les connoissances simples et utiles, l'empressement civique que l'on aura à connoître tout ce que chaque jour doit amener d'intéressant et de nouveau dans la République.

Ainsi ceux qui auront été élevés dans les écoles primaires, ne pourront jamais oublier ce qu'ils auront appris; et les personnes d'un âge fait, qui ne peuvent cueillir elles-mêmes tous les fruits de la liberté, mais qui ont au moins le bonheur de les voir murir pour la génération qui nous succède, s'éclaireront aussi sur les objets qu'il leur importera le plus de savoir et de connoître. Toute personne sera mise à portée de cette instruction véritable, pain salutaire de l'ame, sans lequel nos esprits affoiblis tombent dans une espèce de dégradation, cause, hélas! trop naturelle de toutes les superstitions qui déshonorent et pervertissent la nature humaine.

Le premier degré d'instruction que vous organiserez, sera donc approprié aux bésoins du plus
grand nombre; il donnera aux enfans le premier
enseignement nécesaire pour les mettre à même
de porter plus loin leurs connoissances, en suivant de plus hauts degrés; et aux citoyens livrés à des occupations industrielles, il offrira,
chaque semaine, une instruction qui, en amusant
leur esprit, délassera leur corps de ses travaux
ordinaires; enfin il invitera, par l'attrait même de
la curiosité et du plaisir, généralement tous les
citoyens, à se réunir paisiblement, à fraterniser
ensemble et à s'instruire en commun.

Le plan d'organisation de ce degré que nous vous présentons, est divisé en plusieurs titres.

Le premier renserme, outre les dispositions qui regardent les lectures publiques dont vous sentez toute l'importance, ce qui est propre à l'enseignement de la jeunesse des deux sexes. Son instruction est partagée en quatre divisions qui lui seront parcourir ces prémices des connoissances, qui sont indispensables à tous les citoyens et que personne ne doit ignorer.

Ces divisions pourront occuper quatre années pour les enfans d'une intelligence commune; avec plus de travail ou de talens, on les franchira plus vite; avec moins de moyens, on y mettra, si l'on veut, plus de temps.

Les instituteurs, ainsi que les institutrices, se feront aider par les sujets dont l'intelligence aura fait les progrès les plus rapides: et ils pourront ainsi, très-facilement, dans les mêmes séances, denner à quatre classes d'élèves tous les soins nécessaires à leurs progrès. En même temps les efforts que feront les plus habiles, pour enseigner ce qu'ils savent à leurs camarades et le leur inculquer, les instruiront, eux-mêmes, beaucoup mieux que les leçons de leur maître.

Tous retireront de cette méthode bien plus de prosit, que des moyens employés autresois pour exciter l'émulation de la jeunesse, en l'animant par l'orgueil, ou de basses jalousies. Cette source de corruption ne sera pas la seule entièrement tarie par le nouvel enseignement. Les châtimens d'esclaves, qui ont déshonoré nos anciennes écoles et n'en ont pas été le moindre vice, disparostront. La jeunesse sera traitée avec le respect dû à son innocence: l'on obtiendra tout d'elle en intéressant son cœur; et sa sierté naturelle, si intéressante à conserver intacte pour la liberté, lui restera sans slétrissure.

Les sentimens qui nous ont émus, même dans notre plus tendre enfance, ont plus d'influence qu'on ne le croit d'abord, sur ceux qui nous animent le reste de la vie. C'est en plaçant la jeunesse de manière à ce qu'elle sente et agisse, comme il est desirable qu'elle agisse et sente un jour dans (9)

la vie sociale, qu'on parviendra à écarter d'elle les défauts et les vices qui font son malheur, et à former de véritables citoyens, ainsi que des femmes dignes de devenir leurs compagnes.

Les nouvelles écoles ne différeront pas moins des anciennes par les méthodes d'enseigner. Celles que l'on y suivra, procéderont toujours par l'analyse des idées, l'expérience des choses et la pratique des principes. Les enfans seront ainsi préservés des notions fausses qu'ils sont exposés à recevoir avec les mots, ou de cette nullité d'idées dans laquelle ils restent souvent après avoir appris à parler. Leur mémoire ne sera plus exercée que par la connoissance des choses et leurs justes rapports, dont on s'empressera de meubler leur tendre cerveau. Les nombres, les mesures, les objets d'arts et d'histoire naturelle, qui nous entourent, l'écriture, le dessin du trait seront les objets journaliers de leurs exercices. - Les sentimens de leur cœur seront dirigés par des lectures appropriées à leur âge, et par les applications pratiques et journalières des principes que ces lectures développeront. Leur attachement envers leurs parens, leur amour pour la patrie et ses lois, leur bienfaisance même envers les animaux, leur sensibilité aux charmes de la nature et aux dons des arts, seront ainsi soigneusement cultivés. - La Constitution politique leur sera rendue familière; ils connoîtront les divers engagemens qu'on peut prendre dans la vie et la manière légale de les contracter; enfin, ils seront à même, au sortir de ces écoles, de s'entretenir dans les connoissances qu'ils y auront puisées, ou d'en accroître le développement, en suivant les degrés supérieurs de l'instruction publique. On ne sauroit apprécier aujourd'hui les progrès

qu'on peut obtenir du premier age, par un enseignement où tout sera analysé et réduit en pratique. Si l'on a vu des muets de naissance, instruits par cette méthode, offrir une espèce de merveille, par les connoissances qu'ils ont acquises, ainsi que par la justesse et la promptitude de leur esprit; que ne peut-on pas attendre des mêmes moyens, s'ils sont généralement employés par les instituteurs? Sans doute la philosophie, qui assigne à chaque effet sa cause, peut seule faire trouver la méthode la plus convenable à l'instruction de chaque individu : la carrière de l'enseignement public ouvre aujourd'hui, sous ce rapport, le champ le plus fécond aux tentatives, aux expériences, aux observations de tous ceux qui voudront s'y livrer; c'est au génie, au talent, à l'application la plus soutenue, d'y moissonner. Cependant de bons livres élémentaires pour les écoles, et des instructions sages pour les instituteurs, aideront infiniment les hommes même les plus habiles. Aussi votre comité s'est-il attentivement occupé de ces deux objets importans: il vous proposera, sous peu de jours, un projet de décret pour la confection des meilleurs livres élémentaires, ainsi que des instructions qu'il croit nécessaires pour diriger l'organisation des écoles primaires et les premiers pas de leurs instituteurs.

Le titre second a pour objet la distribution des écoles primaires dans la République.

Votre comité a recherché soigneusement les moyens d'étendre, avec la plus parfaite égalité, le bienfait des écoles primaires sur tout le territoire français.

La population et la distance à laquelle un enfant peut se rendre à l'école, estimée à 1,000 toises

au plus, ont servi de base à cette partié du plan. D'après ces deux principes et les règles qui en découlent, rédigées en forme d'articles, il sera facile de déterminer le nombre des écoles primaires qu'il devra y avoir dans les lieux très-peuples, et de fixer les arrondissemens dans lesquels on devra en établir pour les pays qui le seroient moins, et dont les habitations se trouveroient éparses, éloignées les unes des autres.

Lorsque les écoles primaires seront ainsi établies, elles offriront l'avantage de pouvoir faire connoître la population d'une manière très-exacte. — Les départemens et les districts sont déja presque tous pourvus de renseignemens utiles pour ce qui regarde celle de leur territoire

Cette base de l'organisation des écoles primaires n'éprouvera donc aucune difficulté; elle est indépendante de toute division du territoire de la République, et elle ne peut par conséquent contrarier ce que la Constitution déterminera sur ce sujet.

D'après cette base, il eût fallu augmenter le nombre des écoles dans les villes, à raison du nombre de leurs habitans; mais, bien différentes des heureuses campagnes, plus les villes sont peuplées, moins elles comptent d'enfans, proportionnellement au nombre des individus qu'elles renferment. Il a donc paru nécessaire de diminuer en même temps le nombre des écoles, pour les grandes villes, dans cette même proportion.

On sait en effet que plus elles sont populeuses et plus il s'y trouve de personnes attirées par divers intérêts, qui n'y restent que temporairement, qui y vivent loin de leur famille ou tristes célibataires.

C'est d'ailleurs dans ces villes que l'opulence fournit à un plus grand nombre de parens le moyen de donner à leurs enfans des instructions particulières. Ces considérations vous feront sans doute approuver les déterminations que votre comité vous propose.

Le titre troisième vous offre quelques dispositions pour les pays où la langue française n'est pas d'un

usage familier au peuple.

Votre comité a senti qu'il falloit, par les dispositions du premier enseignement public, avancer l'époque où l'unité de la République en aura tellement fondu toutes les parties, qu'une seule et même langue, riche de mille chefs-d'œuvres familiers à tous les citoyens, les liera ensemble, pour toujours, de la manière la plus indissoluble. Il faut que les intérêts de la République soient maintenant connus de tous ses membres : et ils ne peuvent l'être comme il convient, qu'en rendant la langue nationale parfaitement familière à tous. D'ailleurs, le moyen de répandre les principes de notre liberté et d'augmenter l'ascendant de notre industrie, c'est de mettre à même les Français de nos frontières, de parler avec une égale facilité la langue qui les lie à nos voisins et celle qui doit désormais les unir davantage avec leurs frères. Ainsi l'on a cru que dans la Corse il falloit que la langue française fût parlée par tout le monde, et qu'il en fût de même dans les pays où l'on ne connoît aujourd'hui que le basque et le bas-breton; le même motif a porté votre comité à considérer d'une manière particulière les écoles où l'allemand sera parlé, parce que cette langue, par l'étendue du pays où elle est en usage, ainsi que par celle du territoire français où elle domine, lui a paru mériter plus d'attention. Mais par tout où les communications sont genées par des idiomes particuliers, qui n'ont aucune espèce d'illustration, et ne sont qu'un reste de barbarie des siècles passés, on s'empressera de prendre tous les moyens nécessaires pour les faire disparoître le plutôt possible. Lean sel remainada desantiviscons al el des institutions, en proportion de la

Le titre quatrième est consacré au traitement des instituteurs et des institutrices des écoles primaires, et aux bâtimens pour ces écoles. in entre le court

Vous avez à juger si votre comité a pris ici la mesure qui se concilie avec l'économie nécessaire des deniers publics, les besoins des instituteurs et ce que vous devez faire pour eux, afin de les élever à la hauteur de leurs fonctions. C'est des instituteurs du peuple même, qui vous a envoyés, qu'il s'agit; ce sont ceux qui doivent former ses enfans à la vertu, à l'amour de la patrie et de la liberté, que vous avez à doter. Le comité a pensé que sans, leur donner du superflu, on ne pouvoit trop assurer leur indépendance. Les premières écoles ont été trop négligées, trop avilies, avant la révolution, pour que rien de ce qui existoit, puisse ici diriger vos opinions. Ce qu'on appeloit des maîtres d'ecole, étoit couvert de ridicule et de mépris. Voués à n'enseigner que la classe la plus indigente des citoyens, et sans secours de la part d'un gouvernement ennemi du peuple, ainsi que de tout ce qui pouvoit l'éclairer, ils ont été tenus, par-tout, dans un état d'abjection où vous ne pouvez laisser tomber les instituteurs qui les remplacent. Aussi votre comité a-t il cru qu'il faudroit les mettre à même de se détacher de tous les emplois surbordonnés auxquels on les contraignoit de servir, de se passer de toutes rétributions volontaires, de s'abstenir même de toute fonction de culte, pour ceux qui seront ministres de quelque religion; et cependant d'élever leur famille honnétement, en se consacrant, sans distractions, au double enseignement dont ils seront chargés.

Votre comité a pensé ensuite, qu'il falloit progressivement augmenter les appointemens des instituteurs et des institutrices, en proportion de la population, base qui est regardée comme assez sûre, en général, pour apprécier la cherté des vivres: il vous propose, en outre, de donner, à ceux qui seront tenus de parler deux langues et de les enseigner, un supplément convenable pour que cet objet important soit bien rempli.

Il a laissé les bâtimens des écoles primaires, et les logemens des instituteurs et des institutrices, à fournir par les communes. Il a cru, malgré les moyens bornés de la plupart, qu'elles s'empresseroient d'offrir tout ce qui est nécessaire, et qui dépendra d'elles, pour honorer, comme pour faciliter une institution dont elles retireront les premiers fruits.

Le titre cinquième fixe provisoirement un mode de nomination des instituteurs et des institutrices: il établit dans chaque département une commission d'hommes instruits, pour donner à cette nouvelle organisation le mouvement dont elle a besoin: enfin il donne le mode d'installation des instituteurs dans leurs écoles.

Quand vous aurez décrété les autres degrés d'instructions, votre comité se propose de vous présenter un mode général d'élire pour toutes les places vaun mode général d'élire pour toutes les places vacantes des différens degrés. Mais, en attendant, le mode qui lui a paru le plus convenable pour ces prémières élections, c'est de préparer le choix des pères de famille de chaque arrondissement, à qui elles sont laissées, par la désignation des personnes les plus capables, que feront quelques hommes instruits, adjoints aux départemens. Ces personnes adjointes aux départemens les aideront, encore, pour la fixation des arrondissemens des écoles et généralement pour lever toutes les difficultés qui pourroient entraver une organisation qu'il est du plus grand intérêt de faire marcher avec toute la célérité possible.

Le mode d'installation des instituteurs et des institutrices n'a pas paru à votre comité, ni moins nécessaire à établir, ni moins intéressant; il vous propose à cet égard ce qu'il a trouvé de plus simple, de plus convenable et de plus propre en même temps à donner à l'enseignement, de la solemnité; et à ceux qui s'y dévoueront, un caractère respectable, afin que des fonctions, si utiles en elles mêmes, et si importantes pour la patrie, soient désormais recherchées par les meilleurs citoyens, comme par les hommes les plus capables de les bien remplis.

(0) mode quillula paru le plus convendito pour ces remieres elections, c'est de preparer la choix des peres de famille de chaque airondissement, à qui elles sont laissères, par la désignation, iles personnes Tes plus capables, que foront que ques homunes instruits, adjoints aux dépaitements (" a parsonings adicintos aux departemens les aideront, encere. pour la fixacion des airondissenseus des écoles et at a student of pour bever reutes he distinultes qui all ten fling milleringlin one weather topiograms the grand interest de lang marcher avec loure Ecclence, possible. In mode d'instillation de l'institutions et des igentutrices n'a paspacu a voure come e, m mobile nécessaire à établir, ni moins intéressant; il vous propose à cet égard ce qu'il a trouvé de plus simple, de plus convenable et de clas propre en racinatemps à donner à l'enseignement, de la sohumite sett cenx quis y devoueront, un caractère represente, afin que des fonctions, si unites en elles indmes, et a mipottantes piet la patrie, soient désormais recherchées par les meilleurs choyens, comme par les homanes les allas capaules do les bien remplir. The state of the s and the second of the second of the second of the The state of the s The transfer of the second sec The property of the second of A Company of the Comp A Company of the Comp What have been a second to the second The second secon

Part built and Rayport Des.

CONVENTION NATIONALE.

PROJET DE DÉCRET

ÉCOLES PRIMAIRES, PRÉSENTÉ AU NOM DU COMITÉ D'INSTRUCTION PUBLIQUE;

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE;

Instruction publique.

7 Fait suite au
Ropport de Lanthenas. CONTRACTOR MATIONALE.

PROJET DE DÉCRET

See in Keoirs primarris

PRESENTE

LUUDINEUR MONTENUR ETIMOO DE MONTE

IMPRINTED ORDER DE LA VONTRON PLANTONE.

A PARIS.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

Instruction publique.

PROJET DE DÉCRET

SUR les Écoles primaires,

PRÉSENTÉ

AU NOM DU COMITÉ D'INSTRUCTION PUBLIQUE

ALL AMA

L'ensougue he a tote s'écoles premaires avet parais d

JI TAA

Les éloyes no reront pas admis à ces écoles avant

Page de six ons.

on anarra drysional que les elemb arrent de de mante

TITRE PREMIERO

TARA

Enseignement. ARTICLE PREWIER.

a la chose publique; necessaires dons un Litat re-

misodding. Outre ces lives pour les dièves, il en sera L Les écoles primaires formeront le premier degré d'instruction. On y enseignera les connoissances rigoureusement nécessaires à tous les citoyens. Les personnes chargées de l'enseignement dans ces écoles, s'appelleront Instituteurs. PROJET PA DÉCRET

San in I Look & Aimaires

Dans les écoles primaires, on apprendra à lire et à écrire. On y enseignera les règles de l'arithmétique et les premières connoissances morales, naturelles et économiques.

ART. III.

L'enseignement des écoles primaires sera partagé en quatre divisions, que les élèves parcourront successivement.

ART. IV.

Les élèves ne seront pas admis à ces écoles avant l'âge de six ans.

ART. V.

Il sera composé des livres élémentaires qui devront être enseignés dans les écoles primaires. Ces livres seront rédigés d'après la meilleure méthode d'enseignement que les progrès des sciences nous indiquent, et d'après les principes de liberté, d'égalité, de pureté dans les mœurs et de dévouement à la chose publique, nécessaires dans un État ré-

Outre ces livres pour les élèves, il en sera fait d'autres qui serviront de guide aux instituteurs. Ceux ci contiendront des principes sur la méthode d'enseigner, de former les jeunes gens aux vertus civiques et morales, des explications et des développemens des objets contenus dans les livres élémentaires de l'école.

ART. VI.

L'enseignement devant être commun à tous les citoyens sans distinction de culte, tout ce qui concerne les cultes religieux ne sera enseigné que dans les temples.

ART. VII.

Une fois par semaine, l'instituteur donnera une instruction publique à laquelle les citoyens de tout age, de l'un et de l'autre sexe seront invités d'assister.

Ces instructions auront pour objet,

1°. De rappeler les objets enseignés dans les

2°. De développer les principes de la morale et

du droit naturel.

30. D'enseigner les lois dont la connoissance est nécessaire aux fonctions publiques les plus rapprochées de tous les citoyens.

4°. D'annoncer les nouvelles et les événemens

qui intéresseront le plus la République.

5°. De donner des connoissances sur la culture et les arts d'après les découvertes nouvelles.

ART. VIII.

Il sera composé, pour les citoyens qui se borneront au premier degré d'instruction, des livres de lecture. Ces ouvrages, différens pour les âges et les sexes, rappelleront à chacun ses droits et ses devoirs, ainsi que les connoissances nécesaires à la place qu'il occupe dans la société.

ART. IX.

Il sera formé, pour chaque école, une petite collection de livres à l'usage des élèves qui fréquenteront l'école, et la garde en sera confiée à l'instituteur.

TITRE II.

Distribution des écoles primaires dans la République.

ARTICLE PREMIER.

Il y aura une école primaire dans tous les lieux qui ont depuis quatre cents jusqu'à quinze cents habitans. Cette école pourra servir pour toutes les habitations moins peuplées, qui ne seront pas éloignées de plus de mille toises.

ART. II.

Pour les habitations plus éloignées et les lieux qui n'auroient pas quatre cents habitans, il y aura une école par arrondissement embrassant de quatre cents à quinze cents habitans; cette école sera placée de la manière la plus convenable.

ART. III.

Dans les lieux qui renferment de quinze cents à quatre mille habitans, il y aura deux écoles, un instituteur et une institutrice.

ART. IV. Dans les villes de quatre mille à huit mille habitans, il y aura quatre écoles, deux instituteurs et deux institutrices. normal at on anomalying it painted to be benefit of

The service of A. R. T. T. Vero San a department

sexual in the et a echie part culture Dans les villes de huit mille à vingt mille habitans, il y aura deux écoles pour quatre mille habitans, l'une avec un instituteur, l'autre avec une institutrice.

Les villes plus peuplées auront de plus deux écoles par cinq mille habitans, au-dessus de vingt mille habitans.

Les villes de cinquante mille habitans auront

par conséquent vingt-deux écoles.

Les villes plus peuplées auront de plus deux écoles par six mille habitans, au-dessus de cinquante mille.

Les villes de cent mille habitans auront par con-

séquent trente-huit écoles.

Celles qui sont plus peuplées auront de plus deux écoles par dix mille habitans, au-dessus de cent mille.

TITRE III.

Dispositions particulières pour les pays où la langue française n'est pas d'un usage samilier au peuple. Todiser in ottoo B interiodinos or

circulationees le periquitient ARTICLE PREMIER.

L'enseignement public sera par - tout dirigé de

manière qu'un de ses premiers bienfaits soit, que la langue française devienne en peu de temps la langue familière de toutes les parties de la République.

ART. II.

A cet effet, dans les départemens où la langue allemande s'est conservée jusqu'à présent, on enseignera à lire et à écrire tant en français qu'en allemand; et le reste de l'enseignement dans les écoles primaires, se fera dans les deux langues.

ART. III.

Dans les contrées où l'on parle un idiôme particulier, on enseignera à lire et à écrire en français; dans toutes les autres parties de l'instruction l'enseignement se fera en même-temps en langue française et dans l'idiôme du pays, autant qu'il sera nécessaire pour propager rapidement des connoissances utiles.

-1100 TEG THOUSE MAR T. 11 V.

Dans les lieux de quinze cents habitans, et ceux d'une population plus forte, où la langue allemande est en usage, les instituteurs devront être jugés capables d'enseigner dans les deux langues.

ART. V.

Dans les villages d'une population moindre, on se conformera à cette disposition autant que les circonstances le permettront.

ART. VI.

Cependant, et pour la première nomination seu-

(9)

lement, ceux des instituteurs, dans les lieux de quinze cents habitans au dessus, qui ne sauront enseigner qu'en allemand, et qui seront jugés dignes d'être conservés, pourront se faire aider par un instituteur adjoint qui enseignera en franceis.

L'adjoint sera à la charge des instituteurs, et il devra être approuvé par les personnes chargées de la nomination de ces mêmes instituteurs.

ART. VII.

Les places d'instituteurs qui viendront à vaquer par la suite, ne pourront être accordées, dans tous les endroits où l'on parle allemand, qu'à des personnes versées dans les deux langues.

TITRE IV.

Appointemens des Instituteurs et bâtimens pour les écolcs.

ARTICLE PREMIER.

Les appointemens des instituteurs varieront à raison de la population des lieux où les écoles seront situées; ils seront fixés de la manière suivante:

ART. II.

Dans les lieux au dessous de quinze cents habitans, chaque instituteur recevra 600 livres.

ART. JII.

Dans les lieux de quinze cents à quatre mille

habitans, chaque instituteur recevra 650 livres, et chaque institutrice 500 livres. eaf Assim hip or foremotte of up magiceno tons

tering or the ART. I.V.

ensel na priorgiosus imperentaba acceptable. Dans les lieux de quatre à dix mille habitans, les instituteurs auront chacun 750 livres, et les institutrices 600 livres.

ART. V.

Dans les lieux de dix à vingt mille habitans, les instituteurs auront chacun 850 livres, et les institutrices 700 livres. be the matter of the post of the state of

ART. VI.

Dans ceux de vingt à trente mille habitans, les instituteurs auront chacun 1,000 livres, et les institutrices 850 livres.

ART. VII.

Dans ceux de trente à cinquante mille habitans, chaque instituteur aura 1,150 livres, et chaque institutrice 1,000 livres. ART. VIII.

Dans ceux de cinquante à cent mille habitans, chaque instituteur aura 1,300 livres, et chaque institutrice 1,100 livres. SARATERA SURENCE , SHIRE

ART. IX.

Dans les lieux plus peuplés; chaque insti-

tuteur aura 1,400 livres, et chaque institutrice 1,200 livres.

Les instituteurs obligés d'enseigner en mêmetemps en français et dans l'idiôme du pays, à raison de ce surcroît d'occupations, recevront une augmentation d'appointemens de 200 livres.

ART. XI.

Les bâtimens des écoles primaires seront fournis par les communes qui pourront disposer, à cet effet, des maisons de fabrique, ou des maisons nationales, déja uniquement consacrées aux petites écoles.

ART. XII.

Les frais de premier établissement, d'ameublement et d'entretien, seront à la charge des communes.

ART. XIII.

Les instituteurs des écoles primaires seront logés aux frais des communes, et, autant que faire se pourra, dans le lieu même des écoles.

TITRE V.

Mode des premières nominations.

ARTICLE PREMIER.

Pour parvenir promptement à l'organisation des écoles primaires, il sera formé dans chaque département une commission de personnes instruites. Leur nombre pourra varier d'un département à l'autre. Il ne sera ni au-dessous de cinq, ni audessus de onze.

omber to be A A T. II. and the end

A cet effet, dans la huitaine qui suivra la publication du présent décret, les conseils-généraux des communes enverront au directoire du département une liste indicative des citoyens qu'ils croiront dignes d'entrer dans la commission. Les séances où cette liste sera arrêtée seront annoncées d'avance.

A R T. 111.

Dans la huitaine suivante, le directoire du département, sur les listes qui lui seront parventes, nommera les personnes les plus instruites et les plus recommandables par leurs mœurs et leur patriotisme. ART. IV. SILVE

Le directoire du département, et la commission réunis, détermineront, à la pluralité des suffrages, le nombre, le placement et la circonscription des écoles, conformément au titre II du présent portra : china de hou même des forti décret.

Dans les communes qui, à raison de leur population, auront plusieurs écoles, leurs emplacemens et leurs circonscriptions seront déterminés par les conseils-généraux des communes.

ART. VI.

- Le directoire du département, de concert avec

la commission, en faisant publier le décret, fera une proclamation dans tous les lieux du département, par laquelle il invitera tous les citoyens instruits qui voudront se consacrer à l'instruction dans les écoles primaires, ainsi que ceux qui en remplissent actuellement les fonctions, à se faire inscrire à leur municipalité.

The procurous of I V I I A digramate for

Huit jours après la proclamation, les municipalités feront parvenir au directoire du département les listes des personnes inscrites; cette liste sera remise à la commission, qui fixera les jours et le lieu des examens.

ART. VIII.

Les aspirans, ainsi que les personnes déja employées à l'enseignement, seront examinés par la commission, sur leurs connoissances, sur leur aptitude à enseigner d'une manière claire et analytique. La commission prendra des informations sur leurs mœurs et leur conduite, et fera une liste de tous ceux qu'elle jugera éligibles. Le comité présentera un projet d'instruction sur le mode de ces examens.

ART. IX.

Cette liste sera imprimée et envoyée dans tous les lieux où il devray avoir des écoles primaires.

Sur cette liste, les pères de Camille, les veuves

mères de famille, ainsi que les tuteurs et curateurs de l'arrondissement, du village, ou de la section de la ville où l'école sera située, éliront l'instituteur au scrutin, et à la pluralité absolue. Ceux qui sont actuellement en fonctions pourront être réélus. ART. XI.

Le procureur-général-syndic indiquera le jour des élections pour chaque lieu. ART. XII.

Les dispositions précédentes s'étendent à l'examen et à la nomination des institutrices.

ART. XIII.

Les ministres d'un culte quelconque ne pourront être admis aux fonctions de l'enseignement public, dans aucun degré, qu'en renonçant à toutes les fonctions de leur ministère.

ART. XIV.

L'instituteur sera installé de la manière suivante.

ART. XV.

examens.

Tous les enfans qui devront fréquenter l'école, se réuniront dans un lieu convenable ; ils seront accompagnés des pères et mères de famille, et en présence du conseil-général de la commune, l'instituteur fera la promesse solemnelle de rempl'r avec zèle et assiduité les importantes fonctions qui

lui sont confiées, de faire tous ses efforts pour propager les connoissances utiles et inspirer les vertus morales et civiques.

ART. XVI.

Parmi les pères et mères de famille qui assisteront à la cérémonie, celui et celle qui auront ou auront eu le plus d'enfans, en présentant à l'instituteur les enfans assemblés, au nom des pères et mères de famille, déclareront qu'ils remettent entre ses mains leur autorité paternelle, pour ce qui concerne l'instruction des enfans.

ART. XVII.

En cas de vacance, par mort, démission, ou quelqu'autre cause que ce soit, d'une place d'instituteur ou d'institutrice, il sera pourvu au remplacement, sur la liste des éligibles arrêtée par la commission, d'après la convocation indiquée par le procureur - général, syndic du département, et suivant le mode fixé par les articles précédens.

luk sour contide his fater contacts of Care pour propager les convoiseances utiles et apporter me the morales of children, w IZ TELL then inp officially object in the south of intell teres over continuous celui es culta qui auront ou -itenit a mainschagent and med being al to general tuteur les entires associables, un nombre peres et grades de fitmille, déclaiserent qu'ils a-moitent entre ses quies lour autorisé paternella, pour ce ent concerne l'instruction des enfans. En cas de vacence, par mort, démission, on quel qu'antre cause que ce soit a d'une place d'instimes or dissituation, it seen poured on remplacement, Sir la liste fles éligibles arrêtés par la commission, d'après de cenvolation indiquée par 19 program - general Tymbia dhadeannoar, or sulving the mode find par its arricles procedens.

VENTION NATIONALE.

PINION

DE MICHEL EDME PETIT,

Député du Département de l'Aisne,

Contre le Projet des Écoles primaires, présenté par le Comité d'Instruction publique de la Convention nationale;

IMPRIMEE PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE, ET ENVOYÉE AUX' 84 DÉPARTEMENS.

PREMIÈRE PARTIE.

Jusqu'a quand, Citoyens, serons-nous esclaves de nos idées reçues, & nous trainerons-nous sur le passé, pour essayer d'atteindre un avenir plus heureux? Que le cercle dans lequel votre comité a comme resseré l'instruction publique me paroît étroit! Que d'idées simples & sécondes en bonheur & en Instruction publique.

vertu, il me paroît avoir oubliées! S'il ne nous présente ici qu'une partie, qu'une branche de son travail, de quel tout, de quel tronc monstrueux cette partie a-t-elle donc été détachée?

Des ensans de 5 ou 6 ans élevés jusque - là, d'une manière différente, rassemblés pêle mêle à certains jours sous la férule d'un maître, à qui on aura confié fans la définir, l'autorité paternelle, & cela pour leur apprendre à lire, à écrire, &c. tout, excepté qu'un jour ils auront une conscience, des devoirs & des droits, des semblables, livrés intermédiairement aux ministres des religions, qui, chacun selon l'intérêt de la secte, leur rempliront le cerveau d'imaginations plus ou moins extravagantes & d'idées sublimes, & se saisiront de leur jeune ame pour l'imprégner en quelque sorte d'un fanatisme utile au sacerdoce, d'une intolérance religieuse, toujours dangereuse à la société : de tels enfans ainsi choisis & classés font-ils donc les seuls, les véritables objets dont l'instruction publique doit s'occuper en ce moment? Non sans doute; car leur éducation, l'éducation en général, doit remonter plus haut : elle doit aller chercher l'homme dans l'embrion de l'efpèce; & ce n'est pas encore assez, les pères & mères, les mères sur-tout, doivent d'abord fixer son attention.

Qu'on me permette de dire ce que je pense sur ce sujet, vraiment digne de l'esprit humain. Je serois bien malheureux d'être le créateur de toutes les idées qu'il me fournit ou qu'il m'occasionne : il faut tant de temps pour s'accoutumer à la vérité! & puis il s'agit moins ici de la théorie du bonheur & de la vertu pour l'homme, que de sa pratique pour des républicains. Persuadé de ces vérités, je dirai en traitant ce sujet, tout ce que je crois être la vérité; &

si l'on m'accuse de réminiscence ou de plagiat, je m'applaudirai d'avoir été l'occasion de faire penser à ceux qui ont, avant moi, & beaucoup mieux que moi, traité directement ou indirectement ce sujet. O Rousseau! ô mon maître, toi qu'on n'a pas encore cité à cette tribune dans ce sujet qui t'appartient, que ne puis-je faire assez bien pour inspirer le desir du mieux! Que la foible copie ne peut-elle com-

mander l'étude de l'original!

L'instruction publique embrasse généralement tous les individus de la République, tandis que l'éducation qui en est une branche essentielle, se rapporte particulièrement aux enfans. Ces deux institutions dépendent tellement l'une de l'autre, que celle-ci ne pourroit pas être bonne, si celle-là étoit mauvaise. Il faut donc améliorer l'instruction publique, pour obtenir une meilleure éducation : c'est ce que le comité n'a pas dit. Au moment de sa naissance, & certes dès la conception, l'enfant tient à la société par rapports sensibles: c'est ce que le comité n'a pas dit. Avant de former son ame, il faut former son corps; il faut lui donner de la fanté, de la force, avant de lui donner de la science : c'est ce que le comité n'a pas dit; il n'a pas dit, ce comité, que les ensans seroient d'abord rendus à la nature, à la liberté, à la gaieté, aux exercices dont ils ont tant besoin. Il les envoie de gré ou de sorce apprendre je ne sais quoi ; & excepté qu'il éloigne de leur éducation, les prêtres à qui cependant il abandonne la plus importante partie de leur éducation, le droit de leur donner le religieux secret de la moralité; je ne vois rien dans son plan qui ne découle de l'ancien régime monarchique; rien d'éclairé par nos idées acquises; rien, en un mot, qui ne soit digne de nos colléges, de nos écoles, de nos académies, & de

nos anciens pédans célibataires qui n'avoient que beaucoup de morgue, quelque peu d'érudition &

point d'entrailles.

Il est un préliminaire indispensable à l'établissement des écoles primaires, c'est une école de républicanisme. C'est à vous, Législateurs, c'est à nous, Fondateurs de la République, à ouvrir cette grande école. Le local d'enseignement ce sera tout le territoire français: vieillards, jeunes gens, hommes, femmes, ignorans ou favans, nous serons tous élèves : notre maître sera la nature; & ce que nous avons à apprendre est déja dans nos cœurs. Je ne saurois nous enfermer dans une conception moins vaste, puilque nous avons le bonheur d'être républicains, ou plutôt celui de travailler à le devenir.

Ou'est-ce qu'un républicain? tâchons tous, tant que nous sommes, de répondre à cette question par notre conduite, par nos actions, beaucoup plus que par nos discours, & l'instruction publique sera bien

avancée.

Pour définir le républicain, je ne parcours point les annales de Sparte, d'Athènes & de Rome. Je ne veux pas aller chercher si loin le prototype d'une réalité qu'il nous faudra trouver en France, & je sais qu'à cet égard les partisans ou les créateurs de la belle chimère d'une république universelle, vont dire que je rapetisse l'homme : que m'importe? Je sais aussi qu'en le disproportionnant on le dénature, & qu'il faut resserrer ses affections pour lui laisser le bonheur d'en ressentir.

Le républicain c'est celui qui ayant concouru personnellement à la formation de la loi qui constitue la République, de la loi qui garantit à ses concitoyens & à lui - même, la liberté, l'égalité, la propriété, ne connoît sous le ciel d'autre autorité que la loi: (5)

c'est celui pour lequel la loi étant toujours l'expression de la volonté générale on de la majorité des volontés, est toujours un objet saint & sacré, devant lequel toute volonté particulière, tout intérêt privé, toutes passions individuelles doivent se taire ou s'anéantir : c'est celui qui oublie l'homme pour ne voir que les hommes, & trouver toujours son plus grand bonheur dans le plus grand avantage de ses concitoyens. Le républicain est donc essentiellement libre, essentiellement vertueux; & la base de sa liberté & le secret de sa vertu, c'est l'amour de soi, c'est l'amour propre bien entendu. Le républicain appartient à toute la République, & toute la République lui appartient en ce sens qu'elle emploie tout ce qu'elle a de force pour le soutenir, le protéger dans l'exercice des droits les plus utiles, & même les plus glorieux pour l'homme : on peut dire que c'est avec une sorte de sierté que le vrai républicain acquitte la dette sacrée de l'impôt. C'est ainsi que pour lui l'amour de la patrie & l'obéissance aux lois. deviennent un besoin irrésistible, impérieux, qui s'agrandit en enthousiasme. Le républicain abhorre le mensonge, la fausseté, la dissimulation; car il sait que la vérité seule peut en tout produire le bien absolu: il abhorre la calomnie; car il sait que par elle seule la bassesse, l'intérêt & la sottise arrachent à la République ses grands hommes : l'envie ; car il jouit des vertus & des talens de ceux qui peuvent être plus utiles que lui; car il craint toujours de ne pas pouvoir faire assez pour une patrie qui lui est plus chère que lui-même. Il aime le travail, parce qu'il sent que le travail entretient la sorce de son corps & nourrit l'indépendance de son ame; parce qu'il sait que quand on se suffit à soi-même, on ne peut jamais devenir l'esclave d'autrui. Il cultive moins les

belles-lettres qu'il ne soigne sa conduite, & présère les bonnes actions qui lui font connoître les hommes vertueux aux beaux livres qui ne lui montrent, que des auteurs. Il connoît tout ce que les sciences & les arts ont d'oiseux & de nuisible aux mœurs: mais il veut être instruit pour n'être pas trompé; & réduisant les connoissances humaines à ce qu'elles ont de réel & d'utile, il sait bientôt tout ce qu'il a be-soin d'apprendre. Il n'est pas grand parleur, & déteste naturellement tous ces petits hommes dont l'insolente loquacité met toujours des mots à la place des choses, & se procurent, aux dépens du bon sens & souvent de la chose publique, une réputation éphémère. Il est toujours assez éloquent; car il dit toujours ce qu'il pense & ne sépare jamais son esprit de son cœur. Il est trop sensible pour être poli; il ne fait acception de personne; il regarde les gens à qui il parle, & ne met pas arrogamment la grimace de la distraction à la place du devoir d'entendre. Du reste, il possède trop de réalités qu'il aime, pour tant soigner les apparences qu'il méprise; il est franchement négligé dans ses discours, dans ses manières, dans ses habits, & ne se doute pas de cet art inventé par la coquetterie masculine aux abois, & qui consiste à rechercher péniblement pendant deux heures, le moyen de faire accroire qu'on a été seulement une minute à sa toilette. Il secoue & brise tous ces brinborions élégans, ridicules joujoux dont nos petits républicains monarchifés chargent encore leur personne & leurs habits.' Il s'étudie au bonheur des privations, & s'exerce sans cesse à la sublime science d'être plus fort que soi. Qu'es-tu, dit-il, au desir des superfluités & même des commodités de la vie? Que viens - tu faire dans mon ame? Veux-tu l'amolir & la corrompre? Ignores-tu que je n'ai besoin que

de trois choses, du pain, du travail & des mœurs? Et qu'on ne croye pas pour cela que son ame soit inacessible à la plus utile peut-être de toutes les passions: non, le républicain n'est point indifférent à la beauté; il la respecte & l'admire comme le plus brillant ouvrage de la nature, comme la plus délicieuse propriété de l'amour & de la vertu: il s'honore. de céder à l'empire de la douceur & des graces: il se marie, il aime sa semme, il la chéri, parce qu'elle est l'être qui peut ajouter des persections aux siennes; parce qu'elle est le complément de son existence; parce qu'elle est fa naturelle confolation dans ses maux; parce qu'elle lui donne des enfans qui seront un jour l'honneur & les soutiens de la République. C'est parce qu'il est fort qu'il est chaste; & la nature, qui, dans ses appétits sensuels, le dirige sous les yeux de la loi, chasse d'autour de son ame toutes les libidineuses dépravations, toutes les passions illicites.

Autant le républicain aime, adore la liberté, autant il exècre la licence, parce qu'il sent, comme je l'ai dit ailleurs, que la licence est le despotisme du crime, ou tout au plus une vertu d'esclave. Il aime l'ordre, parce que l'ordre émane de la justice, sans laquelle il n'est point de société humaine; & cet ordre, avec lequel il s'harmonie fans cesse, cet ordre qui est luimême l'ouvrage des lois de la République, qui tue le crime dès sa naissance, & encourage la veitu dans ses progrès; cet ordre lui devient cher à un tel point, à cause de la part qu'il a eue à son établissement, à cause du bonheur qu'il apporte à ses concitoyens; qu'il le maintient au péril de sa vie, & meurt avec joie & avec orgueil en le défendant.

Montesquieu a dit que l'honneur étoit la base du gouvernement monarchique; il parloit de ce clinquant d'honneur qui peut brillanter la bassesse: moi je

A 4

soutiens que le véritable honneur, l'éclat de la vertu, est un des plus grands ressorts de la République; & que si, par un héroisme dont Dieu seul est témoin, le républicain peut sacrifier à sa patrie même sa réputation, c'est alors l'œil de la justice éternelle qui seul éclaire sa vertu.

Telles sont les idées que je me forme du vrai républicain: & certes, il ne s'agit pas'ici de ces chimères que l'on rencontre dans le pays des phrases, & qui doivent toujours rester dans les livres; il s'agit d'habitudes, de vertus qu'il nous faut acquérir à quelque prix que ce soit, ou bien renoncer à la liberté, à l'égalité, à la République, & tendre les mains aux chaînes dont le premier tyran voudra bien nous charger. Je prépose donc ces idées à toute éducation; j'en fais la base de l'instruction publique, au moyen de laquelle soule nous pourrons procurer une bonne éducation à nos enfans. Et fans doute il est encore une institution qui doit précéder ces idées

& préparer l'instruction publique.

Législateurs, je veux parler de l'abolition de la mendicité dans tout le territoire français. Il est temps que, sous un gouvernement équitable, personne ne souffre, que celui qui l'a mérité; il temps que l'insolente charité disparoisse, pour faire place à la justice distributive; il est temps de forcer les riches à être les frères des pauvres, & d'ôter à ceux-ci le désespoir de la misère absolue, & tous les vices & tous les crimes qu'elle enfante; il est temps enfin de détruire le trafic infâme que la bassesse, la paresse & la friponnerie fondent sur la pitié publique, en lui mettant sans cesse sous les yeux des femmes, des ensans, des vieillards, des infimes couverts de sales guenilles & d'horribles haillons. Commençons l'instruction publique par honorer le travail, par soulager la misère, (9)

& par punir & couvrir de honte & d'infamie l'assucieuse paresse & la crapuleuse oissveie. Qu'avec des bras & le courage de travailler je trouve par-tout de l'honneur & du pain; que lorsque mes membres me refusent le travail, je trouve, dans un lieu quelconque, à la commodité de la République, la bienfaisance de mes frères. C'est ainsi que la classe laborieuse & respectable du peuple aimera la chose publique; c'est ainsi que tous ceux qui sont affligés & travaillés par des infirmités sans nombre, se rallieront spontanément, par leurs voeux & par leurs bénédictions, autour d'un gouvernement qui les protège & les console: c'est ainsi que nous arracherons du milieu des racines de l'arbre de la liberté, ces plantes vénéneuses & voraces, qui le rongent dès sa naissance & s'oppusent à la production de ses fruits.

Que chaque municipalité de la République, au moyen d'une charge locale, répartie seulement à commencer de ceux qui auront un revenu présumé de 600 livres, & sur ceux-là à raison de six deniers pour livre, en augmentant progressivement de trois deniers par chaque cent liv. au-dessus de 600, liv. jusqu'à 1,200 livres de revenu; & de six deniers depuis 1,200 jusqu'à 3,000 livres, &c., soit autorisée dans le plus court délai, à pourvoir aux besoins de ses pauvres invalides, & au travail des pauvres valides de son arrondissement; que cet impôt soit versé dans la caisse de la municipalité, pour en être le produit employé en secours & en travaux de secours; & que les ouvrages réfultans de ces travaux, les salaires exactement payés, soient vendus au profit des contribuables, chacun en raison de leur mise. Cette mesure provisoire va faire disparoître une multitude de vices. Je dis cette mesure provisoire; car il sera important d'en prendre une définitive sur ce même objet, &

qui, s'étendant généralement à tous les riches de la République, fera disparoître l'inégalité qui résultera momentanément de celle-ci, attendu que les pauvres & les riches ne sont pas, dans toutes les municipalités, en même proportion. Au reste je vous soumets cette idée, dont le temps ne me permet pas de suivre les développemens, & je vous invite à la saisir pour la rendre utile le plutôt possible.

Quand, par cette mesure persectionnée, nous aurons donné du pain, de l'ouvrage à ceux qui en demandent, alors ils seront attentiss aux grandes seçons qu'ils doivent recevoir & donner; alors nous mettrons sous seurs yeux le tableau du vrai républicain: ils sentiront la dignité de l'homme qui, en obéissant à la loi, s'obéit à lui-même; à qui nul être au monde ne peut dire : je suis ton maître. C'est ici la première page de l'instruction publique, & je veux qu'elle soit lue, commentée, expliquée à tous les individus français, avant que nous nous occupions des écoles primaires. Avant de nous occuper de cette institution utile sans doute, & de nous en occuper pour des enfans de six à sept ans, d'une manière utile pour eux & pour la République, ne faut-il pas rappeler les pères & mères aux devoirs qu'il leur est si naturel & si doux de remplir; & d'abord à l'union qui doit règner entre eux; au respect, aux égards qu'ils se doivent mutuellement, à toutes les préférences, à tous les soins, à tout l'amour que la plus précieuse moitié du genre-humain semble exiger de l'autre, par ses charmes, par sa foiblesse, par ses infirmités même? De quelle manière élèveront-ils les enfans que la nature leur donne pour la République, jusqu'à l'instant où ils pourront être livrés aux leçons des écoles primaires? N'y a-t il pas une gymnastique domestique qu'il faut premièrement instituer pour eux? Les mères

ne seront-elles pas rappelées au devoir de donner leur lait à leurs enfans? L'autorité paternelle ne sera-t-elle pas restreinte dans les bornes de la nature & de la bonté? N'écartera-t-on pas de l'enfance tous ces liens, toutes ces chaînes, dont on la surcharge & la défigure, tous ces mauvais traitemens, ces corrections, dignes tout au plus de l'infâme lubricité, dont elles sont l'infernal slimulant? Ne réduira-t-on pas les enseignemens préliminaires plutôt en exemples, en expériences qu'en leçons? N'accoutumera-t-on pas l'enfant à supporter les maux naturels de la vie, à s'y endurcir, à n'y ajouter jamais les maux de l'imagination? Ne le fera-t-on pas remonter, par une analyse machinale de tous les effets,'à toutes les causes connues? Lui cachera-t-on, s'il paroît desirer de la connoître, la cause générale de tous les effets? S'il demande qui est-ce qui fait lever le soleil? Que lui répondra-t-on? Enfin, dans quelle disposition veut-on qu'il soit avant d'entrer aux écoles primaires?

Certes, je suis bien loin de douter de la nécessité des écoles primaires; je desirerois aussi, moi, que tous les hommes fussent instruits de manière à ne jamais être dupes des charlatans & des fripons de quelque nature qu'ils soient, & quelque caractère qu'ils puissent revêtir. Mais, qui est-ce qui prositera des écoles primaires projetées? Le riche, oui, le riche seul. Pour penser le contraire il faut avoir bien peu vu nos campagnes ou le peuple pauvre de nos grandes villes. Qu'on me dise donc quel est le vigneron journalier, le valet de charrue, le manouvrier terrassier, le bucheron, &c. qui n'employent pas leurs enfans de cinq ou six ans, à essermenter, à garder les volailles, à ramasser du bois pour l'hiver, à demander l'aumône à certains jours dans les maisons des riches? Les petits garçons, les petites filles

de 5, 6, 7 ans, n'ont pas d'autre occupation dans nos campagnes, c'est un sait que j'atteste. Et dans nos villes, les petits garçons, les petites filles même des ouvriers n'ont - ils pas quantité de manipulations, qui les mettent à même de gagner leur pain? j'ai vu une petite fille de six ans, aînée de trois bambins qui l'appeloient ma grande sœur, porter, traîner ces marmots du matin au soir, les habiller, les nettoyer, aller laver leur linge à l'eau d'un rû profond de dix toises, & creusé par la nature dans des rochers qu'elle ne gravissoit chargée qu'au risque de sa vie. Si un fabricant de systèmes philosophiques passant par là, eût dit à la mère de cette intéressante & malheureuse enfant, qu'elle rouoit de coups à la moindre occasion : envoyez donc votre enfant à l'école : ne l'élèvez pas dans l'ignorance.

Faut bien qu'elle travaille, j'n'ons pas le moyen de l'élever à rien faire: telle eût été la réponse de cette mère endurcie par le malheur. O profonds philosophes! ô blutes! ô mes semblables! jetez donc là tous vos livres pour apprendre à lire dans le livre de la nature, dans les décrets de la nécessité: puisque vous vou ez juger de tout, tâchez donc de tout connoître. Pour la masse générale du Peuple, & c'est celle-là qu'on ne veut jamais voir, c'est tout d'avoir élevé un enfant jusqu'à six ans. Je sais que plusieurs pères & mères s'arrangent, se gênent & se passent de leurs enfans pendant une heure ou deux, pour les envoyer à l'école, parce que l'école est dans le village; mais si vous la reculez seulement d'une demilieue, ils ne les y enverront plus du tout. Vos écoles primaires resteront donc ouvertes seulement aux riches: aussi, qui est-ce qui les demande avec le plus d'empressement? Je désie qu'on me montre un seul manouvrier, père de plusieurs enfans, au nombre des pétitionnaires, dont votre comité d'instruction dit être assailli. Ceci nous démontre encore une grande vérité; c'est que non-seulement la masse du Peuple ignore certaines choses, mais elle n'éprouve pas le besoin de les connoître. Or, il faut lui donner ce besoin-là, je le pense avec tous les amis de l'Égalité. Nous lui donnerons ce besoin en lui procurant des moyens de travail, lorsque son travail sera dans une proportion plus juste avec ses besoins naturels; & ceci sera l'ouvrage de l'opinion, & l'opinion sera l'ouvrage des instructions républicaines, qui doivent précéder l'éducation. Je veux, lorsqu'il s'agira d'établir les écoles primaires, qu'il existe pour les ensans une unité d'instruction, une unité de principes dans les maîtres différens à qui on les confiera; & à cet égard votre comité me paroît avoir mis en pratique dans l'éducation projetée, les principes les plus abfurdes.

En effet, une patrie, des citoyens, même des devoirs & des droits, sont beaucoup moins frappans pour de jeunes cerveaux, qu'un grand Dieu toutpuissant, un diable qui peut tout, des miracles, des enchantemens, des conjurations, des imaginations brillantes, des conceptions profondes qui embrassent la vie & la mort, & une autre vie donnée à l'ame de ce cadavre qui fait peur. Comment donc le comité a-t-il pu ne donner aux institutions patriotiques, que la première & la moins intéressante des instructions pour les enfans au moins, & abandonner l'autre aux personnes les plus intéressées à la propager; comment a-t-il pu donner aux premiers le droit de traiter les choses qui ont peu ou point de rapport avec la foiblesse, l'ignorance, la misère de l'homme; & aux seconds, le privilège d'enseigner les choses qui peuvent embrasser l'existence de l'homme toute entière?

(14)

Cette matière que doit précéder ma prosession de foi patriotique, je ne la traiterai qu'en usant du droit que nous donne le réglement, de parler deux sois sur le même sujet, & je tâcherai de ne rien laisser à defirer à cet égard. Prêtres, je suis un peu dans votre secret; citoyens, j'embrasserai au péril de ma vie, les opinions que je crois utiles à la République.

En attendant qu'il me soit permis de reprendre la

parole sur cet intéressant objet,

Je demande, 1° que, préalablement à l'institution des écoles primaires, nous nous nous occupions de détruire la mendicité.

2°. Qu'il soit sait, par la Convention nationale, une adresse à tous les Français, dans laquelle on rappellera à tous les individus les droits & les devoirs du vrai républicain; les conditions essentielles du mariage, pour le rendre heureux; les devoirs des époux les uns envers les autres; leurs devoirs envers leurs enfans, & la manière dont il est bon qu'ils élèvent ceux-ci, jusqu'à ce qu'ils puissent entrer aux écoles primaires.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

oosollixo'l

CONVENTION NATIONALE.

OPINION

DE MICHEL-EDME PETIT,

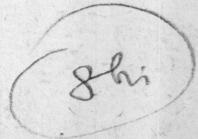
DEPUTE DU DEPARTEMENT DE L'AISNE

Contre le Projet des Écoles primaires, présenté par le Comité d'Instruction publique de la Convention nationale;

IMPRIMÉE PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE, , et envoyée aux 84 départemens.

PREMIÈRE PARTIE.

Jusqu'A quand, Ciroyens, serons-nous esclaves de nos idées reçues, & nous traînerons-nous sur le passé, pour essayer d'atteindre un avenir plus heureux? Que le cercle dans lequel votre comité à comme resserré l'instruction publique me paroît étroit! que d'idées simples & fécondes en bonheur & en verru il me Instruction publique.



(2)

paroît avoir oubliées! S'il ne nous présente ici qu'une partie, qu'une branche de son travail, de quel tout, de quel tronc monstrueux cette partie a-t-ele donc

Des enfans de cinq ou fix ans, élevés jusque-là d'une manière différente, rassembles pêle-mêle à certains jours sous la férule d'une maître, qui on aura confié, sans la définir, l'autorité paternelle, & cela pour leur apprendre à lire, à écrire, &c. tout, excepté qu'un jour ils auront une conscience, des devoirs & des droits, des semblables, livrés intermédiairement aux ministres des religions, qui, chacun selon l'intérêt de la sede, leur rempliront le cerveau d'imaginations plus ou moins extravagantes & d'idées sublimes, & se saisiront de leur jeune ame pour l'imprégner en quelque sorte d'un fanatisme utile au sacerdoce, d'une intolérance religieuse, toujours dangereuse à la société: de tels enfans ainsi choisis & classés sont ils donc les seuls, les véritables objets dont l'instruction publique doit s'occuper en ce moment? Non sans doute; car leur éducation, l'éducation en général, doit remonter plus haut : elle doit aller chercher l'homme dans l'embryon de l'espèce; & ce n'est pas encore assez, les pères & mères, les mères sur-tout, doivent d'abord fixer fon attention.

Qu'on me permette de dire ce que je pense sur ce sujet vraiment digne de l'esprit humain. Je serois bien malheureux d'être le créateur de toutes les idées qu'il me fournit ou qu'il m'occassonne : il faut tant de temps pour s'accoutumer à la vérité! & puis il s'agit moins ici de la théorie du bonheur & de la vertu pour l'homme, que de sa pratique pour des républicains. Persuadé de ces vérités, je dirai en traitant ce sujet, tout ce que je crois être la vérité; &

si l'on m'accuse de réminiscence ou de plagiat, je m'applaudirai d'avoir été l'occasion de faire penser à ceux qui ont, avant moi, & beaucoup mieux que me , traité directement ou indirectement ce sujet. O Rousseau! traité directement ou indirectement ce sujet. O Rousseau! o mon maître! toi qu'on n'a pas encore cité à cette tribune dans ce sujet qui t'appartient, que ne puis-je faire assez bien pour inspirer le desir du mieux! Que la foible copie ne peut-elle commander l'étude de l'ori-

ginal! L'instruction publique embrasse généralement tous les individus de la République, tandis que l'éducation qui en est une branche essentielle, se rapporte particulièrement aux enfans. Ces deux institutions dépendent tellement l'une de l'autre, que celleci ne pourroit pas être bonne, si celle - là étoit mauvaise. Il faut donc améliorer l'instruction publique, pour obtenir une meilleure éducation : c'est ce que le comité n'a pas dit. Au moment de sa naissance, & certes dès la conception, l'enfant tient à la société par rapports sensibles : c'est ce que le comité n'a pas dit. Avant de former son ame, il faut former son corps; il faut lui donner de la santé, de la force, avant de lui donner de la science : c'est ce que le comité n'a pas dit : il n'a pas dit, ce comité, que les enfans seroient d'abord rendus à la nature, à la liberté, à la gaieté, aux exercices dont ils ont tant besoin. Il les envoie de gré ou de force apprendre je ne sais quoi; & excepte qu'il éloigne de leur éducation, les prêtres à qui cependant il abandonne la plus importante partie de leur éducation, le droit de leur donner le religieux secret de la moralité; je ne vois rien dans son plan qui ne découle de l'ancien régime monarchique; rien d'éclairé par nos idées acquises; rien, en un mot, qui ne soit digne de nos colléges, de nos écoles, de nos académies, & de

(4)

nos anciens pédans célibataires qui n'avoient que beaucoup de morgue, quelque peu d'érudition & point d'entrailles.

Il est un préliminaire indispensable à l'établissement des écoles primaires, c'est une école de républicanisme. C'est à vous, Légissateurs, c'est à nous, sondateurs de la République, à ouvrir cette grande, école. Le local d'enseignement, ce sera tout le territoire français: vieillards, jeunes gens, hommes, femmes, ignorans ou favans, nou serons tous élèves : notre mître sera la nature; & ce que nous ayons à apprendre est déja dans nos cœurs. Je ne saurois nous enfermer dans une conception moins vaste, puisque nous avons le bonheur d'être républicains, ou plutôt celui de travailler à le devenir.

Qu'est - ce qu'un républicain? tâchons tous, tant que nous sommes, de répondre à cette question par notre conduite, par nos actions, beaucoup plus que par nos discours, & l'instruction publique sera bien avancée.

Pour définir le républicain, je ne parcours point les annales de Sparte, d'Athènes & de Rome. Je ne veux pas aller chercher si loin le prototype d'une réalité qu'il nous faudra trouver en France; & je sais qu'à cet égard les partisans ou les créateurs de la belle chimère d'une République universelle, vont dire que je rapetisse l'homme : que m'importe? Je lais aussi qu'en le disproportionnant on le dénature. & qu'il faut resserrer ses affections pour lui laisser le bonheur d'en ressentir.

Le républicain, c'est celui qui ayant concouru personnellement à la formation de la loi qui constitue la République, de la loi qui garantit à ses concitoyens & à lui-même, la liberté, l'égalité, la propriété, se connoît sous le ciel d'autre autorité que la loi:

(5) c'est celui pour lequel la loi étant toujours l'expression de la volonté générale ou de la majorité des volentés, est toujours un objet saiet & sacré, devant

lequel toute volonté particulière, tout intérêt privé, toutes passions individuelles, doivent se taire ou s'ancantir: c'est celui qui oublie l'homme pour ne voir que les hommes, & trouver toujours son plus grand bonheur dans le plus grand avantage de ses concitoyens. Le républicain est donc essent ellement libre, essentiellement vertueux; & la base de sa liberte & le secret de sa vertu, c'est l'amour de soi, c'est l'amour-propre bien entendu. Le républicain appartient à toute la République, & toute la République lui appartient, en ce sens qu'elle emploie tout ce qu'elle a de force pour le soutenir, le protéger dans l'exercice des droits les plus utiles, & même les plus glorieux pour l'homme : on peut dire que c'est avec une sorte de fierté que le vrai républicain acquitte la dette sacrée de l'impôt. C'est ainsi que pour lui l'amour de la patrie & l'obéissance aux lois deviennent un besoin irrésistible, impérieux, qui s'agrandit en enthousiasme. Le républicain abhorre le mensonge, la fausseté, la dissimulation; car il sait que la vérité seule peut en tout produire le bien absolu : il abhorre la calomnie; car il sait que par elle seule la bassesse, l'intérêt & la sottise arrachent à la République ses grands hommes : l'envie; car il jouit des vertus & des talens de ceux qui peuvent être plus utiles que lui; car il craint toujours de ne pas pouvoir faire assez pour une patrie qui lui est plus chère que lui-même. Il aime le travail, parce qu'il sent que le travail entretient la force de son corps & nourrit l'indépendance de son ame; parce qu'il sait que quand on se suffit à soi-même, on ne peut jamais devenir l'esclave d'autrui. Il cultive moins les

(6)

belles-lettres qu'il ne soigne sa conduite, & présere les bonnes actions qui lui font connoître les hommes vertueux, aux beaux livres qui ne lui montrent que des auteurs. Il connoît tout ce que les sciencees & les arts ont d'oiseux & de nuisible aux mœurs : mais il veut être instruit pour n'être pas trompé; & rédussant les connoissances humaines à ce qu'elles ont de réel & d'utile, il sait bientôt tout ce qu'il a besoin d'apprendre. Il n'est pas grand parleur, & déteste naturellement tous ces petits hommes dont l'infolente loquacité met toujours des mots à la place des choses, & se procurent, aux dépens du bon sens & souvent de la chose publique, une réputation éphémère. Il est toujours assez éloquent; car il dit toujours ce qu'il pense & ne sépare jamais son esprit de son cœur. Il est trop sensible pour être poli; il ne fait acception de personne; il regarde les gens à qui il parle, & ne met pas arrogamment la grimace de la distraction à la place du devoir d'entendre. Du reste, il possède trop de réalités qu'il aime, pour tant soigner les apparences. qu'il méprise; il est franchement négligé dans ses discours, dans ses manières, dans ses habits, & ne se doute pas de cet art inventé par la coquetterie masculine aux abois. & qui consiste à rechercher peniblement, pendant deux heures, le moyen de faire accroire qu'on a été seulement une minute à sa toilette. Il secoue & brisetous ces brimborions élégans, ridicules joujoux dont nos petits républicains monarchifés chargent encore leur personne & leurs habits. Il s'étudie au bonheur des privacions, & s'exerce sans cesse à la sublime science d'etre plus fort que soi. Qu'es-tu, dit-il, au desir des superfluités & même des commodités de la vie? Que viens-tu faire dans mon am ? Venx-tu l'amolir & la corrompie? Ignores-tu que je n'ai besoin q e

(7)

de trois choses, du pain, du travail & des mœurs? Et qu'on ne croie pas pour cela que son ame soit inaccessible à la plus utile peut-être de toutes les passions: non, le républicain n'est point indifférent à la beauté; il la respecte & l'admire comme le plus brillant ouvrage de la nature, comme la plus delicieuse propriété de l'amour & de la vertu: il s'honore de céder à l'empire de la douceur & des graces : il se marie, il aime sa femme, il la chérit, parce qu'elle est l'être qui peut ajouter des perfections aux siennes; parce qu'elle est le complément de son existence; parce qu'elle est sa naturelle consolation dans ses maux; parce qu'elle lui donne des enfans qui seront un jour l'honneur & les soutiens de la République. C'est parce qu'il est fort qu'il est chaste; & la nature, qui, dans ses appétits sensuels, le dirige sous les yeux de la loi, chasse d'autour de son ame toutes les libidineuses depravations, toutes les passions illicites.

Autant le républicain aime, adore la liberté, autant il exècre la licence, parce qu'il sent, comme je l'ai dit ailleurs, que la licence est le déspotisme du crime, ou tout au plus une vertu d'esclave. Il aime l'ordre, parce que l'ordre émane de la justice, sans laquelle il n'est point de société humaine; & cet ordre, avec lequel il s'harmonic sans cesse, cet ordre qui est luimême l'ouvrage des lois de la République, qui tue le crime dès sa naissance, & encourage la vertu dans ses progrès; cet ordre lui devient cher à un tel point, à cause de la part qu'il a eue à son établissement, à cause du bonheur qu'il apporte à ses concitoyens; qu'il le maintient au péril de sa vie, & meurt avec joie & avec orgueil en le désendant.

Montesquieu a dit que l'homneur étoit la base du gouvernement monarchique d'il parloit de ce clinquant d'honneur qui pout brillanter la bassesse : moi je

foutiens que le véritable honneur, l'éclat de la vertu, est un des plus grands ressorts de la République; & que sui par un héroisme dont Dieu seul est témoin, le républicain peut sacrisser à sa patrie même sa réputation, vertu.

Telles sont les idées que je me sorme du vrai républicain; & certes, il ne s'agit pas ici de ces chimères que l'on rencontre dans le pays des phrases, & qui tudes, de vertus qu'il nous saut acquérir à quelque prix que ce soit, ou bien renoncer à la libeité, à chaînes dont le premier tyran voudra bien nous charger. Je prépose donc ces idées à toute éducation; j'en sais la base de l'instruction publique au moyen de laquelle seule nous pourrons procurer une bonne éducation à nos ensans. Et sans doute il est encore une institution qui doit précéder ces idées & préparer l'instruction publique.

Législateurs, je veux parler de l'abolition de la mendicité dans tout le territoire français. Il est temps que, sous un gouvernement équitable, personne ne souffre, que celui qui l'a mérité; il est temps que l'insolutive, que celui qui l'a mérité; il est temps que l'insolutive; il est temps de forcer les riches à être les frères des pauvres, & d'ôter à ceux-ci le désespoir de la misère absolue, & tous les vices & tous les crimes qu'elle enfante; il est temps enfin de détruire le trasse infame que la bassesse, la paresse & la friponnerie sondent sur la pitié publique, en lui mettant sans cesse sous les yeux des semmes, des enfans, des vicillards, des insurmes couverts de sales guenilles & d'horribles haillons. Commençons l'instruction publique par honoter le travail, par soulager la misère,

(9)

& par punir & couvrir de honte & d'infamie l'astucieuse paresse & la erapuleuse oissveté. Qu'avec des bras & le courage de travailler, je trouve par-tout de l'honneur & du pain; que lorsque mes membres me resusent le travail, je trouve, dans un lieu quelconque, à la commodité de la République, la bienfaisance de mes frères. C'est ainsi que la classe laborieuse & respectable du peuple aimera la chose publique; c'est ainsi que tous ceux qui sont affligés & travailles par des infirmités sans nombre, se rallieront spontanément, par leurs vœux & par leurs bénédictions, autour d'un gouvernement qui les protége & les console; c'est ainsi que nous arracherons du milieu des racines de l'arbre de la liberté, ces plantes vénéneuses & voraces, qui le rongent dès sa naissance & s'opposent à la production de fes fruits.

Que chaque municipalité de la République, au moyen d'une charge locale, répartie seulement à commencer de ceux qui auront un revenu présumé de 600 livres, & sur ceux-là à raison de six deniers pour livre, en augmentant progressivement de tois deniers par chaque cent livres au-dessus de 600 livres jusqu'à 1,200 livres de revenu; & de six deniers depuis 1,200 jusqu'à 3,000 livres, &c., soit autorisée, dans le plus court délai, à pourvoir aux besoins de ses pauvres invalides, & au travail des pauvres valides de son arrondissement; que cet impôt soit versé dans la caisse de la municipalité, pour en être le produit employé en secours & en travaux de secours; & que les ouvrages résultans de ces travaux, les salaires exactement payés, soient vendus au profit des contribuables, chacun en raison de leur mise. Cette mesure provisoire va faire disparcître une multitude de vices. Je dis cette mesure provioire; car il sera important d'en prendre une définitive sur ce même objet, & qui, s'étendant géné-

ralement à tous les riches de la République, fera disparoître l'inégalité qui résultera momentanément de celle-ci, artendu que les pauvres & les riches ne sont pas, dans toutes les municipalités, en même proportion. Au reste, je vous sormets cette idée, dont le temps ne me permet pas de suivre les développemens, & je vous invite à la faisir pour la rendre utile le plutôt

possible.

Quand, par cette mesure perfectionnée, nous aurons donné du pain, de l'uvrage à ceux qui en demandent, alors ils seront attentifs aux grandes leçons qu'ils doivent recevoir & donner; alors nous mettrons fous leurs yeux le tableau du vrai républicain: ils sentiront la dignité de l'homme qui, en obéissant à la loi, s'obeit à lui-même; à qui nul être au monde ne peut dire: je suis ton maître. C'est ici la première page de l'instruction publique, & je veux qu'elle soit lue, commentée, expliquée à tous les individus français, avant que nous nous occupions des écoles primaires. Avant de nous occuper de cette institution utile sans doute, & de nous en occuper pour des enfans de six à sept ans, d'une manière utile pour eux & pour la République, ne faut-il pas rappeler les pères & mères aux devoirs qu'il leur est si naturel & si doux de remplir; & d'abord à l'union qui doit régner entre eux; au respect, aux égards qu'ils se doivent mutuellement, à toutes les préférences, à tous les soins, à tout l'amour que la plus précieuse moitié du genre-humain semble exiger de l'autre, par ses charmes, par sa foiblesse, par ses infimités même? De quelle manière éleveront - ils les enfans que la nature leur donne pour la République, jusqu'à l'instant où ils pourront être livrés aux leçons des écoles primaires? N'y a - t - il pas une gymnastique domestique qu'il faut premièrement instituer pour eux? Les mires

(11)

ne seront-elles pas rappelées au devoir de donner leur lait à leurs enfans? L'autorité paternelle ne sera-t-elle pas restreinte dans les bornes de la nature & de la bonté? N'écartera-t-on pas de l'enfance tous ces liens, toutes ces chaînes, dont on la surcharge & la défigure, tous ces mauvais traitemens, ces corrections, dignes tout au plus de l'infame lubricité dont elles sont l'infernal stimulant? Ne réduira-t-on pas les enseignemens préliminaires plutôt en exemples, en expériences qu'en leçons? N'accoutumera-t-on pas l'enfant à supporter les maux naturels de la vie, à s'y endureir, à n'y ajouter jamais les maux de l'imagination? Ne le fera-t-on pas remonter, par une analyse machinale de tous les effets, à toutes les causes connues? Lui cachera-t-on, s'il paroît desirer de la connoître, la cause générale de tous les effets? S'il demande qui est-ce qui fait lever le soleil, que lui répondra-t-on? Enfin, dans quelle disposition veut-on qu'il soit avant d'entrer aux écoles primaires?

Certes, je suis bien loin de douter de la nécessité des écoles primaires; je desirerois aussi, moi, que tous les hommes fussent instruits de manière à ne jamais être dupes des charl tans & des fripons de quelque nature qu'ils soient, & quelque caractère qu'ils puissent revêtir. Mais, qui est-ce qui prositera des écoles primaires projetées? le riche; oui, le riche seul. Pour penser le contraire il faut avoir bien peu vu nos campagnes ou le peuple pauvre de nos grandes villes. Qu'on me dise donc quel est le vigneron journalier, le valet de charrue, le manouvrier terrassier, le bucheron, &c. qui n'emploient pas leurs enfans de cinq ou six ans, à essementer, à garder les volailles, à ramasser du bois pour l'hiver, à demander l'aumône à certains jours dans les maisons des riches? Les petits garçons, les petites filles

de 5, 6, 7 ans, n'ont pas d'autre occupation dans nos campagnes, c'est un fait que j'atteite. Et dans nos ville, les petits garçons, les petites filles même des ouvriers n'ont-ils pas quantité de manipalations, qui les mettent à même de gagner leur pain? J'ai vu une petite fille de six ans, ainée de trois bambins qui l'appeloient ma grande sœur, porter, traîner ces marmots du matin au soir, les habiller, les ne toyer, aller laver leur linge à l'eau d'un ru profond de dix toises, & creuse par la nature dans des rochers qu'elle ne gravissoit chargée qu'au risque de sa vie. Si un fabricant de systèmes philosophiques passant par-là, eût dit à la mère de c tte intéressante & malheur use enfant, qu'elle ro oit de coups à la moindre occasion : envoyez donc votre enfant à l'école; ne l'élevez pas dans l'ignorance.

Fout bien qu'elle travaille, j'n'ons pas le moyen de l'éle er à rien faire : telle eût été la réponse de cette mère endurcie par le malheur. O profonds philosophes! ô brutes! ô mes semblables! jetez donc là tous vos livres pour apprendre à lire dans le livre de la nature, dans les décrets de la nécessité: puisque vous voulez juger de tout, tâchez donc de tout connoître. Pour la masse générale du Peuple, & c'est celle-la qu'on ne veut jamais voir, c'est tout d'avoir élevé un enfant jusqu'à six ans. Je sais que p'usieurs pères & mères s'arrangent, se gênent et se passent de leurs enfans pendant une heure ou deux, pour les envoyer à l'école, parce que l'école est dans le village: mais si vous la reculez seulement d'une demilieue, ils ne les y enverront plus du tout. Vos écoles primaires resteront done ouvertes seulement aux riches: autili, qui est-ce qui les demande avec le plus d'empressement? Je désie qu'on me montre un seul manourier, père de plusieurs enfans, au nombre des péitionnaires dont votre comité d'instruction di être ssailli. Ceci nous démontre encore une grande verité; c'est que non-seulement la masse du peuple gnere certaines choses, mais elle n'éprouve pas le des de les connoître. Or, il faut lui donner ce besoin-là, je le pense avec tous les amis de l'égalité. Nous lui donnerons ce besoin en lui procurant des moyens de traval, lorsque son travail sera dans une proportion plus juste avec ses besoins naturels; & ceci sera l'ouvrage de l'opinion, & l'opinion sera l'ouvrage des instructions républicaines, qui doivent précéder l'éducation. Je veux, lorsqu'il s'agira d'établir les écoles primaires, qu'il existe pour les enfans une unité d'instruction, une unité de principes dans les maîtres différens à qui on les confiera; & à cet égard votre comité me paroît avoir mis en pratique dans l'éducation projetée, les principes les plus ablurdes.

En effet, une patrie, des citoyens, même des devoirs & des droits, sont beaucoup moins frappans pour de jeunes cerveaux, qu'un grand Dieu toutpuissant, un diable qui peut tout, des mira les, des enchantemens, des conjurations, des imaginations brillantes, des conceptions profondes qui embrassent la vie & la mort, & une autre vie donnée à l'ame de ce cadavre qui fait peur. Comment donc le comité a-t-il pu ne donner aux institutions patriotiques, que la première & la moins intéressante des instructions pour les enfans au moins, & abandonner l'autre aux personnes les plus intéressées à la propager? comment a t-il pu donner aux premiers le droit de traiter les choses qui ont peu ou point de rapport avec la foiblesse, l'ignorance, la misère de l'homme; & aux

(14)

seconds, le privilége d'enseigner les choses qui peuvent embrasser l'existence de l'homme toute entière? Cette matière que doit précéder ma prosession de soi patriotique, je ne la traiterai qu'en usant du droit que nous donne le règlement, de parler deux sois sur le même sujet, & je tâcherai de ne rien laisser à desirer à cet égard. Prêtres, je suis un peu dans votre secret; citoyens, j'embrasserai au péril de ma vie, les opinions que je crois utiles à la République.

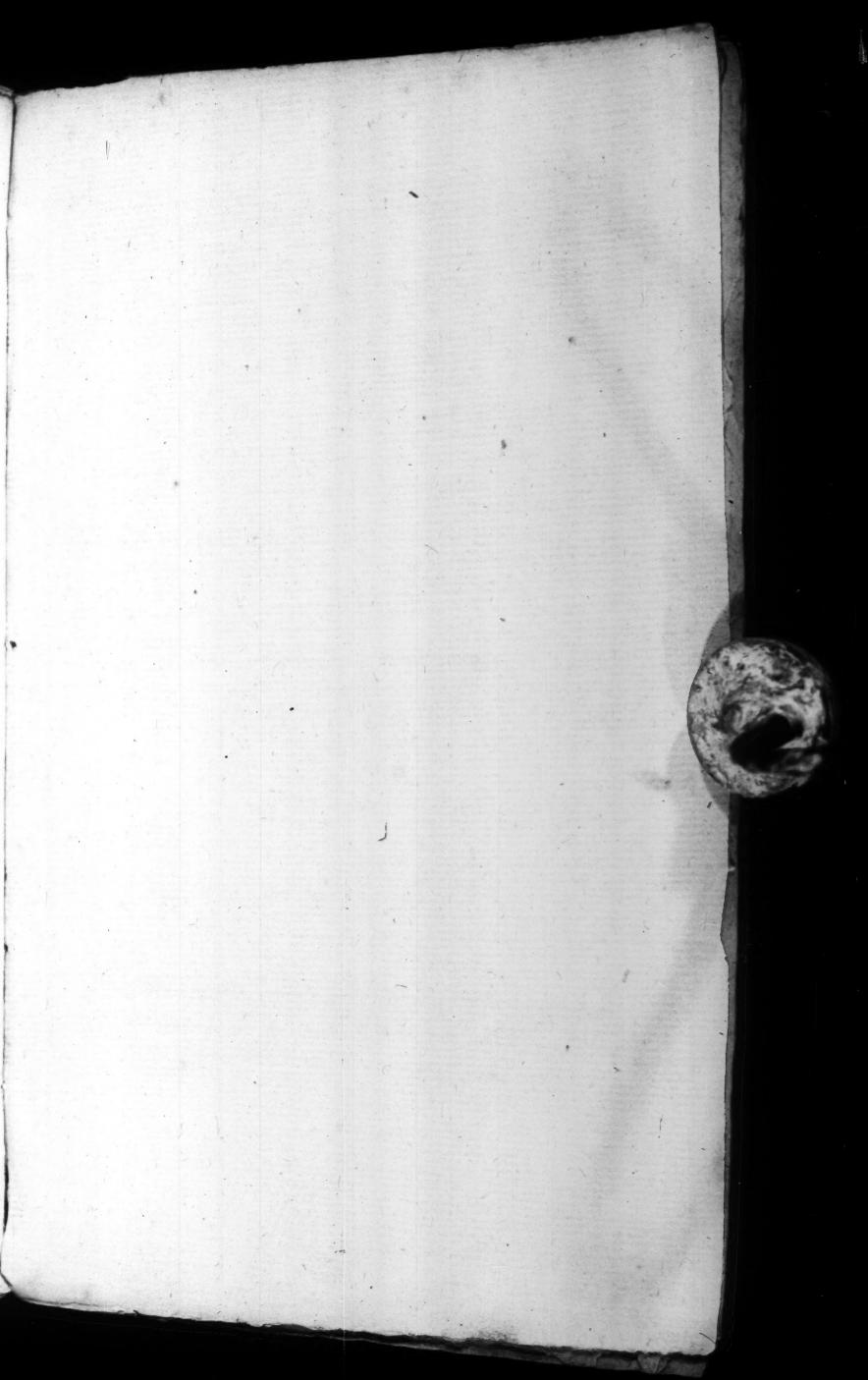
En attendant, qu'il me soit permis de reprendre la

parole sur cet intéressant objet.

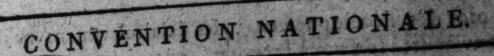
Je demande, 1°. que, préalablement à l'institution des écoles primaires, nous nous occupions de détreire la mendicité.

2°. Qu'il soit fait, par la Convention nationale, une adresse à tous les Français, dans laquelle on rappellera à tous les individus les droits & les devoirs du vrai républicain; les conditions essentielles du mariage, pour le rendre heureux; les devoirs des époux les uns envers les autres; leurs devoirs envers leurs enfans, & la manière dont il est bon qu'ils élèvent ceux ci, jusqu'à ce qu'ils puissent entrer aux écoles primaites.









RAPPORT

PROJET DE DÉCRET

PRÉSENTÉS

AU NOM DU COMITÉ D'INSTRUCTION PUBLIQUE,

PAR J. FOUCHÉ,

Député du Département de la Loire-Inférieure;

IMPRIMÉS PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

CITOYENS,

jot super in the

Vous avez chargé votre comité d'instruction publique, d'après la demande du ministre de l'Intérieur, de vous présenter un projet de décret explicatif de plusieurs articles de la loi du 18 août 1792, qui concerne les congrégations séculières. C'est peut-être Instruction publique.

moins des développemens, des éclaircissemens qu'il conviendroit de vous proposer, qu'une loi toute nouvelle qui abrogeroit la première, et n'en conserveroit que le peut nombre de dispositions non sujettes à ambiguïté. Le projet de décret arrêté par l'assemblée législative dans un moment où les circonstances ne laissoient à l'esprit, ni la faculté, ni le temps de se livrer à la discussion, excite tous les jours une foule de réclamations sur l'obscurité ou l'indécision de la loi, et de la part des ex-congrégationnaires attachés aux établissemens de l'instruction, et de la part des corps administratifs, dont la marche, sans cesse entravée, appelle promptement l'attention de la Convention nationale.

Votre comité a examiné successivement tous les articles de cette loi; et voici les interprétations qu'il a cru devoir y apporter: elles sont absolument nécessaires pour en rendre l'exécution praticable, et pour lever les obstacles multipliés qui s'opposent à l'organisation provisoire des collèges, et à la liquidation du modique traitement qui a été décerné aux travaux des instituteurs des ci-devant congrégations.

Vous attendez, et toute la république attend avec vous, l'établissement des écoles primaires. Votre comité d'instruction publique, qui en sent profondément la nécessité, s'en occupe tous les jours. Je crois pouvoir vous assurer que son travail vous sera présenté dans le courant de la semaine prochaîne: mais, avant que l'on puisse organiser ces écoles, il faut songer à soutenir les établissemens d'instruction qui existent, puisqu'ils doivent faire le fonds de ceux que vous allez puisqu'ils doivent faire le fonds de ceux que vous allez

C'est pour remplir ce but que je suis chargé de vous soumettre le projet de décret suivant:

PROJET DE DÉCRET.

La Convention nationale, après avoir entendu son comité d'instruction publique, décrète:

ARTICLE PREMIER.

Les membres des congrégations séculières qui ont rempli durant vingt ans les fonctions d'instituteurs publics, seront exceptés de l'article VI du titre premier de la Loi du 18 août 1792; article par lequel les membres desdites congrégations actuellement employés dans l'enseignement public, sont obligés à en continuer l'exercice jusqu'à son organisation définitive.

1 L

Les congrégationnaires qui continueront provisoirement les fonctions d'instituteurs, conserveront, jusqu'à la nouvelle organisation, leurs logemens individuels dans les bâtimens qui sont à l'usage des colléges, et qui, conformément à l'article II du titre II de la susdite loi du 18 août, demeurent réservés de l'aliénation.

III.

Il ne sera exigè des ci-devant membres des congrégations, d'autres titres d'admission ou-d'incorporation, que les certificats des supérieurs locaux ou généraux, portant qu'au moment de la suppression des congrégations, les individus en étoient membres, et qu'ils y étoient entrés à telle époque. Ces certificars seront justifiés par les registres et actes desdites congrégations, lesquels, duement paraphés, seront remis par les supérieurs généraux au directoire de leur département.

IV.

Les pensions de 30 livres par chaque année de congrégation, établies par l'article premier du chapitre premier du titre III de la susdite loi, en faveur de ceux qui ont passé plus de dix années dans les congrégations séculières, ne pourront excéder la somme de 1000 l., conformément au décret du 27 septembre 1792.

V.

Les années de congrégation compteront jusqu'au premier janvier prochain.

VI.

Les corps administratifs sont autorisés, jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné, à fixer sur les fonds des colléges le traitement des professeurs provisoires. Ce traitement ne pourra être moindre de 1200 livres dans les villes au-dessous de trente mille ames, et de 1500 livres, dans les villes au-dessus de cette population, sans néanmoins que le maximum, pour les premières villes, puisse s'élever au-delà de 1500 livres, et pour les secondes, de 2000 livres: dérogeant pour cet effet à l'article premier du titre IV de la loi du 18 août 1792.

VII.

Les instituteurs et institutrices qui continueront à remplir les fonctions des écoles dites de petite instruction, recevront la moitié des traitemens ci-dessus.

VIII.

Il ne pourra être fait aucune retenue sur le premier paiement prescrit par l'article III du titre V, qu'autant

que les congrégationnaires n'auront pas satisfait aux dispositions de l'article VI du titre premier, ou des articles II, VIII, XVIII, XX, et XXV du titre V;

Nulle responsabilité d'administration ne pouvant être exercée sur ceux qui n'étoient charges d'aucune gestion, et la responsabilité de ceux qui en étoient charges ne pouvant avoir d'autre objet que de justifier qu'ils n'ont distrait ou dilapidé les biens-meubles on immeubles appartenans à la république.

IX.

L'article XX du titre V sera interprété de la manière suivante:

Les membres des congrégations séculières qui auront abandonné, durant l'année 1791, les fonctions instructives dont ils étoient chargés au commencement de ladite année, ne recevront aucun traitement, sauf le cas de maladie, et l'exception portée dans les articles XXII et XXIII du titre V.

X.

C'est toujours à la maison où ils ont résidé en dernier lieu, à quelque titre que ce soit, que les congrégationnaires seront censés appartenir; et c'est là seulement qu'ils pourront disposer du mobilier de leur chambre et des effets servant à leur usage personnel, conformément à l'article XV du titre V.

XI.

Le décret concernant la suppression des congrégations séculières ne s'étendant pas aux établissemens d'instruction publique, qui ne dépendent point de ces fondations, la vente des biens de ces établissemens continuera à être suspendue, conformément au décret rendu par l'assemblée constituante.

XII.

La loi du 18 août 1792 sera exécutée dans toutes les dispositions auxquelles il n'a pas été dérogé par le présent décret.

LOI du 18 Août 1792.

ART. II.

Demeurent réservés de l'alienation, jusqu'à ce que le Corps législatif ait prononcé sur l'organisation de l'instruction publique, les bâtimens et jardins à l'asage des collèges encore ouverts en 1789, quoique faisant partie des biens propres des congrégations supprimées.

TITRE 111.

C H A P I T R E P R E M I E R. SECTION PREMIERE.

ARTICLE PREMIER.

Les individus des congrégations séculières ecclésiastiques, voués en même temps au service du culte et à l'instruction publique, exerçant ces fonctions dans les séminaires et collèges, qui auront été admis dans la congrégation selon les règles et épreuves requises pour cette admission, recevront pour traitement de retraité,

SAVOIR:

1°. Cent livres une fois payées, par année de con-

grégations ceux qui auront vécu cinq années et au-

dessous dans la même congrégation;

20. Vingt livres de pension par chaque année de congrégation, ceux qui en auront plus de cinq, jusqu'à dix inclusivement;

3º. Trente livres également de pension par année

de congrégation, ceux qui en auront plus de dix.

Néanmoins le maximum desdites pensions ne pourra. dans aucun cas, excéder douze cents livres.

TITRE IV.

ARTICLE FREMIER.

Les professeurs provisoires pour l'instruction publique, nommes suivant les formes prescrites par le présent décret, auront pour traitement le revenu net du collège auquel ils seront attachés, l'entretien des bâtimens prélevé, ou le produit à quatre pour cent de la vente des biens desdits collèges qui seront aliénés; lequel revenu sera réparti par les directoires de département, suivant le mode que les administrations jugeront convenable d'après l'avis des districts.

TITRE V.

ART. III.

Les traitemens fixes par le présent décret ne seront susceptibles d'aucun accroissement avec l'âge des titulaires: ils seront censes avoir commence au premier janvier dernier. Ils seront payes,

SAVOIR:

Les gratifications par moitié: la première au premier octobre, la dernière au premier janvier suivant. Les pensions d'avance par trimestre : le premier, paiement sera fait au premier octobre prochain, et il

ART. IV.

D'ici à cette époque, pour tout délai, les supésieurs et administrateurs de chaque maison donneront compte de ce qu'ils peuvent avoir reçu sur les revenus de 1792; le reliquat, la dépense légitime déduite, sera verse dans la caisse du district; ou, s'il avoit été employé en avances, il sera retenu sur chaque pensionnaire, au sol la livre de son traitement.

ART. XV.

Les membres des congrégations supprimées pourront disposer du mobilier de leur chambre seulement, et des effets qu'ils prouveront avoir été à leur usage exclusif et personnel, sans toutefois qu'ils puissent enlever les dits effets qu'après avoir prévenu la municipalité du lieu, et sur la permission qu'elle en aura donnée.

ART. XX.

Les membres des congrégations séculières, tant ecclésiastiques que laïques, qui n'auront pas rempli leurs fonctions pendant l'année 1791, dans les maisons auxquelles ils étoient attachés, n'auront aucun droit aux traitemens ci-dessus décrétés, sauf l'exception portée dans les articles XXII et XXIII du présent décret.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

